

# **Le fils du soleil**

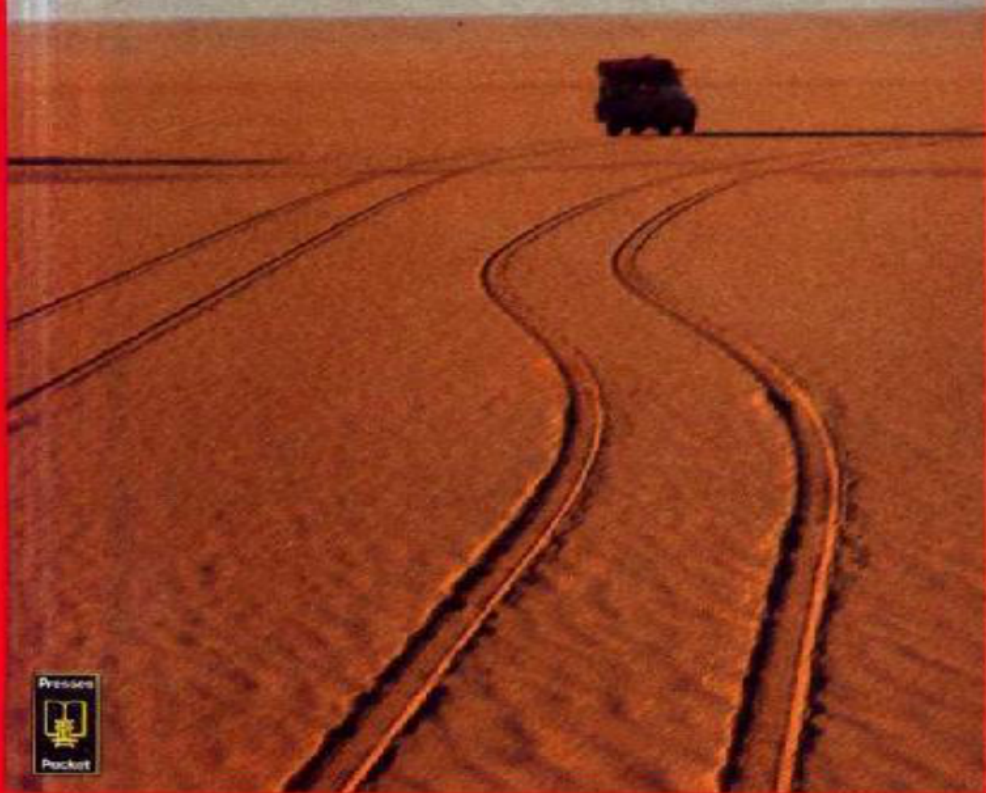
**Konsalik, Heinz G.**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

# KONSALIK

## LE FILS DU SOLEIL



**HEINZ G. KONSALIK**

**LE FILS DU SOLEIL**

*roman*

PRESSES DE LA CITÉ

*Le titre original de cet ouvrage est :*

WEN DIE SCHWARZE GÖTTIN RUFT

Traduit de l'allemand par  
J.M. Gaillard-Paquet

© 1974, by Wilhelm Heyne Verlag, München.  
© Presses de la Cité, 1976 pour la traduction française.

ISBN 2-266-00506-5

(Édition originale :  
ISBN 3-453-00241-3  
Wilhelm Heyne Verlag München – Allemagne)

ILS erraient depuis des heures à travers la steppe, entièrement livrés sans défense à ce cycle infernal. Parfois, ils tournaient en rond, effectuant de grands cercles autour des cimes puissantes des monts Ruwenzori couvertes de neige. Il leur était facile de se rendre compte du trajet qu'ils parcouraient, car tantôt ils voyaient les montagnes devant eux, et tantôt ils les avaient dans le dos. Ils avaient beau pousser des hurlements à l'adresse du chauffeur, ou le bourrer de coups de poing... C'était parfaitement inutile, le petit Bantou ne lâchait pas le volant ; il continuait à rouler imperturbablement en chantonnant ou en marmonnant des phrases confuses.

Ils avaient quitté Fort Portal trois jours auparavant pour photographier des animaux de brousse : quatre touristes, un accompagnateur et Mibubu, le chauffeur noir. Ils avaient loué une Land-rover, striée de rayures noires et blanches comme un énorme zèbre, et Peter Löhres, originaire de Cologne, avait dit alors :

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à dodeliner de la queue comme les zèbres...

Il régnait parmi les voyageurs une atmosphère formidable au moment du départ, et pendant trois jours, ils avaient tous pris les clichés les plus fantastiques : des lions en train de jouer entre eux, des girafes aux prises avec des buissons, un rhinocéros qui se lança à l'attaque de la Land-rover sans prévenir et galopa derrière elle en haletant. Ah ! quels yeux n'allaient-ils pas faire, les amis et les membres de la famille, au retour, quand on leur passerait ces films !

Et maintenant... ! Tout avait commencé avec Bret Philipps, l'accompagnateur, un Anglais blond, maigre et dégingandé, né en Afrique Orientale. Philipps fut pris brusquement d'une crise de malaria qui le terrassa d'un seul coup, et sombra dans un état second, intermédiaire entre le délire provoqué par la fièvre et l'apathie. En même temps, le petit groupe de voyageurs découvrit que Toyo Mibubu se saoulait en cachette ; à chaque arrêt, et même tout en roulant, il avalait un schnaps satanique, comme d'autres boivent de l'eau ou du thé au citron.

Au bout du quatrième jour, en voyant Philipps dévoré par la fièvre et à moitié inconscient, gisant au fond de la voiture sur un tas de couvertures et de toiles de tentes pliées, Mibubu cessa même de

prendre des précautions. D'une cachette située sous le plancher de la Land-rover, il sortit un sac plein de bouteilles et en enfouit quelques-unes dans les poches de son costume kaki qui flottait autour de son corps, car il avait au moins plusieurs tailles de trop pour lui. Cette fois, il pouvait leur montrer à ces Allemands comment on conduisait une voiture en Afrique avec un taux d'alcoolémie de deux pour mille !

— Il faut absolument rejoindre une mission ou un poste ! déclara le docteur Stricker, qui était médecin et avait déjà parcouru la moitié du monde ; cette aventure lui rappelait des cas similaires survenus en Inde et en Anatolie. — Les quelques comprimés de quinine que je lui ai administrés ne font absolument aucun effet. L'organisme de Philipps semble habitué à des doses autrement plus fortes ! Il faut à tout prix que nous rentrions, sinon, il va nous claquer dans les mains, avec une fièvre pareille !

— Mais comment ?

Veronika Ruppl, architecte de son métier, jeune femme sportive serrée dans un jean étriqué de couleur beige et chaussée de bottes à mi-mollets, montra du doigt le petit Bantou chantonnant à son volant.

— Faites-le-lui donc comprendre, vous !

— Il faut le forcer, voilà tout !

— Non, surtout pas ! — Albert Heimbach protesta violemment des deux mains ; il était originaire du Hanovre et négociant en produits alimentaires. — Il ne faut surtout pas utiliser la force ! Nous sommes les hôtes de ce pays. On pourrait tout de suite interpréter autrement...

— J'ai payé plus de trois mille marks pour faire ce safari en Afrique ! dit à son tour Peter Löhres sans se départir de son accent des bords du Rhin ; et il en fallait plus à l'humour rhénan pour se laisser impressionner par la simple ivresse d'un Bantou d'Afrique. — Je n'ai tout de même pas donné tant d'argent pour tourner en rond... Docteur, ce négillon pourrait bien...

Comme s'il avait compris le sens de l'allusion, Mibubu appuya sur l'accélérateur et fonda à toute allure en direction des montagnes. La voiture fit un bond, et ses occupants furent obligés de se cramponner tant bien que mal à ce qui leur tombait sous la main. Le malade était presque inconscient ; il roula sur lui-même à droite et à gauche et gémit bruyamment. Mais au moins, ils roulaient à présent droit devant eux, face à ces fabuleux monts de la Lune dont les sommets, d'après la légende, abritaient les demeures des divinités africaines.

— Nous finirons peut-être par rejoindre Ibanda, dit le docteur Stricker en se plongeant dans l'étude d'une carte. Plaise à Dieu que nous y trouvions une mission, ou au moins un appareil émetteur de radio pour pouvoir demander du secours.

Il se pencha vers le fond de la voiture pour jeter un coup d'œil sur le malade. Le visage de l'Anglais était couvert d'une sueur poisseuse,



son corps brûlait, il respirait par à-coups, la bouche grande ouverte.

— Dix comprimés de quinine. Et aucun résultat. C'est comme s'il suçait des bonbons acidulés...

Le crépuscule envahissait progressivement le ciel. Le bleu devint gris, puis le soleil éclata en rayons d'or et couvrit l'horizon d'une lueur rouge de plus en plus ardente. On aurait cru qu'un flot de sang se répandait à l'infini.

— Il va dormir au moins, dit Heimbach d'une voix fatiguée et pleine d'appréhension. Un nègre n'aime pas tellement rouler la nuit à travers la steppe...

Sous leurs yeux, un petit troupeau de girafes traversait la steppe à pas lents, face au soleil sanglant... Silhouettes aux longs cous déployés, comme découpées aux ciseaux dans du papier écarlate. Cela ferait un magnifique cliché... Mais qui pensait encore à prendre des photos à présent ? Non loin d'eux, une famille de lions trottaient sur l'herbe dure, un mâle doté d'une crinière puissante entouré de six femelles. Ils ne jetèrent même pas un coup d'œil sur le véhicule sautillant et crachotant.

— Lui au moins, il ne s'ennuie pas, commenta Peter Löhres. Six femmes ! Dommage qu'on ne soit pas lion !

— Vous êtes vraiment incapable de penser à autre chose, vous ?

Stricker épongea le visage grimaçant de Philipps, avec l'aide de Veronika Ruppl. Ce fut elle qui enveloppa les jambes nues du malade d'un linge humide.

— C'est un vieux remède de bonne femme, dit-elle en souriant à Stricker comme pour s'excuser de sa naïveté. Qui doit aider à faire tomber la fièvre.

— Dans un cas de malaria comme celui-ci, c'est tout aussi inefficace qu'une prière.

Soudain ils furent secoués rudement dans la voiture ; ils tombèrent les uns sur les autres et en cherchant à s'accrocher désespérément, ils ne réussirent qu'à se cogner et à se contusionner mutuellement. Toyo Mibubu venait de donner un brusque coup de frein. Il fit des yeux le tour de la compagnie et les gratifia d'un large sourire d'ivrogne. D'une voix claire, il lança en anglais :

— Stop ! Arrêt ! La nuit tombe ! On monte les tentes !

Puis il ôta la clef de contact qu'il accrocha comme une amulette à une corde autour de son cou, et descendit de son siège.

Stricker fit mine de le retenir, mais Mibubu se dégagea d'un mouvement preste et se laissa rouler sur le sol.

— Il faut aller jusqu'à un poste de secours ! hurla le médecin. Il faut continuer, Mibubu ! Mr Philipps est en train d'y laisser sa peau ! Tu comprends ? Il est en train de crever !

— La nuit tombe ! répéta Mibubu en montrant du doigt le ciel de

plus en plus sombre. Il faut monter le camp. Allez !

D'un pas vacillant, il contourna la voiture dont il ouvrit la portière arrière pour en extraire les toiles de tentes et les couvertures. Mais avant que le docteur Stricker et Veronika aient pu intervenir, le corps quasiment inerte de Philipps lui tomba également dans les bras. Mibubu le laissa tout simplement s'écraser sur le sol, puis, toujours de son pas incertain, il alla vers un grand acacia en traînant derrière lui les toiles de tentes.

— Ici, le camp, hurla-t-il. Ici, le bon camp ! Je ne continue pas à conduire en pleine nuit !

— Voyez-vous..., commença Heimbach. C'est juste, je l'ai lu une fois quelque part !

— Et moi, j'en ai souvent fait l'expérience ! – Le docteur Stricker s'extirpa de la Land-rover. – Mais je ne vais pas me laisser faire sans réagir ! C'est moi qui prendrai le volant à partir de maintenant.

— Sans Mibubu ? Vous voulez l'abandonner ici, tout seul ?

— Faut-il laisser mourir Philipps ?

Ce fut un combat d'homme à homme. Un espoir contre un espoir... Quatre humains se dévisageaient, incapables de prendre une décision.

— Bon, finit par conclure Stricker d'une voix rauque d'émotion contenue. Passons la nuit ici. Mais je tiens à le préciser : en ce qui me concerne, je voulais continuer ! Je vous le dis expressément, sans ambages : Mr Philipps se trouve en danger de mort, son état est très critique. La fièvre est montée à quarante et un degrés quatre, je viens de lui prendre sa température. S'il arrive quelque chose... Moi, j'ai tout fait pour empêcher le pire.

— Commençons donc par le mettre à l'abri ! dit Löhres.

Il jeta un coup d'œil vers Mibubu. Le chauffeur dépliait les tentes, puis il s'étendit sur le dos en bredouillant des mots incompréhensibles.

— Nous devrions commencer par monter les tentes. – Veronika Ruppl pointa son index vers le ciel. – Bientôt nous n'y verrons plus rien...

Il leur fallut plus d'une heure pour monter les deux tentes, une pour les hommes, une pour Veronika, car ils manquaient nettement d'entraînement... En général, ces corvées-là étaient assumées par Philipps et Mibubu. Malgré tout, ils finirent par en venir à bout. Veronika fit chauffer une soupe de légumes en conserve et de la viande sur un réchaud à gaz butane ; Peter Löhres se chargea de fournir de la lumière aux campeurs à l'aide de lampes à piles et de brûleurs à gaz. Assis au chevet de Philipps d'un air accablé, Heimbach regardait opérer le médecin : celui-ci essayait péniblement de faire avaler au malade des cachets dissous dans l'eau.

— Je n'ai encore jamais vu mourir un homme, dit Heimbach d'une voix hésitante. Va-t-il vraiment mourir ? Dire que je ne voulais pas

faire ce voyage, moi... mais dans cette chorale, ils sont comme ça... Ils ont parié que j'étais trop peureux pour partir tout seul en Afrique. Alors, j'ai voulu leur montrer... Et voilà maintenant... Est-ce qu'il va vraiment... ?

— S'il passe la nuit, il aura une chance de s'en sortir. — Stricker reposa la tête de Philipps sur la couverture pliée. — À partir de demain matin, c'est moi qui prends la direction des opérations. Mibubu aura fini de cuver son alcool, lui aussi. Et qu'il fasse gaffe à ce que j'ai à lui dire ! Il n'en a certainement jamais entendu autant de toute sa vie !

Un peu plus tard, assis en rond autour du réchaud à gaz et de la marmite fumante, ils mangèrent leur soupe d'un air triste, l'oreille tendue vers les bruits multiples de la steppe nocturne. Quelque part, non loin d'eux, des hyènes hurlèrent, puis on entendit un grand souffle. Le sol vibra légèrement sous des piétinements de sabots, et des nuées de mouches entourèrent les tentes en bourdonnant.

Mibubu s'était à moitié étendu sous un arbre ; il ronflait bruyamment, adossé au tronc. Il n'était pas importuné par les mouches, lui. Peut-être dégageait-il une trop forte odeur d'alcool ? Car effectivement, il exhalait l'alcool par tous les pores. Il n'y a pas un être au monde dont la peau sente autant que celle d'un Noir.

— Ça me rappelle le carnaval, commenta Löhres. Mon copain Köbes, c'était il y a trois ans, il s'est déguisé en nègre. Comment il s'est endormi au haut de l'escalier, complètement ivre...

— Je me demande bien ce qu'il vous faut, à vous, pour que vous nous fassiez grâce de vox blagues stupides... coupa Stricker d'une voix rude. Je propose que nous nous relayions toutes les deux heures au chevet de Philipps. Si jamais son état empire, j'aimerais qu'on me réveille.

— Je vais lui refaire des enveloppements de jambes, dit Veronika Ruppl. Même si ça ne sert pas à grand-chose... Il faut que je me rende utile ! Je ne peux pas rester assise comme ça, sans rien faire, à regarder... Pourquoi n'avez-vous rien avec vous, Docteur ? En tant que médecin...

— J'ai laissé ma valise à Fort Portal. Elle contient tout ce dont j'aurais besoin maintenant. Qui aurait pensé une chose pareille... Un safari-photo de quatre jours, organisé pour la centième fois, c'est une simple affaire de routine. Nous aurions dû rentrer à Fort Portal demain à midi. Mais je vous le dis : demain, je trouverai le chemin. Y a-t-il un point de repère plus sûr et plus visible que les monts de la Lune ? Là-bas, quelque part, nous trouverons une vraie route.

— D'après la carte, oui ! — Le regard de Veronika se perdit dans la nuit, bien qu'on ne pût rien y distinguer de précis ; cette obscurité avait quelque chose de vivant. — Encore faut-il qu'elle soit conforme à la réalité !

— Les cartes routières modernes sont presque toujours justes maintenant. Il y a deux ans, j'ai traversé seul toute la Perse... C'était plus facile que d'aller le vendredi soir du Stachus de Munich jusqu'à Starnberg ! Si Philipps pouvait tenir le coup jusque demain matin...

Le deuxième tour de garde tomba sur Peter Löhres. Il remplaçait Veronika. Il s'assit sur une couverture à côté de Philipps, dont les dents ne cessaient de claquer, et hocha la tête d'un air encourageant à l'adresse de la jeune architecte.

— Je m'y suis habitué, dit-il en versant de l'eau fraîche sur les linges qui enveloppaient les jambes du malade. En tant que chauffeur de poids lourds... On est toujours sur les dents. Paris-Amsterdam-Bâle... Toute la nuit. On dort dans une petite cabine, installée sur le toit du camion...

Veronika tendit la main à Löhres et sortit de la tente avec soulagement. C'était sa petite tente personnelle, qu'elle avait mise à la disposition de Philipps ; elle-même dormait dans la Land-rover, sur les sièges qu'on avait réunis avec une caisse.

En sortant de la tente, elle se heurta à Albert Heimbach. Il allait et venait d'un pas agité, et fumait une cigarette. Il paraissait très nerveux, et portait un fusil de chasse attaché par une courroie à l'épaule.

— Je ne peux pas dormir, dit-il. Bien que je tombe de fatigue. C'est ce maudit pressentiment. — Il vit le regard interrogateur de Veronika fixé sur lui. — Je suis originaire de Westphalie, du fin fond de la province de Münster, et c'est seulement depuis dix ans que j'habite Hanovre. J'ai hérité d'un phénomène bien connu en Westphalie : la prémonition. Vous en avez déjà entendu parler ? C'est quelqu'un qui voit les choses à l'avance, qui devine d'avance ce qui va se passer. C'est souvent affreux, vous savez. Au Moyen Âge, on considérait ces gens-là comme des sorciers, et on les brûlait.

— Et aujourd'hui, vous avez un pressentiment ?

— Je ne peux pas vous expliquer. — Heimbach tirait sur sa cigarette d'un geste nerveux. — Je sens quelque chose, quelque chose qui ressemble à une tension électrique... C'est là, à portée de la main, et malgré tout, inaccessible. C'est fou, hein ? Nous devrions nous forcer à dormir. La journée de demain ne sera pas de tout repos...

Il jeta sa cigarette, l'écrasa sous sa chaussure et rejoignit la grande tente.

Ils arrivèrent vers deux heures du matin. Sans bruit, semblables à des ombres... Dix silhouettes vêtues de costumes de cuir noir, très ajustés, d'une coupe étrange. On avait l'impression qu'ils portaient une carapace en écailles.

Ils s'en prirent d'abord à Mibubu, qui n'avait pas cessé de ronfler

bruyamment ; ils le saisirent à la gorge et allèrent le porter un peu plus loin. Puis ils se tournèrent vers la grande tente dont ils ouvrirent les battants sans faire de bruit.

VERONIKA RUPPL avait un sommeil très léger ; en outre, les étranges allusions de Heimbach lui trottaient dans la tête et l'avaient empêchée de s'endormir. Aussi, lorsque les étrangers vêtus de cuir noir pénétrèrent dans la tente, se redressa-t-elle immédiatement, l'esprit en éveil. Bien qu'elle ne pût strictement rien voir dans l'obscurité, elle percevait en quelque sorte la présence d'un danger. Elle fut sur le point de crier, mais elle n'eut pas le temps. Une main chaude se posa sur sa tête en la maintenant fermement. Non pas qu'elle cherchât à lui faire mal ou à l'écraser, mais plutôt à l'immobiliser. Elle se raidit, pétrifiée de peur et d'horreur... Néanmoins, elle resta assise, et son cri s'étouffa dans sa gorge.

— Restez bien calme, dit une voix basse. L'homme avait parlé en anglais, un anglais guttural qui, de l'avis de la jeune femme, n'était certainement pas la langue maternelle de l'intrus ; les Noirs ne parlaient pas non plus l'anglais de cette manière-là. Une sorte d'accent tonique qu'elle n'avait jamais entendu encore transformait la langue comme si ce n'était plus de l'anglais. Et malgré tout, on le comprenait.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur.

— Qui... qui êtes-vous ? bredouilla Veronika.

Le moindre mot prononcé, enrobé de panique contenue, lui était une torture. Stricker et Heimbach commençaient eux aussi à émerger de l'inconscient... On les secouait, et ils se réveillèrent en sursaut, le cerveau encore noyé de sommeil.

— Voulez-vous sortir, s'il vous plaît ? reprit la voix, sur un ton un peu plus élevé cette fois. Il ne vous arrivera rien...

— Ma prémonition ! gémit Heimbach, tremblant de peur. Je l'avais senti.

Ils sortirent de la tente à quatre pattes. Dehors, un des hommes au corps couvert d'écailles noires avait allumé la lampe à piles sous la toile de tente ouverte qui servait de cuisine... La faible lueur de la lampe faisait paraître les étrangers encore plus monstrueux ; on aurait cru des êtres descendus d'une autre planète. Stricker ne pouvait s'empêcher de les fixer d'un regard incrédule : des hommes à la peau sombre avec des visages aux traits européens. Profils à la beauté classique, nez droit, lèvres minces, ils avaient aussi des têtes à l'ossature étroite. Ce spectacle lui rappela immédiatement quelque

chose, mais il s'empessa de repousser cette réminiscence en la traitant d'absurde : le profil émouvant de Néfertiti. Ces hommes pourraient être les frères de Néfertiti. Des visages qui donnaient l'impression d'avoir été découpés dans de la stéatite noire.

— C'est idiot ! murmura Stricker. Complètement idiot.

Il posa le bras autour des épaules de Veronika, dans un geste à la fois de protection et d'apaisement, et attendit la suite des événements. Ils étaient tous debout les uns près des autres devant la tente-cuisine, entourés de dix hommes à la carapace de cuir noir.

Dans la petite tente, Peter Löhres montait la garde auprès du malade. Lui aussi, on le réveilla, poliment mais fermement. Lorsqu'une main se posa sur lui, il sursauta, mais au premier abord, il ne put distinguer qu'un mur d'écailles en cuir noir ; puis peu à peu, à la lueur tremblotante de la lampe à gaz, il aperçut un visage humain.

— Ah, tout de même ! dit-il d'une voix hésitante. Lui aussi, il se sentit brusquement la proie d'une peur paralysante, mais il en fallait davantage pour clouer le bec à un Rhénan. — On joue à l'aquarium ? — Il se leva, et ce fut seulement à ce moment-là qu'il comprit toute l'horreur de la situation. Il ouvrit la bouche toute grande, montra d'un doigt tremblant le corps endormi de Philipps, toujours aussi brûlant de fièvre, et bredouilla : — Il est malade... Cet homme est malade... La malaria... Et vous, d'où venez-vous ?

En face de lui, un homme de haute taille et couvert d'écailles noires fit un signe en direction de la sortie. Löhres se glissa dehors et vit les autres debout près de la tente-cuisine, encadrés par des inconnus.

— Il vit encore ! cria-t-il au médecin d'une voix suraiguë. Philipps vit encore !

Le chef des inconnus fit demi-tour sur lui-même. Il cria quelque chose dans une langue étrange, et l'homme qui était allé chercher Löhres lui répondit. Puis le chef se tourna vers Stricker.

— Nous n'avons pas fait acte de violence, dit-il.

— Nous avons un malade là-bas, sous la tente, un grand malade, dit à son tour Stricker en anglais. Il faut le transporter immédiatement à l'hôpital, ou à un poste de secours où on puisse lui donner des médicaments. Je suis moi-même médecin, mais que puis-je faire pour lui, puisque je n'ai rien. La quinine ne fait plus d'effet.

— Nous allons le guérir.

Petite phrase toute simple, prononcée dans le plus grand calme, comme si on disait : Tout va bien.

— Vous avez des médicaments ? s'écria Stricker, soulagé.

— Nous avons les possibilités de lui porter secours.

L'homme fit un geste. Ses hommes se placèrent autour des tentes ; ils formaient comme une muraille vivante. Ils ne semblaient pas armés, mais personne ne pouvait dire ce qui se cachait sous les

carapaces de cuir, il y avait peut-être des poches secrètes...

— Venez...

Stricker ne fit pas un mouvement ; il serra seulement un peu plus Veronika contre lui. D'un seul coup, il avait conscience du danger qui planait autour d'eux.

— Où nous emmenez-vous ? demanda-t-il.

— Nous n'aimons pas les questions.

— Il faut que nous commencions par faire nos bagages...

— Vous n'avez plus besoin de vos bagages.

Une sueur froide inonda brusquement le dos de Stricker. Il tenta encore un essai.

— Je vais conduire la voiture, dit-il. Et il faut aussi que nous embarquions notre malade.

— Vous n'avez plus besoin de voiture.

— Nous, ne pouvons tout de même pas abandonner ici toutes nos affaires, c'est impossible. Sans même quelqu'un pour les garder ! Où est Mibubu, le chauffeur ?

— Il est déjà parti.

Le géant leva la main. Les lampes s'éteignirent dans le camp, cette fois l'obscurité était absolument impénétrable. Contre lui, Stricker sentit trembler Veronika.

— Vous n'avez plus besoin de surveiller quoi que ce soit, dit le chef.

— Nous avons avec nous du matériel de grande valeur. Des caméras...

— Il n'y aura pas de films. Nous pouvons y aller maintenant ?

— Je proteste ! s'écria Stricker.

— Moi aussi ! entendit-on fuser de l'obscurité.

Peter Löhres arriva d'un pas hésitant, suivi de quatre hommes en noir qui transportaient Philipps sur une couverture déployée. Le malade râlait.

Stricker fit un signe de tête résigné.

— Bon, abandonnons toutes nos affaires. Laissez-nous au moins emporter nos rasoirs, et la dame, son nécessaire de toilette...

— On vous rasera et on vous lavera chez nous.

Stricker sentit un poing dans son dos. Non pas qu'on le poussât avec force, mais l'invitation était quand même très précise.

— Allons-y maintenant.

— J'ai peur, murmura Veronika en se cramponnant au médecin. Je suis incapable de faire un pas... Je me sens comme paralysée... Qui sont ces hommes ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. – Stricker entraîna Veronika en la soutenant par le bras. – J'ai roulé ma bosse un peu partout dans le monde et je connais une foule de peuplades et de tribus. Mais je n'ai encore jamais rien vu de semblable à ces gens-là !



Ils parcoururent quelques centaines de mètres à travers la steppe. Leurs yeux s'habituaient petit à petit à l'obscurité, et ils purent reconnaître la direction que leur faisaient prendre leurs géôliers : ils marchaient droit sur les monts Ruwenzori. Ils étaient précédés de cinq hommes vêtus de noir, les autres suivaient en portant Philipps. Stricker sentit renaître son courage. C'était exactement la direction qu'il aurait choisie au petit matin. Au pied du massif de la Lune, il y aurait des postes de secours et une mission chrétienne, il le savait. Ils arrivaient sur les terres de l'ancien empire noir Toro, dont le chef actuel et descendant direct, le « Mukawa », habitait aujourd'hui encore à Fort Portal, dans un palais de forme cylindrique à deux étages.

Et soudain, ils aperçurent les « voitures », de curieux chars en bois, à grandes roues, et ornées de dessins ciselés, auxquels étaient attelés trois bœufs puissants.

— Je préférerais la Land-rover ! commenta Peter Löhres. Eh, les gars ! vous n'avez rien de mieux à nous offrir ? C'est une honte !

Stricker s'arrêta devant les chars et il hocha la tête d'un air perplexe.

— C'est stupide ! Vous voyez ça ? À quoi donc me font-ils penser ? dit-il.

— À l'Égypte. – Veronika cherchait à lui prendre la main. – À l'Égypte ancienne. Les chars des paysans au temps des pharaons...

— C'est juste ! Seulement, nous sommes à quelques milliers de kilomètres des pyramides. Cette histoire devient de plus en plus folle.

— Montez ! ordonna poliment le chef.

Il aida même Veronika, car le plancher du char était assez haut. Puis il poussa derrière Philipps dont la respiration haletait. Un murmure de prières geignardes leur parvenait d'un autre véhicule. C'était Mibubu recroquevillé sur le plancher. Il avait eu le temps de se dégriser et tremblait de peur. Se souvenant qu'il avait jadis été baptisé, il marmonnait des prières.

— Attendez un peu ! murmura Löhres à l'oreille du médecin.

Le char se mit en marche, il cahota sur le sol inégal de la steppe. Mais les suspensions étaient de première qualité. La cabine se balançait sur d'épaisses courroies de cuir tendues entre les axes.

— J'ai un petit appareil de photo dans la poche ! Ça va me permettre de collectionner des preuves...

— À condition qu'ils ne nous fouillent pas !

— Bon. Dans ce cas, je vais chercher une autre cachette. – Il s'agita beaucoup, mais l'obscurité était trop profonde pour que Stricker puisse distinguer quoi que ce soit. – Cette fois, personne n'ira le trouver ! murmura Löhres. À moins que les gars vous passent aussi la main entre les cuisses...

Ils avançaient à une allure étonnamment rapide. Devant eux, les parois des monts Ruwenzori prenaient de la hauteur, elles devenaient de plus en plus massives. Lorsque l'aube commença à strier le ciel pour annoncer le prochain jour, on mit un bandeau sur les yeux des Allemands et de Mibubu. Seul Philipps eut la permission de regarder, mais de toute façon il ne voyait rien que des brumes rougeâtres qui tournoyaient sans arrêt autour de lui...

À Fort Portal, l'inquiétude montait d'heure en heure. Le Bureau de Tourisme, installé dans le même immeuble que la police, ce qui ne manquait pas de bon sens, avait perdu tout contact radio avec la Land-rover. Les dernières paroles entendues dans le haut-parleur avaient été prononcées par la voix claire de Mibubu :

— Tout va bien. Les touristes photographient les girafes sur une butte.

C'était un mensonge ; en réalité, installé derrière son volant, Mibubu tournait en rond dans la steppe. Qui pourrait deviner ce détail à travers un poste radio émetteur ? Personne n'avait même réussi à déceler l'ivresse de Mibubu... Il avait une façon de parler un peu infantile, on y était habitué.

Mais il y avait maintenant plusieurs heures déjà que la liaison radio était interrompue. La nuit était venue et on continua à appeler la Land-rover. Jusqu'à ce que, finalement, un employé du Bureau de Tourisme soit envoyé au poste de police, de l'autre côté du couloir, pour exposer l'énigme. Le sergent, un indigène, éclata de rire, leva le bras pour mimer le geste du buveur et déclara :

— Que voulez-vous qu'il se soit passé ? Ils dorment tout simplement sous leurs tentes, l'estomac rassasié et le cœur heureux ! Il n'y a plus de brigands chez nous. Attendons jusqu'à demain... et tu verras, ton appareil se remettra à ronronner.

Mais il se trompait, l'appareil resta silencieux. De sept heures à dix heures du matin, on essaya encore de joindre le petit groupe de voyageurs, puis la police elle-même se prit à réfléchir. Elle envoya son hélicoptère survoler le secteur prévu pour le safari.

Au bout de trois heures, il n'y eut plus de doutes pour personne : il s'était passé quelque chose d'insolite dans la steppe. Impossible de découvrir le campement, pas plus que la Land-rover pourtant facilement repérable avec ses zébrures multicolores... On ne retrouva strictement rien ! La steppe avait englouti six êtres humains et une voiture.

— Non ! s'écria le gouverneur du district Toro à Fort Portal après avoir lu les premiers rapports. Non ! Ce n'est pas possible. Dans mon secteur justement ! Réputé pour être le plus sûr et le plus calme. En outre, il y a Philipps avec eux. Rien que sa présence est déjà une garantie. Ils doivent être immobilisés quelque part dans un coin. Peut-

être une panne de voiture ?

— Pourquoi ne donnent-ils pas de nouvelles par radio alors ? demanda l'officier de police.

— C'est à Philipps qu'il faut poser la question, Lieutenant – le gouverneur inclina la tête –, ne recommencez pas à entonner le refrain des terroristes, je vous en prie ! Dans mon secteur à moi, il n'y a pas de terroristes. Tout le monde le sait !

— Ce qui n'empêche que six hommes et une auto s'évanouissent comme par enchantement ?

— Je sais ce que vous voulez, Lieutenant !

Le gouverneur se passa la main sur son front luisant, couleur d'ébène. Il portait l'uniforme d'un général, car il avait été placé à ce poste par l'armée à la suite d'un coup d'État qui avait renversé le gouvernement et amené l'armée au pouvoir.

— Non ! Je ne donne pas l'alarme ! Et je ne préviens pas davantage le haut commandement de Kampala ! Commencez d'abord par poursuivre vos recherches.

Ce jour-là, quatre hélicoptères s'envolèrent au-dessus de la steppe, mais ils ne rapportèrent pas le moindre renseignement. Ils avaient même atterri plusieurs fois dans quelques villages dont les pilotes avaient interrogé les habitants, mais sans résultat. Personne n'avait aperçu la moindre Land-rover, personne n'avait vu cinq touristes blancs.

Au-dessus de la steppe, l'air vibrait de chaleur.

— Le haut commandement de Kampala ! cria le gouverneur l'après-midi même à son adjudant. Demandez immédiatement le général Simokhali. Urgence ! – Puis il attendit qu'on lui passât la communication, et dit enfin, avec une certaine hésitation : – Simo, mon vieux, j'ai besoin de ton conseil. Dans mon secteur, pourtant si paisible et si ordonné, six hommes et une auto ont disparu sans laisser de traces. Des touristes allemands... Oui, tu as raison, c'est emmerdant. J'ai déjà lancé les dispositifs d'alerte dans mes unités. Il faut absolument empêcher que l'incident ne parvienne aux oreilles du public. Silence total ! Mais à toi, je te le dis : je vais ratisser tout le secteur au peigne fin, comme si je devais rechercher un seul et unique pou ! Et je le retrouverai, crois-moi ! Mais il y en a qui y laisseront leur tête !

Personne n'y laissa sa tête, et la presse ne fut pas longue à découvrir l'information. Un certain Mr Price, correspondant du *Sunday Times*, était justement présent, tout à fait par hasard, lorsque le directeur du Bureau de Tourisme de Kampala reçut l'affreuse nouvelle, et il entendit toute la conversation.

Il transmit l'information sensationnelle au monde entier, par

l'intermédiaire de l'ambassade d'Angleterre : quatre touristes allemands, un accompagnateur anglais et un chauffeur indigène se sont évanouis dans la steppe, sans laisser de traces, ainsi que leur véhicule, une Land-rover. Il put même donner les noms... qu'il trouva sur la liste des clients de l'Hôtel Silver-Spring.

À Kampala, un véritable petit conseil de guerre se réunit. N'y aurait-il pas par hasard une sorte d'organisation de guérilla entre le lac Albert et le lac Édouard ?

Les hélicoptères reprirent l'air et fouillèrent de nouveau tout le secteur. La steppe avait un aspect paisible : quelques troupeaux de bêtes errants, des petits villages soigneusement clôturés, des paysans au travail dans les champs. De nomades avec leur bétail... et quelques carioles tirées par des bœufs qui cahotaient d'un air innocent à travers l'herbe haute.

Les hélicoptères survolèrent tout cela, puis il firent demi-tour. Rien !

Dans les carioles, Stricker, Veronika, Löhres et Heimbach étaient étendus, membres liés et yeux bandés, sous un tas d'herbe. Ils perçurent le bruit grinçant des hélicoptères et ne purent rien faire d'autre que de hurler leur détresse contre le plancher du véhicule.

TROIS jours durant, ils cahotèrent à travers la steppe et plus tard sur un chemin couvert de cailloux. Du moins le supposèrent-ils, d'après les secousses brutales et les nombreux chocs contre les roues. Bientôt, l'allure des carrioles alla en se ralentissant. Le chemin montait, les bœufs haletaient, les fouets claquaient. Il arriva même plus d'une fois que les inconnus fussent obligés de mettre la main à la pâte, et de pousser sur les roues pour entraîner les voitures.

Les prisonniers devaient se contenter de deviner tout cela selon la nature des bruits. Pendant les arrêts, on dénouait leurs liens mais on n'ôtait pas les bandeaux qui leur couvraient les yeux.

— N'essayez pas de voir malgré tout, s'il vous plaît, dit le chef de la petite troupe aux Allemands, sans se départir de sa courtoisie. Mibubu s'est montré récalcitrant, lui. C'est un imbécile !

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demanda Stricker.

— Il est déjà enterré.

— Vous l'avez tué comme ça, de sang-froid ?

Stricker sentit contre lui frémir Albert Heimbach, qui commençait à perdre le contrôle de ses nerfs.

Heimbach éclata en sanglots comme un enfant.

— Et à nous, qu'est-ce que vous allez nous faire ?

— Il a voulu voir malgré nos ordres... N'essayez pas de voir avant que nous ayons décidé de vous montrer le soleil. La désobéissance déplaît aux dieux, elle provoque leur courroux...

Stricker s'adossa aux panneaux latéraux de la carriole. Car ils avaient le droit de s'asseoir pendant les arrêts, on leur donnait aussi à boire de l'eau tiède, au goût aigre, on les nourrissait à la cuiller, comme des bébés. De la viande de mouton cuite. Stricker le reconnut tout de suite au fumet.

Le courroux des dieux..., pensa-t-il tout en mâchant sa viande. Curieux, cette expression médiévale dans un style moderne !

À moins que ce soit simplement une façon de parler !

Des rumeurs. Des grincements de semelles.

Veronika revint à la voiture après avoir été obligée – suprême humiliation ! – de faire ses besoins quelque part, elle ne savait où, sous bonne garde. Elle alla se rasseoir auprès de Stricker et il l'entendit boire avec avidité.

— Nous sommes en pleine montagne, murmura-t-elle à l'intention de son voisin, en faisant semblant de s'appuyer contre la paroi. — J'ai réussi à apercevoir quelque chose... à travers une fissure. Nous sommes en pleine montagne.

— Pas un hélicoptère ne viendra plus nous chercher ici. Si au moins je savais ce que tout cela signifie ? Ce n'est pas une bande de brigands, sinon ils nous auraient volés ou même abattus. Mais non, ils nous traînent à travers tout le pays. Je n'arrive pas à trouver une explication à leur comportement.

Il leva les deux bras et fit un signe. La voix du chef leur parvint de tout près.

— Que voulez-vous ?

— Comment va Mr Philipps ?

— Il n'a presque plus de fièvre. Nous lui avons administré un de nos médicaments. Mais il est encore très faible et il passe tout son temps à dormir.

— Comment s'appelle ce médicament ?

— Nous l'appelons de l'essence de fleur de givre. Elle a la propriété d'éteindre tous les feux intérieurs.

— Merci.

Stricker se laissa retomber contre la paroi de la voiture et attendit que les pas se fussent éloignés.

— Vous avez entendu, Veronika ? demanda-t-il alors à voix basse. De l'essence de fleur de givre... Voilà les paroles que prononce paisiblement un homme cultivé comme semble l'être le chef de ces gangsters. On croirait plutôt que c'est une thérapie datant de l'époque de Ptolémée ! C'est à n'y rien comprendre, hein ?

— Les carrioles aussi datent de l'Égypte ancienne. J'ai fait jadis des études d'histoire de l'Art, et je les reconnais, répondit Veronika en s'appuyant contre Stricker.

— En revanche, c'est au temps de Xerxès que les soldats portaient des uniformes de cuir... — Stricker saisit la main de sa compagne et la serra. — Surtout il ne faut pas perdre la tête, Veronika. Il faut nous forcer à réfléchir calmement. Ils finiront bien par nous ôter ces bandeaux, et nous y verrons plus clair.

À l'entrée de la carriole, on entendit de nouveau des bruits de disputes, et la voix de Peter Löhres. Il revenait de « son petit tour à l'urinoir », comme il disait, en criant de véhémentes protestations.

— Je ne peux pas faire ça sur commande, moi ! hurlait-il. Demandez donc au docteur, il saura bien l'expliquer, lui !

Rien n'y fit... Löhres fut obligé de remonter en voiture, et le voyage se poursuivit. Le chemin semblait devenir de plus en plus raide. Les sabots des bœufs claquaient avec bruit sur la pierraille, les roues grinçaient sur les rochers. Au bout de quelques heures, il y eut un

nouvel arrêt et tous les voyageurs furent obligés de descendre. Il faisait sensiblement plus frais. Le vent bruissait dans les arbres... Des arbres aux troncs énormes et au feuillage évasé.

Chaque prisonnier fut encadré par deux geôliers, et le voyage se poursuivit à pied. Marche pénible sur un chemin très étroit sans doute, creusé dans les rochers, car le chef de la bande dit d'une voix forte :

— Continuez à marcher droit devant vous, en vous laissant conduire. Le moindre pas sur le côté vous mènerait à la mort.

Ces quelques mots suffirent pour provoquer un faible gémissement du côté de Heimbach. Entouré par ses deux guides, il donnait l'impression de se laisser porter plutôt que de marcher.

Puis le chemin redescendit légèrement, on venait sans doute de passer le point culminant. L'air se réchauffa et le sol s'aplanit. Stricker tâtonna prudemment du pied autour de lui.

— C'est une vraie route tracée, dit-il à Löhres qui marchait devant lui. Vous avez remarqué ?

— Je m'en fous. Ça fait trois heures que j'ai envie de pisser, mais ils ne veulent pas me laisser...

Tout d'un coup, la petite troupe stoppa. On arracha les bandeaux. Le brusque contact avec la lumière les éblouit, ils durent baisser les paupières et cligner de l'œil dans le jour étincelant. Plusieurs secondes passèrent avant qu'ils ne pussent distinguer ce qui les entourait... mais alors le spectacle qui s'offrit à eux les confondit à tel point qu'ils restèrent immobiles, muets et comme paralysés sur le sentier en pente douce.

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible..., ne cessait de répéter Stricker.

— On croirait un tableau tiré d'un livre de contes, bredouilla Heimbach.

— Comment vivent-ils... – Peter Löhres se passa la main sur les yeux. – Ça alors...

Sous leurs yeux, au fond d'une combe aux versants formés de parois rocheuses à pic s'élevait une ville faite de temples et de maisons en forme de pyramides. Ensemble bizarre, irréel, qui se dressait vers le ciel, constellé de jardins et de champs en terrasse. Des escaliers immenses montaient vers les grandes salles à colonnes des temples, de hauts murs entouraient les domaines sacrés ; dans les rues et sur les champs, on distinguait un véritable grouillement d'êtres humains. Du linge se balançait sur les balcons des maisons pyramidales, des chars tirés par des bœufs ou des ânes cahotaient sur les chemins. Au centre de cette ville s'élevait un bâtiment particulièrement somptueux relié au gigantesque temple supérieur par de larges escaliers et des couloirs couverts. Un mince filet de fumée s'échappait de la petite salle à colonnes, sommet de la construction, qui dominait toute la ville.

— C'est incroyable, murmura Stricker, le souffle court. Tout simplement incroyable ! Cela me rappelle une reproduction donnée par un livre d'art... Reconstruction de Saba, la ville aux Mille Temples...

— L'Égypte de l'an 3000 avant J. -C., murmura à son tour Veronika Ruppl. Mélange harmonieux de l'Égypte des pharaons et de l'architecture à gradins des Mayas et des Incas. Et cela chez nous, à l'heure actuelle ? Où sommes-nous donc ?

— À l'apogée d'une civilisation moyenâgeuse. — C'est à peine si Stricker arrivait à parler tant il était ému. — À moins que ce ne soit une reproduction grandiose à l'usage des touristes, plus vaste encore que le Disneyland !

— Et personne n'est au courant ? bégaya Heimbach. On nous amène ici, pieds et poings liés, et les yeux bandés ?

— M. Heimbach a raison. — Veronika montra la vallée du doigt. — C'est de l'authentique. Ces murs massifs, cette animation... Nous voilà rejetés à près de quatre mille ans en arrière.

— C'est stupide ! — Löhres se frappa le front de l'index, puis fixa à son tour la vallée. — Non, ce n'est pas un mirage, reprit-il au bout d'un instant, en oubliant une fois de plus son dialecte sous l'effet de l'ahurissement. Cela ressemble au film « Cléopâtre ». En plus formidable encore !

Le spectacle de cette grande ville et des rochers taillés en terrasse fascinait Stricker ; il ne pouvait en détacher les yeux. Un plafond de nuages couvrait l'espace laissé libre par les montagnes géantes tendues vers le ciel. On avait l'impression que cette cité vivait dans un énorme globe de rocs et de pierres.

— Où sommes-nous ?

Il alla rejoindre le chef de la troupe. Les autres hommes avaient déjà entamé la descente vers la ville, en transportant Philipps sur un brancard. Il n'y avait plus que le chef avec eux, qui attendait patiemment en observant les Blancs. On n'avait plus besoin de les surveiller à présent... De cet endroit, personne ne pouvait s'enfuir. Stricker lui saisit le bras.

— Tout ça, c'est authentique ?

— C'est mon pays.

— Les gens...

— Notre peuple.

— Mon Dieu, où sommes-nous donc ?

— À Urapa.

— Urapa... ? Qu'est-ce que c'est ?

— Le peuple élu des dieux.

L'homme à la peau sombre et à la taille élevée symbolisait en cet instant la beauté et la fierté. Il tendit l'index en direction de la ville.



— Partez en avant ! Vous avez le droit de regarder maintenant. C'est la dernière grâce qui vous sera accordée.

Stricker sentit une fois encore une douche glacée lui inonder le dos. Il prit Veronika par la main et, à pas lents, descendit à son tour vers Urapa. Un retour de quatre mille ans dans l'histoire de l'humanité.

À Kampala l'état-major de l'équipe de secours continuait à siéger bien qu'on eût cessé de rechercher les touristes allemands évanouis dans la nature. On avait passé systématiquement au peigne fin tout le secteur du Toro, on avait questionné les indigènes, parfois même avec une certaine brutalité. Mais à quoi bon les coups de fouets ? Ils n'apportèrent pas de réponse au dilemme : s'agissait-il ici d'une action de guérillas ou de brigands aux méthodes particulièrement raffinées ? La Land-rover ainsi que ses occupants demeura introuvable.

En revanche, pour la presse mondiale, cette disparition représentait une nouvelle aubaine sensationnelle. Des reporters de tous les pays s'envolèrent en direction de Kampala ; ils se répandirent en interviews, câblèrent des textes interminables à leurs journaux, non sans y ajouter leurs observations personnelles, participèrent même aux recherches dans la steppe... L'énigme ne faisait que s'approfondir de jour en jour. Les journaux en vécurent pendant une semaine entière, puis l'affaire sensationnelle perdit de son actualité et fut reléguée dans les tiroirs, évincée par d'autres nouveautés.

Le septième jour qui suivit la disparition du petit groupe, un avion de la compagnie Sudan Airways atterrit sur la piste de l'aéroport d'Entebbe. Parmi les passagers du Boeing, quelques Arabes et d'élégants hommes d'affaires noirs, se distinguait un homme de haute taille, à l'allure sportive et aux cheveux châtain légèrement ondulés. Il s'engouffra dans un taxi en attente et se fit conduire à Kampala où une chambre avait été réservée à son nom à l'hôtel Apollo. Il se changea, eut une longue conversation téléphonique, et une demi-heure plus tard, il se fit conduire en ville. Le général Jakob Bikéné le reçut immédiatement et lui serra la main avec cordialité bien qu'il le rencontrât pour la première fois.

— Hélas, je ne peux guère vous aider, Docteur, dit-il en faisant apporter deux jus d'orange glacés. Les journaux malheureusement n'ont pas menti : on n'a pas retrouvé la moindre trace...

— Six personnes ne peuvent tout de même pas s'évanouir en fumée ! rétorqua le docteur Huber.

— En Afrique, si.

— M<sup>lle</sup> Ruppl est ma fiancée...

— C'est ce que vous m'avez écrit. — Le général Bikéné approuva du chef tout en feuilletant un mince dossier. — Vous-même, vous êtes médecin, chirurgien à la Clinique Universitaire de Munich. Oh,

Munich... Quelle belle ville. La bière, la *Hofbrauhaus*... « À Munich il y a... », commença-t-il à chanter gaiement.

— Je tiens à me charger moi-même des démarches pour retrouver ma fiancée, l'interrompt le docteur Huber.

— Impossible, Docteur ! – Du coup, Bikéné retrouva toute sa gravité. – Jamais je ne pourrai vous y autoriser !

— Vous avez quelque chose à cacher ?

— Nous ? Non, voyons ! – Bikéné frappa son bureau du plat de la main. – La presse internationale a eu tout loisir de se convaincre que le secteur de Toro ne présentait aucun symptôme de guérilla. Chez nous, il n'existe pas d'organisation secrète.

— Et malgré tout, des êtres humains disparaissent ! Vous ne trouvez pas cela étrange ?

— Si, très étrange même. – Le général Bikéné essuya la sueur qui inondait son crâne chauve parfaitement sphérique. – C'est cela, justement... l'inexplicable... Nous sommes obligés d'interdire l'entrée dans ce secteur... À tout le monde sans exception... Jusqu'à ce que nous ayons trouvé une explication. Un jour...

— Eh bien, cette explication, je veux vous aider à la trouver, moi ! – Alex Huber bondit sur ses pieds. – Je suis déjà venu quatre fois dans ce pays. Et si Veronika s'est inscrite pour ce safari-photo, c'est uniquement à la suite de mes récits enthousiastes !

— Je sais, Docteur. – Bikéné feuilleta derechef dans son mince dossier. – Vous avez même travaillé un an à l'hôpital de Jinia, sous le président Oboté. Nous savons tout, vous voyez... Malgré tout... Le gouvernement ne peut pas vous garantir sa protection.

— Je me protégerai bien tout seul, Général.

— Personne ne peut s'occuper de vous, Docteur.

— Ce sera peut-être ma solitude qui fera ma force.

Bikéné hésita. Les yeux fixés dans son verre de jus d'orange, il hocha la tête.

— Soit, faites comme bon vous semble... Je vais vous donner un laissez-passer... pour les barrages militaires. Ce que vous ferez à Toro ne me regarde pas, c'est votre affaire. Quelqu'un sait-il que vous êtes ici ?

— Personne.

— Les journaux ?

— Non plus.

Bikéné poussa un soupir de soulagement. Il semblait avoir très peur de la presse. Nouvelle disparition d'un Européen... Voilà qui aurait sévèrement entaché son prestige.

— Eh bien, partez ! dit-il en serrant la main du docteur Huber. Et si vous venez à disparaître à votre tour... Moi, je ne vous connais pas !

Le lendemain matin, Alex Huber s'acheta une vieille jeep cabossée,

dédaignée même par l'armée ; il se procura également tout ce dont on a besoin pour un safari de longue durée, et surtout, il rangea dans sa trousse de médecin les médicaments indispensables sous les tropiques. Le surlendemain, peu après le lever du soleil, il prit la route de la steppe.

À peine deux cents miles le séparaient de Fort Portal, sur la route nationale A 109.

Un homme prenait tout seul la route, pour résoudre la plus grande énigme de l'Afrique.

IL fallait monter deux cents marches pour atteindre le palais. Des marches de cinquante mètres de large qui allaient en se rétrécissant vers le haut ; au sommet, leur largeur ne dépassait pas dix mètres. C'est sur ce plateau que se dressait le palais, tel une forteresse, entouré d'un mur élevé. Il ressemblait à un temple, avec sa galerie à colonnades qui en faisait le tour complet... Des colonnades au fût cylindrique, faites de pierres taillées dans les blocs de rochers. Derrière le dôme du palais s'élevait vers le ciel la masse puissante de la pyramide sacrée. Celui qui l'escaladait avait l'impression d'atteindre les nuages.

— Je continue à vivre comme dans un rêve, dit Stricker.

Ils avaient passé la nuit dans une « maison d'hôtes », c'est du moins ce que leur avait expliqué leur guide. Mais comme ils avaient été enfermés à clef et que les chambres étaient dépourvues de fenêtres, ils ne furent pas longs à comprendre que le terme d'« hôtes » n'était qu'un euphémisme courtois pour désigner des prisonniers.

Quant à Philipps, ils ne l'avaient plus revu.

— Il est dans un de nos hôpitaux, dit le guide. Plus tard, il vous rejoindra.

— Un de vos hôpitaux ? – Stricker mettait tout en œuvre pour engager avec cet homme une conversation relativement personnelle. – Est-ce qu'on peut en visiter un ?

— Vous verrez encore beaucoup de choses avant que le soleil ne s'éteigne, répondit l'homme avant d'enfermer ses protégés.

Stricker poussa un profond soupir. De nouveau ce langage fleuri... qui convenait parfaitement au cadre, mais pouvait tout aussi bien cacher une menace.

— Avant que le soleil ne s'éteigne...

Il jeta un coup d'œil vers Veronika, assise sur un des bancs de pierre sur lesquels on avait étendu des fourrures et qui vraisemblablement devaient leur servir de couchés. Löhres courait en rond comme un chien enfermé, Heimbach se tassait sur son banc dans l'apathie et la passivité les plus complètes, le regard vide, les mains jointes entre les genoux.

— J'ai vu les orfèvres, déclara soudain Veronika. Pour travailler, ils se servent d'instruments semblables à ceux dont on se servait il y a

quatre mille ans. Les tailleurs de pierres aussi. Et pour construire leurs bâtiments, ils transportent les blocs de pierres à l'aide de poulies à tréteaux... Véritable panoplie vivante du Moyen Âge. En pleine civilisation du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle... Si jamais nous racontons plus tard ce que nous avons vu, on nous prendra pour des fous.

— Fou, je le suis déjà à moitié, moi ! grogna Heimbach d'une voix sombre. J'ai un pressentiment...

— Il a ce qu'on pourrait appeler un don de seconde vue, chuchota Veronika à l'oreille du docteur. Il a eu aussi le pressentiment de notre agression.

— Que voyez-vous maintenant ? demanda Stricker.

— Du sang. Beaucoup de sang.

— Ce type est complètement cinglé, en effet, s'écria Peter Löhres.

Son humour rhénan n'avait plus aucun effet. L'atmosphère dans laquelle ils baignaient leur paraissait tendue, oppressante, et elle ne s'améliora même pas quand deux hommes silencieux leur apportèrent le repas. Une purée de légumes qui, de l'avis de Löhres, paraissait déjà « prédigérée » mais n'en était malgré tout pas moins succulente, ainsi qu'un morceau de pain pour chacun, une sorte de pain complet qui avait un goût de malt. En guise de boisson, un pichet d'eau au goût acide, délicieusement rafraîchissante.

Le lendemain matin, ils eurent la visite d'un homme qui ressemblait à leur guide de la veille comme un frère. Tout comme celui-ci, il était grand et mince et avait une tête fine, très belle, et une couleur de peau intermédiaire entre le brun et le bronze. L'uniforme de cuir avait fait place à un vêtement ample, tissé de fils d'or, et il portait sur la tête une sorte de couvre-chef très raide qui évoquait une pyramide retournée. Le devant était orné de petits disques d'or entre lesquels étincelaient des cristaux ciselés.

— Dombono my name, dit l'homme dans un anglais aux consonances rugueuses. Je m'appelle Dombono. D'où venez-vous ?

— D'Allemagne.

De tous, Stricker était le seul capable de répondre calmement. Heimbach avait passé toute la nuit à divaguer avec « sa double vue » ; Löhres commençait à jouer l'homme fort ; depuis deux heures, il martelait la porte épaisse, soigneusement fermée ; quant à Veronika, elle s'était mise à dessiner tout ce qu'elle avait vu : la combe, la vue sur la ville d'Urapa, les pyramides, les temples avec les escaliers géants, les vêtements des indigènes. Faute de papier, elle traçait ses esquisses au crayon sur l'envers de sa combinaison.

Le petit appareil de photo apporté par Löhres s'était révélé un fiasco. Il n'y restait plus que trois clichés à prendre, et d'ailleurs, avec la surveillance continuelle dont ils étaient l'objet, il n'était même pas possible de le sortir de la poche et de s'en servir sans se faire

remarquer.

— D'Allemagne ? C'est vrai, nous avons déjà entendu parler de ce pays. — Dombono approuva du chef. — Suivez-moi. La Divine Reine veut vous voir...

Cette scène s'était passée une demi-heure plus tôt. À présent, ils grimpaient les marches du gigantesque escalier qui conduisait au palais. Ils passèrent devant plusieurs sentinelles de garde, tous revêtus de l'uniforme de cuir, des hommes à la peau couleur de bronze mais dont les traits n'avaient pas les caractéristiques négroïdes. À bout de souffle, ils finirent par atteindre l'entrée du palais, entourée de colonnes.

Löhres s'appuya sur Stricker, tandis que Heimbach s'assit sans façon sur la dernière marche.

— Deux cents marches ! dit-il, j'ai les genoux qui flageolent. — Ils vont avoir notre peau.

— Et ce n'est que le début, bredouilla Löhres. Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas comprendre ? Jamais nous ne sortirons d'ici !

— De quel droit nous retiendraient-ils de force ? dit Stricker.

— Comment, de quel droit ? Vous y croyez encore, au droit, Docteur ? — Heimbach se frappa le front. — Personne au monde n'a jamais entendu parler de cette ville... Et on nous libérerait, nous, justement, pour que nous allions tout raconter ! Voyons, Docteur, ce ne sont pas des candidats au suicide qui vivent ici, retranchés du monde !

— Heimbach a raison, dit Veronika à voix basse. Ils nous ont initiés à leur secret... et nous serons obligés de rester à jamais dans ce secret.

Dombono était allé discuter avec un officier de la garde du palais. Peu après, il revint et leur fit un signe.

Le petit groupe pénétra dans un hall immense et presque vide ; puis passa une série de portes uniquement fermées par des tentures lourdes, et partout, ils virent des murs en pierre taillée couverts de symboles de divinités ciselés dans l'or. La même image revenait très souvent : celle d'un corps humain sur les épaules duquel reposait une tête d'aigle. Cette tête d'oiseau aux traits sauvages tenait dans son bec ouvert une figure qui ressemblait à un nuage.

Stricker se mordit la lèvre.

— Il ne faut pas faire preuve de beaucoup d'imagination pour y reconnaître le dieu de la pluie, dit-il d'une voix rauque. La pluie ! Naturellement, pour eux, dans cette région, c'est l'élément essentiel. Pluie et chaleur... et ils font pousser n'importe quoi dans leurs champs suspendus. En revanche, le manque de pluie signifierait pour eux la catastrophe.

Soudain, il se tut. Car il ne put s'empêcher de penser aux abominables sacrifices humains qui étaient offerts justement au dieu

de la pluie, avant l'époque des Mayas et des Incas. Que n'avait-on écrit à ce sujet... Les fouilles avaient mis à jour, dans les environs immédiats des temples, de vastes fosses pleines d'ossements.

— La Divine Reine Sikinika, prononça Dombono d'une voix solennelle.

Il entrouvrit une lourde tenture tissée de fils d'or et fit entrer les prisonniers dans une grande salle voûtée, dépourvue de fenêtres et éclairée seulement par une profusion de flambeaux dont les lueurs vacillantes se brisaient sur les murs couverts d'or. L'éclairage était tellement éblouissant que Stricker se protégea les yeux de sa main, et que Löhres et Heimbach clignèrent des paupières.

— La voilà là-bas, chuchota Veronika d'une voix tremblante. Assise droit devant nous, sur une estrade haute de cinq marches...

Stricker l'aperçut à son tour. Il en perdit l'usage de la parole.

L'Égypte ancienne, le trône des pharaons, et cette femme au corps élancé, assise là, immobile, le visage à la peau fortement hâlée, dénué de toute expression, dans lequel seuls parlaient les yeux sombres au regard glacial... C'était l'incarnation d'une royauté divine, comme il n'en avait jamais existé ailleurs, avec une telle perfection, que sur les bords du Nil, quatre mille ans auparavant.

Impossible de préciser l'âge de cette femme, pas plus que la couleur de ses cheveux... Elle portait autour de sa tête fine un voile doré, au tissage épais, qui libérait uniquement le visage, comme une religieuse.

Dombono était resté en arrière. Il prononça quelques mots dans sa langue aux sonorités pleines, puis il poussa Stricker dans le dos, tant et si bien que celui-ci en perdit l'équilibre. Stricker avança de quelques pas en chancelant, puis il finit par se ressaisir et s'arrêta au bas des cinq marches qui conduisaient au trône. Derrière lui, il entendit Albert Heimbach gémir à voix basse.

— Je voulais seulement vous voir, dit tout d'un coup Sikinika.

Sa voix claire et juvénile formait le contraste le plus saisissant avec la pompe solennelle qui l'entourait. Mais c'était une voix glaciale, comme si l'on frappait du métal à coups de marteaux. Stricker ne put s'empêcher de sursauter. Une seule pensée lui traversa l'esprit comme un éclair : elle a parlé en français... Il y a vraiment de quoi perdre la raison. Une déesse qui parle français ! Cette découverte le bouleversa tellement qu'au lieu de répondre, il se contenta de hocher la tête.

— Voilà trois mois qu'il n'est pas tombé une goutte de pluie, reprit Sikinika d'une voix lente, et chacun de ses mots ressemblait à un cube de glace qui roule sur la peau nue. — Les champs se dessèchent, les gens ont faim. Il faut absolument que nous retrouvions l'amitié des dieux en leur offrant un sacrifice exceptionnel. Ils ont déjà accepté le sacrifice de dix jeunes filles vierges, mais continuent malgré tout à se taire. Il n'y a que votre mort à vous qui les apaisera. Elle apportera la

Grande Pluie et sauvera Urapa.

Stricker eut du mal à avaler sa salive ; sa gorge se nouait. Il sentait derrière lui la respiration haletante de Löhres.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? chuchota ce dernier à l'oreille du docteur.

— Que nous allons être immolés.

— Dire que j'ai payé trois mille marks... Si c'est pour en arriver là !

— Ah, je vous en prie, que diable... La situation est grave !

Stricker fixa les yeux sur la Divine Reine, dont le regard se perdait quelque part, au-dessus de lui... Silhouette splendide, fascinante, idole vivante, inaccessible à tout ce qui touchait à la terre.

— Quand ? finit par prononcer Paul Stricker avec peine, car les mots ne passaient pas.

Mais il fallait qu'il dise quelque chose, et peu importe si c'était quelque chose d'absurde... Il n'était pas question de marchander sa vie avec cette femme.

— C'est le dieu lui-même qui décidera...

Cette voix claire et glaciale...

Stricker fit un effort surhumain.

— C'est un meurtre ! s'écria-t-il.

— Un sacrifice aux dieux n'est jamais un meurtre ! Pourquoi n'êtes-vous pas heureux de contribuer à sauver Urapa ?

— Voilà qui est peut-être un peu trop demander. D'ailleurs, on va certainement nous rechercher, et on finira par découvrir Urapa.

— Personne ne vous recherche ! – Le regard fixe de Sikinika se perdit au loin, par-dessus la tête de Stricker. – Et personne ne pénétrera à Urapa s'il n'y est pas né. On ne vous recherche plus. Les libellules géantes ont disparu du ciel. Les dieux vous ont élus...

Elle fit un signe à Dombono, qui saisit de nouveau Stricker par le bras et lui fit faire demi-tour sur lui-même. Le visage blême de Peter Löhres apparut dans son champ de vision, derrière lui Heimbach aux yeux caves, puis Veronika... blanche comme un linge et les lèvres tremblantes.

— Veronika..., commença Paul Stricker en hésitant.

Elle hocha la tête.

— J'ai tout compris, je parle le français. Je... Je...

Elle lui jeta brusquement les bras autour du cou, se serra contre lui et se mit à pleurer amèrement.

— La femme ne mourra pas ! entendirent-ils derrière eux. – Toujours la même voix glaciale... – Le dieu n'accepte que les jeunes filles vierges.

— Vous voilà donc sauvée, vous, au moins, dit Paul Stricker d'une voix rauque. Veronika, reprenez-vous. Courage, voyons, il nous reste encore à expliquer tout cela à Löhres et à Heimbach. Sans compter qu'il y a aussi un grand espoir...



— Vraiment ?

— La pluie ! S'il se met à pleuvoir prochainement, nous sommes sauvés...

— Mais ils ne nous lâcheront plus jamais...

— C'est un autre problème. Nous y réfléchissons quand la pluie se sera décidée à tomber.

Derrière la porte à la tenture d'or, ils furent pris en charge par six gardes qui les accompagnèrent jusqu'à la sortie du palais. Dombono était resté dans la salle du trône, il attendait, debout, dans une attitude empreinte d'humilité, devant la reine.

— C'était lui, le médecin ? demanda Sikinika.

— Oui, ma Déesse.

— Il paraît intelligent. Pourra-t-il nous secourir ?

— Qui le sait, ô ma Déesse ? – Dombono baissa les yeux. – Il n'a pas pu secourir son compagnon malade... Ce sont *nos* herbes qui l'ont guéri.

— Peut-être pourra-t-il donner un nom à cette maladie.

— Lui aussi, il dira : Nous devons ouvrir le corps...

— Non ! Personne ne le touchera ! – La petite main de Sikinika frappa violemment sur le bras du trône. – Les souffrances ne font qu'empirer, le moindre pas est une torture ! Pourquoi les médecins sont-ils si ignorants ? De quoi sont-ils donc capables, en dehors de leurs discours pleins de sagesse ? – Son visage impénétrable se figea davantage encore. – Je veux parler seule à seul avec ce médecin étranger, après le coucher du soleil. Quant aux autres, qu'on les suspende, dans les cages, au mur du temple ! – Elle s'inclina légèrement, et pour la première fois, un frémissement agita ses lèvres minces. – Dombono, est-ce qu'il va pleuvoir ?

— Après le sacrifice, certainement, ô ma Déesse !

Dombono sortit de la salle à reculons.

Lorsque la lourde tenture retomba, Sikinika s'appuya sur le dossier de son trône et posa les mains sur sa poitrine.

— Permets qu'il soit plus perspicace que les autres médecins, dit-elle à voix basse. Permets qu'il soit plus perspicace...

PENDANT trois jours, Alex Huber sillonna la steppe à l'aveuglette. Il passa sans aucune difficulté les barrages militaires grâce au laissez-passer que lui avait délivré le haut commandement, et bientôt, il lui sembla être le seul être humain dans ce vaste pays au relief magnifique. Des troupeaux d'antilopes se sauvaient devant lui en écrasant l'herbe ; des girafes déambulaient d'un pas majestueux en direction des points d'eau ; quelques familles de lions repues se reposaient d'un air paresseux sous les vastes feuillages épais des arbres et profitaient de l'ombre. Des gnous traversaient la steppe en files interminables sans cesser de brouter. Au loin, vers le sud-ouest, le massif des monts de la Lune dressait ses pics hardis vers le ciel bleu pâle.

De temps en temps, Alex Huber arrêta le moteur de sa jeep brinquebalante pour tracer des signes sur la carte routière, celle-là même dont le général Bikéné avait dit qu'on pouvait se fier à son exactitude. Alex y avait porté au crayon rouge le trajet emprunté des centaines de fois déjà par des groupes de touristes... La route-standard de tous les safaris-photos. Une piste sans danger, bien connue même de nombreux animaux qui n'hésitaient pas à l'emprunter avec confiance, parce qu'ils avaient compris que si on leur offrait généreusement de la nourriture, ce n'était qu'une distraction inoffensive pour les chasseurs de photos étrangers.

Le général Bikéné n'avait pas exagéré... L'armée avait vraiment passé toute la steppe au peigne fin. On distinguait encore les traces des voitures tout terrain dans le sol desséché et l'herbe avait gardé l'empreinte des pneus. Une herbe dure, privée de pluie depuis des mois, qui ployait lamentablement, sans vie. Il n'y avait plus de secrets ici... Alex fut bien obligé d'en convenir, et cette constatation ne fit qu'accroître son inquiétude d'heure en heure.

Six êtres humains et une Land-rover ne peuvent tout de même pas s'évanouir tout simplement en fumée, se dit-il le quatrième soir.

Il avait établi son campement sur une colline plane ; un feu pétillait sur lequel il faisait réchauffer une boîte de conserve. Pour dormir, l'abri de la jeep lui parut plus sûr qu'une tente. Il s'étendit en travers des sièges, le fusil posé sur la poitrine, prêt à entrer en service, et cette précaution s'était déjà révélée très utile. Dès le second soir, un léopard

s'était faufile jusqu'à la voiture, dont il avait fait plusieurs fois le tour, invisible dans l'obscurité. On ne distinguait que le léger soufflement qui accompagnait chacun de ses pas et contenait une menace.

Alex Huber ce soir-là contempla d'un air pensif le sombre massif des monts Ruwenzori. Il y avait déjà fait allusion dans sa conversation avec le général Bikéné, mais celui-ci s'était contenté de secouer son crâne chauve.

— Pourquoi seraient-ils dans ces montagnes inaccessibles ?

— C'est une hypothèse qui n'est pas à exclure.

— Non. Cela ne fait pas partie de leur programme.

— Justement ! Supposons qu'un des touristes ait voulu à tout prix y aller. Parce qu'il a lu quelque part, à propos de légendes africaines, qu'elles étaient le domaine des dieux. Vous connaissez ces légendes ?

— Oui ! – Le général Bikéné fit preuve d'une grande réserve. Il était baptisé dans la religion chrétienne, et fier de l'être. Ces vieux contes à vous faire frémir d'horreur où il n'était question que de dieux cruels, il s'arrangeait pour les oublier, c'était plus rassurant. – Qui de nos jours croit encore à ces légendes ?

— Supposons qu'un de ces touristes en veine de romantisme propose une somme d'argent importante pour faire cette excursion aux monts de la Lune, excursion non inscrite sur le programme...

— C'est impossible ! Premièrement, on aurait immédiatement mis Fort Portal au courant par radio, et deuxièmement, n'oubliez pas la présence de Mr Philipps. Un des meilleurs guides qui soit. Ce n'est pas lui qui se laissera acheter pour une pareille folie.

Sur ce point, force fut à Alex Huber de reconnaître que le général avait raison... Rien que la présence de Philipps constituait une garantie... Et malgré tout, cinq personnes disparaissent et, avec elles, Philipps lui-même ! Tous ces arguments ne faisaient qu'obscurcir le mystère, si c'était possible.

Il n'y a pas d'autre possibilité, se dit Alex Huber à lui-même, les yeux toujours fixés sur les montagnes géantes.

— Ils ont dû faire un détour du côté des montagnes, et c'est là-bas qu'il s'est sans doute passé quelque chose.

À ce moment-là, il ne pensait guère à un accident, mais plutôt à une agression de brigands qui auraient pu très facilement, leur coup fait, disparaître avec leur butin, y compris la Land-rover, dans les gorges et les forêts épaisses du massif de Ruwenzori, dont les hélicoptères n'étaient pas capables de percer les secrets. S'il en était ainsi, il restait peu d'espoir de retrouver vivants Veronika et les autres touristes. En Afrique, une agression est une entreprise menée avec beaucoup de circonspection. On ne prend pas le risque d'abandonner des témoins possibles, susceptibles de parler plus tard.

Cette nuit-là, Alex Huber dormit très peu. Il craignait pour la vie de

Veronika, et cette peur lui pesait sur la tête comme une chape de plomb. En outre, les hyènes ne cessaient de pousser des cris perçants à proximité de la jeep... Il devait y avoir quelque part une charogne quelconque, qu'elles se disputaient.

Au lever du jour, Huber remballa son matériel ; il plaça le fusil militaire qu'on lui avait confié à portée de la main, dans le support monté à cet effet près du pare-brise et posa près de lui, sur le siège, trois magasins pleins. Puis il remplit le réservoir d'essence à ras bord. Il me reste six bidons, se dit-il. Ça me suffira. Combien de kilomètres y a-t-il d'ici jusqu'aux monts de la Lune ? Trente ? Quarante ? D'ailleurs, Bundimbuga possédait sa station-service... un misérable distributeur d'essence enfoncé dans un tonneau... Peu importe, c'était du carburant. Mais à partir de là commençait le désert, la solitude, le point de départ d'un des massifs montagneux les plus bizarres et les plus mystérieux de l'Afrique.

Il roulait depuis une heure environ, bien au-delà de la piste standard des safaris-photos, lorsqu'il découvrit les traces de quatre pneus à crampons grossiers dans l'herbe haute et sèche. Il bondit de son siège et examina les empreintes à peine visibles sur le sol durci par la sécheresse. L'herbe était seulement couchée, mais cela suffisait à indiquer le chemin approximatif suivi par le véhicule. De temps en temps, les traces se précisaient, çà et là, les crampons de caoutchouc s'étaient enfoncés un peu plus profondément dans la terre... et puis soudain, la voiture avait fait un virage brusque, sans aucune raison apparente, et avait poursuivi sa route à angle droit.

Alex Huber décida de suivre ces empreintes. Et plus il avançait, plus leur mystère s'épaississait : celui qui avait tenu le volant et parcouru ce trajet sinueux devait être la victime d'une insolation ! De temps en temps, il s'arrêtait pour parcourir des yeux le paysage environnant. Il n'y avait pas de doute, il tournait en rond, sans but apparent, parfois droit vers les montagnes, puis il leur tournait le dos, tout comme un égaré qui ne trouve plus la sortie d'un labyrinthe.

Il finit par voir de loin le grand acacia vers lequel les traces menaient directement. Il crut alors flairer quelque chose de précis. Un bon coup d'accélérateur, et il fonça à toute allure à travers la steppe. Il sentait qu'il tenait en main un bout de l'énigme, l'extrémité d'une pelote embrouillée qu'il lui restait maintenant à dévider.

Un coup d'œil suffit pour constater que quelqu'un avait établi ici son campement. Partout l'herbe était écrasée, elle avait été foulée par de nombreux pieds ; à proximité du tronc d'arbre, on avait jeté de la graisse bouillante sur la terre, et derrière l'arbre, il découvrit une bouteille d'alcool de forme plate. On distinguait même encore les trous des piquets de tentes. Huber les compta, puis il fit un rapide calcul. Il a dû y avoir deux tentes et une toile rectangulaire tendue sur

des piquets, se dit-il. Deux tentes et une cuisine. Un des campeurs avait jeté sa bouteille d'alcool après l'avoir vidée. Le conducteur peut-être ? Le Toyo Mibubu qui était porté sur la liste en tant que chauffeur de la Land-rover ?

Huber regarda autour de lui. Ce serait la meilleure explication à ces sinuosités et ce chemin démentiel parcouru par le véhicule.

Le chauffeur était tout simplement ivre. Complètement ivre. Mais pourquoi Philipps ne l'en avait-il pas empêché ? Jusqu'à présent, Huber avait entendu chanter les louanges de ce Philipps de tous côtés, et voilà ici une preuve flagrante du contraire. Lui aussi, il avait dû s'enivrer à mort, à moins qu'on ne l'ait éliminé. Et si cette dernière supposition était la bonne – Pour quelle raison ?

Huber examina le campement centimètre par centimètre. Il trouva le couvercle d'une boîte de conserve, un tube de comprimés sans étiquette, mais lorsqu'il y porta le nez, il distingua une odeur amère.

De la quinine ! Mais oui, que diable, des tubes de quinine. L'un des voyageurs était tombé malade, et le docteur Stricker lui avait administré de la quinine... Philipps ? Philipps était-il atteint d'une crise de malaria ? Huber enfouit le tube de comprimés dans sa poche et poursuivit ses recherches.

Ce fut un peu à l'écart des empreintes de pneus, à un endroit où il n'espérait plus découvrir quoi que ce soit, qu'il trouva l'indice le plus précieux : une lettre de Veronika, inachevée et froissée.

« Mon cher Alex, avait-elle commencé, nous nous sommes arrêtés ici, en pleine steppe, loin des routes programmées, car notre chauffeur indigène est complètement ivre et notre guide terrassé par une très forte crise de malaria. À partir de demain matin, c'est le toubib qui prend le commandement des opérations ; il va essayer de rejoindre un village ou un poste de mission où on pourra venir chercher Philipps pour le transporter à l'hôpital. Son état est vraiment très grave. D'ailleurs, je vais bientôt être de garde auprès de lui... »

La lettre n'en disait pas plus. Veronika avait donc pris son tour. Et après ? Que s'était-il passé ? La Land-rover n'avait abouti nulle part... C'est d'ici, de cet endroit précis, que six personnes s'étaient évanouies.

Alex Huber lut et relut la lettre. Il essaya de la défroisser, puis la mit dans sa poche et reprit sa contemplation favorite, les monts de la Lune qui paraissaient tout proches.

— Ils ne peuvent tout de même pas s'être envolés là-haut ! dit-il à haute voix. À trois cents mètres d'ici, toute trace disparaît. Où est la Land-rover ? Elle n'a pas pu se volatiliser comme ça, tout simplement ?

Il étudia encore un peu plus précisément la carte routière. C'était clair, toutes les pistes, et même les moindres sentiers pour piétons, indiqués sur la carte par une ligne en pointillé, prenaient fin au pied

du massif montagneux. La seule voie d'accès au sommet connue, réservée aux touristes audacieux, nécessitait trois jours d'efforts ; d'ailleurs, elle était située beaucoup plus à l'ouest, près de Mutwanga, sur le territoire du Congo. De là, on pouvait grimper jusqu'au refuge Bajuku, à près de quatre mille mètres d'altitude... mais ce n'était que le point de départ d'un massif peu hospitalier, dont l'escalade menait jusqu'au pic Stanley et au pic Margherita, à cinq mille mètres d'altitude !

Mais ici, sur cette plate-forme où Huber se trouvait actuellement, le monde prenait fin dans le néant.

— Et pourtant, ils ont dû venir ici, ils ont dû longer ce massif, dit tout haut Huber en reprenant place au volant de sa vieille jeep. Aussi démentiel que cela paraisse, sans la moindre indication et la moindre empreinte... Ils n'ont pas pu être emmenés ailleurs que dans cette montagne.

Brusquement il frémit d'horreur en réfléchissant à ce qu'il venait de dire : être emmenés... Cela signifiait qu'ils n'y étaient pas allés de leur plein gré. Cela signifiait qu'ils avaient été soustraits à l'existence normale par la force.

Il arma son fusil, et il chargea même son revolver, puis il fit rouler lentement sa jeep, droit sur les monts de la Lune. La steppe changea d'aspect, le sol caillouteux finit par étouffer l'herbe, les pierres ne cessaient de voltiger contre la carrosserie.

Alex Huber conduisit de plus en plus lentement. À quoi bon démolir complètement ma jeep en roulant trop vite, tandis que j'ai encore besoin d'un véhicule en état de marche... Peut-être même nous sauvera-t-il la vie, à nous tous... Si du moins Veronika et ses compagnons sont encore en vie...

Ils étaient suspendus en l'air, contre le mur du temple, dans des petites cages d'acier. D'énormes crochets avaient été enfoncés dans les joints, entre les blocs de pierre ; les cages étaient accrochées à des anneaux circulaires fixés sur ces crochets. Cela donnait l'impression d'un géant qui portait, sur son ventre bombé, une grosse chaîne de montre à laquelle étaient suspendues des amulettes.

De longues échelles permettaient de grimper jusqu'aux cages, mais on ne les dressait que pour apporter les repas des prisonniers. À ce moment-là, quelques soldats faisaient leur apparition sous les prisons aériennes et ils dressaient les échelles à l'aide de cordes.

C'est également de cette manière qu'on avait hissé Stricker, Veronika, Löhres et Heimbach... Ligotés comme des ballots. Très lentement, pour qu'ils ne risquent pas de se heurter aux pierres rugueuses et de se blesser. Puis dans les cages, on avait dénoué leurs liens, les soldats les avaient salués avec courtoisie, en portant le dos de

la main au front. Puis ils avaient fermé les portes grillagées et étaient redescendus le long des échelles.

Albert Heimbach hurla jusqu'à ce qu'il en perdît la voix. Puis il tomba au fond de sa cage, se tortilla comme un épileptique tout en battant l'air de ses bras.

— Il va finir par devenir fou ! cria Paul Stricker à l'adresse de Veronika.

Leurs cages étaient voisines, ce qui leur permettait de s'entendre et de se comprendre. Veronika appuya son visage contre les barreaux d'acier et contempla la ville fantastique, qui de là-haut paraissait de la taille d'une maquette.

— Comment ne pas devenir fou ici ! cria-t-elle à son tour.

Peter Löhres avait définitivement perdu toute trace d'humour cette fois. Il arpentait sa cage en tous sens, deux mètres en avant, deux mètres en arrière, si bien qu'il finit par se balancer dangereusement entre ciel et terre, et dut se cramponner aux barreaux.

— Au secours ! hurla-t-il. Au secours ! Vous ne pouvez tout de même pas me tuer. Comme ça, tout simplement...

Mais à quoi bon tous ces hurlements ?

Puis il s'affaissa, la tête appuyée contre les barreaux d'acier, et se mit à pleurer à gros sanglots.

Au-dessous d'eux, la vie continuait à s'écouler paisiblement dans la ville d'Urapa, comme si ces cages suspendues aux murs gigantesques du temple n'existaient même pas. Personne ne levait les yeux vers eux, personne ne s'arrêtait, pas la moindre hésitation ne venait troubler les promenades des indigènes. Seule la présence des dix soldats postés au pied du mur pour monter la garde attestait de l'importance de ces prisons aériennes.

Au-dessus de leurs têtes, la fumée montait vers le ciel. Les prêtres offraient des sacrifices aux dieux de la nuit. Des mélodies monocordes parvenaient jusqu'à eux, ainsi que des claquements de mains pour marquer le rythme. Le soir tombait dans la vallée encaissée et, avec lui, le froid de la nuit ; la ville sombra dans l'ombre et l'obscurité.

— Je sens que je vais crier à mon tour, dit Veronika à Paul Stricker. Je n'y peux rien. Je ne peux plus me retenir. Je vais crier...

— Eh bien, criez !

Stricker se cramponna aux barreaux de sa cage. Son cœur aussi battait à tout rompre, ses nerfs vibraient, de la tête aux pieds. Il attendait le moment où il s'effondrerait à son tour.

Il n'y a pas un être au monde qui pourrait garder son sang-froid, se dit-il. Certainement pas dans une situation pareille !

Il ferma les yeux et tomba sur les genoux. Aussi ne vit-il pas les soldats déployer la grande échelle, depuis la plateforme supérieure du temple, en direction de sa prison.

LE grincement de la porte de sa cage fit sursauter Paul Stricker. Il se redressa d'un bond, et aperçut un soldat en uniforme de cuir noir dressé devant lui, sur la marche supérieure de l'échelle. La porte aux barreaux d'acier était grande ouverte. Le soldat fit un signe au prisonnier, sans prononcer un mot, puis il lui montra l'échelle.

Stricker comprit immédiatement le geste.

On venait le chercher !

Il aspira une longue bouffée d'air et ferma les yeux. Là-haut, sur les autels du temple, les colonnes de fumée continuaient à monter inlassablement vers le ciel nocturne ; le chant rythmé des prêtres emplissait le silence. Il faisait à présent nuit noire. Tout au fond de la combe, la ville dormait ; seules quelques lumières isolées brillaient encore çà et là. Le soldat-messenger, sur son échelle, portait une sorte de lampe à huile, curieux objet en bronze servant de socle à une boule de verre ciselé, à l'intérieur de laquelle brûlait la flamme nourrie par l'huile et qui distribuait une lumière violente.

Ce sera ma dernière étape, se dit Paul Stricker.

Il se sentait écrasé par un sentiment de solitude infinie. Abandonné de tout le monde. Mais il n'avait pas peur et n'éprouvait pas le moindre désir de se défendre. Il n'avait d'ailleurs pas une chance, aussi minime soit-elle, de s'en tirer... Il ne découvrit plus en lui que du vide, du néant, comme s'il avait déjà abandonné son corps, comme s'il avait cessé de faire partie de l'humanité, comme si rien de ce qui s'était passé ou de ce qui allait arriver ne le concernait.

Il hocha la tête en guise d'approbation, essuya du revers de la main la sueur qui lui inondait le front et fit un pas vers la porte ouverte. Mais la voix de Veronika le retint. Une voix poignante qui l'atteignit comme un violent coup de poing et le rétablit dans la réalité.

— Ne partez pas, Paul..., s'écria-t-elle d'une voix brisée par la peur. Restez avec nous ! Vous n'avez pas le droit de nous abandonner maintenant...

Stricker posa le front contre les barreaux glacés de sa cage.

— Je crois que nous n'avons plus aucune chance de nous en sortir, Veronika, dit-il d'une voix rauque.

— Restez, par pitié !

— Personne ne peut vous forcer à sortir de votre cage ! hurla



Heimbach de l'autre côté.

— Ils me tueront !

— Et alors, qu'est-ce que vous croyez ? cria Löhres à son tour. Qu'ils veulent vous inviter à une partie de skat ? Vous allez être sacrifié, Docteur !

— Je le sais bien.

Paul Stricker regarda le soldat qui l'appelait d'un geste, avec insistance cette fois. D'en bas, on entendait des appels incompréhensibles, venus du pied du mur. On sentait que l'impatience grandissait.

— Je voudrais vous épargner le spectacle de mon exécution..., dit encore Stricker d'une voix enrouée. Veronika, un dernier mot en guise d'adieu : je vous demande pardon.

— Pourquoi ?

Sa voix à elle tremblait.

— C'est moi qui ai insisté pour que vous participiez à ce safari hors-programme.

— Qui pouvait en prévoir l'issue ?

Elle éclata en sanglots, comme si venaient de se détacher de son cou des mains prêtes à l'étrangler.

— Vous vivrez, vous, on vient de vous le dire. Les dieux locaux ne réclament que du sang de jeune fille vierge... Vous voyez, on y gagne sur tous les plans, à être déflorée...

— Comment pouvez-vous faire preuve d'un tel cynisme en un moment pareil, Paul ?

— Cela facilite le départ, Veronika. Allons, adieu...

— Restez ici ! hurla Heimbach. Je vous en supplie ! Par pitié !

Il pleurait comme un bébé et se frappait la tête contre les barreaux de sa cage.

Quant à Peter Löhres, il s'était tu. Les yeux fixés vers le bas, vers le pied du mur où s'agitait un fourmillement de lumières : les soldats qui attendaient Stricker.

Demain, ce sera mon tour peut-être, se dit-il. Mais ils en seront pour leurs frais... Il n'est pas question que je m'étende sur une pierre d'autel et me laisse extraire le cœur à vif ! Je me jetterai de l'échelle et, en m'écrasant tout en bas, je les aurai au moins privés d'une victime à immoler à leurs maudites divinités. Je le ferai, ça oui, sans hésitation. Je me jetterai en bas de l'échelle...

Il s'accroupit sur le fond de la cage et jeta un coup d'œil vers Stricker : devait-il lui faire part de sa résolution et lui proposer de l'imiter ?

Paul Stricker sortit de sa cage, posa prudemment le pied sur la marche supérieure de l'échelle et entreprit la descente. Le soldat porteur de la lampe resta au-dessus de lui ; il lui lança une large

courroie de cuir sous les aisselles, en passa une extrémité dans une boucle, tira pour encorder solidement le prisonnier et fixa l'extrémité libre de la courroie à un crochet suspendu à sa ceinture.

Löhres frappa du poing contre le fond de sa cage. Ils pensaient décidément à tout, même à cela ! se dit-il avec amertume. Eh bien, on trouvera autre chose ! Le chemin, est long jusqu'au sommet de la pyramide. Il me viendra bien une idée en cours de route !

Vaincu, effondré, il tourna le visage vers le mur. Il ne pouvait plus supporter la vision de Stricker descendant lentement, échelon par échelon, en direction de sa propre mort...

Au pied de l'échelle l'attendait Dombono. Stricker lui jeta un regard stupéfait.

— Comment ? C'est vous qui m'attendez ici ? demanda-t-il tandis que le soldat le délivrait de la courroie de cuir. Je pensais que vous vous étiez réfugié là-haut, à l'abri du regard de votre dieu de la pluie, et que vous affûtiez votre couteau !

Son cœur battait comme s'il allait exploser dans sa poitrine. Parle ! se dit-il, en considérant cette injonction comme une sorte d'ordre hypnotique. Parle ! N'arrête pas de parler ! Grise-toi de tes propres mots, et ne laisse pas tes pensées errer n'importe où ! Raconte n'importe quoi, même les pires stupidités, réfugie-toi dans les sarcasmes les plus absurdes... Parle, parle... Que tes derniers pas foulent un sol pavé de tes propres paroles...

— Vous ne nous comprenez pas ! répondit gravement Dombono.

— C'est peut-être un peu trop demander. Votre Divine Reine veut me sacrifier, et vous voudriez que moi, je considère sa volonté sacrée comme une justification suffisante ?

D'un rapide coup d'œil, il examina tout ce qui l'entourait. Un nombre incalculable de soldats l'encerclait ; chacun d'eux portait dans sa main la curieuse lampe éblouissante. Paul Stricker releva la tête.

Le mur. Gigantesque, il se perdait dans l'obscurité de la nuit. D'en bas, on ne voyait plus les cages ; elles devaient se balancer quelque part là-haut, dans l'obscurité impénétrable. Au sommet, une lumière tremblotante scintillait, presque comme une étoile ; elle ressemblait à un feu clignotant chargé d'une mission précise : indiquer le sommet de la pyramide, le point culminant de la ville d'Urapa, le temple suprême, la fin d'un monde. Le domaine des dieux. C'est là que les dieux attendaient...

— Peut-être vont-ils vous garder la vie sauve, dit Dombono d'une voix sombre.

Stricker sursauta.

— Peut-être ? Qu'est-ce que ça signifie ? Si vous les laissez longtemps suspendus là-haut dans leurs cages, vous ne retrouverez plus que des déments. Je vous donne deux jours. Qui pourrait résister

à un tel traitement ?

— Venez avec moi ! répondit Dombono sur un ton presque courtois. Tout dépend de vous. Il dépend de vous que pour la première fois depuis la création d'Urapa, un étranger puisse continuer à contempler notre vie ! Jusqu'à présent, chaque fois que le cas s'est produit, cette vision ne s'est jamais prolongée au-delà du lever du soleil. Cette fois, tout dépend de vous... — Il montra du doigt la large avenue au fond de la vallée, qui conduisait à l'entrée du quartier du palais. — Il ne vous reste plus guère de temps...

— Eh bien, vous pourriez au moins vous exprimer d'une façon plus claire ! s'écria Stricker. Que dois-je faire ?

— La reine veut vous voir.

— Encore une fois ? Je ne suis pourtant pas capable de faire surgir la pluie par enchantement ! Je suis médecin...

Dombono qui s'était déjà détourné de lui, refit demi-tour.

— Cette fois, c'est vous qui parlez trop ! — Ses yeux sombres étincelaient dans la lumière de toutes les lampes à huile. — Êtes-vous plus capable que nous ? Plus intelligent que nous ?

Stricker se troubla. Le visage de Dombono reflétait une menace.

— Nous... Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Nous, les prêtres-médecins...

— Je ne connais pas vos méthodes thérapeutiques. Vous ne m'avez pas encore donné l'occasion de me renseigner dans ma spécialité. Vous vous êtes contenté de me dire que Philipps était dans un de vos hôpitaux et que la fièvre l'avait abandonné. Grâce à l'essence de fleur de givre.

— Dans trois jours, il sera complètement rétabli... Auriez-vous pu en faire autant ?

— Sans autre secours que mes mains nues, non. Et je ne dispose que de cela. Je n'ai même pas vos fleurs de givre... Vous voyez, vous êtes mieux placé que moi !

— Vous vous moquez de nous, répliqua durement Dombono. Je ne crois pas que vous pourrez garder la vie sauve...

— Halte ! — Paul Stricker tendit le bras. — Vous vous méprenez sur ma position, Dombono. Me lancez-vous un défi sur le plan médical ? Suis-je promis à un duel sur la médecine ?

— Peut-être.

— C'est bien ce que laissaient entendre vos premières paroles. Quel duel en perspective ! Vous avez tout, apparemment, et moi, je n'ai rien.

— Vous et moi, nous avons besoin uniquement de notre esprit. Cela suffit. L'enjeu de votre vie, c'est un diagnostics Docteur Stricker !

— Je ne comprends plus.

Dombono précédait Stricker, et celui-ci le suivait à pas lents. Les

soldats revêtus de leurs uniformes en écailles de cuir resserrèrent leur cercle et éclairèrent la route qui montait au palais.

— Là-haut, mes amis sont suspendus dans des cages, dans l'attente de la mort cruelle que vous leur réservez. Et pendant ce temps, vous voulez discuter avec moi d'un diagnostic obscur ! C'est cela ?

— Oui, à peu près.

— Vous devez me considérer comme un homme dont les nerfs sortent d'une fabrique de câbles d'acier, Dombono. — Stricker s'arrêta. — Ou bien cherchez-vous à me détruire d'une façon particulièrement bestiale ?

— Non. À Urapa, on ne ment jamais.

— Oh ! Ce serait le paradis alors !

Stricker tourna les yeux vers le mur au faîte duquel les cages pendaient dans l'obscurité nocturne. Quelques cris indistincts leur parvenaient de là-haut.

— Leur vie en échange de mon diagnostic ?

— Oui. Telle est la volonté de la reine.

— Autrement dit, si mon diagnostic est juste, ils auront la vie sauve ? — Stricker avala une grande bouffée d'air. — Mais nous n'aurons plus le droit de quitter Urapa, n'est-ce pas ?

— Si, en échange d'un second miracle médical : la guérison.

Dombono esquissa un léger sourire. Son visage fascinant, mélange étrange d'Oriental et d'Européen, perdit soudain toute trace de cette dureté manifestée jusque-là. Une sorte de satisfaction détendait ses traits.

— Mais ici, Docteur Stricker, vous vous casserez les reins. Vous et vos amis, vous vivrez aussi longtemps que votre patient.

— Une chance encore qu'un tel principe ne figure pas dans les statuts de l'Ordre des médecins !

Stricker s'abritait de nouveau derrière le sarcasme. Un duel médical dans une ville sur laquelle trois mille ans s'étaient écoulés sans laisser la moindre trace... Quel monde absurde ! Et pourtant, on ne pouvait nier son existence. Une fois de plus, il s'arrêta, et leva les yeux vers le mur gigantesque. Très faible, et pourtant distinctement perceptible à présent dans le silence presque total, la voix pleurnicheuse de Heimbach tombait sur lui, déformée par la peur.

— Conduisez-moi vite au chevet de votre patient ! dit Stricker à haute voix à l'adresse de Dombono. Peu importe ce qui se manigance ici, je suis prêt à me soumettre à n'importe quelle épreuve !

Le malade était couché dans un lit très large, entièrement caché par une couverture tissée d'or ; on avait étendu sur sa tête un voile fait de fils d'or également, semblable à celui que Stricker avait vu précédemment sur la tête de la reine d'Urapa et sous lequel elle avait

caché ses cheveux.

Il était lui aussi entouré de hauts murs nus, couverts de ces curieux revêtements d'or sur lesquels la lumière venait se briser pour ne plus former ensuite qu'un unique rayon lumineux. Veronika aurait pu donner une explication à ces ornements muraux... Mais Stricker n'y voyait qu'un phénomène grandiose de beauté et de force de rayonnement.

Comparée aux autres dimensions du palais, cette chambre était plutôt petite, mais la hauteur de son plafond la faisait paraître très vaste. Une pièce vide, exception faite du lit en ivoire. Le malade était étendu sous sa couverture, et son immobilité parut tellement suspecte à Stricker que, pendant un moment, il s'imagina que le malade ne vivait déjà plus, et que Dombono voulait lui attribuer sa mort, au cas où il toucherait le corps : l'étranger l'a palpé et, d'effroi, son âme s'est enfuie de son corps...

— Et alors ? demanda Stricker en laissant prudemment une distance de deux mètres entre le lit et lui. Mes yeux n'ont rien de commun avec un appareil de radiographie !

— Qu'est-ce que c'est qu'un appareil de radiographie ? riposta Dombono avec méfiance.

Stricker fit un geste du bras. Que répondre à une telle question ? Qu'il existait des rayons grâce auxquels on pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur du corps ? Qui montraient tout, sans qu'on soit obligé d'ouvrir le corps ? Comment expliquer un tel mystère à un homme qui vivait avec trois mille ans de recul par rapport au reste du monde ?

— Qui est-ce ? demanda Stricker au lieu de lui donner une explication scientifique.

— C'est mon fils...

Cette voix féminine, à la fois glaciale et fascinante !

Stricker fit demi-tour. La déesse d'Urapa était debout contre le mur, telle une statue, comme si elle venait de sortir des revêtements muraux en or. De l'or partout... Seuls son visage ovale et ses mains croisées sur sa poitrine trouaient la lumière fantastique d'une faible lueur blanchâtre.

— Votre fils..., répéta Stricker, la gorge sèche.

Et d'un seul coup, la lumière se fit dans son esprit. Il comprit toutes les énigmes auxquelles il s'était heurté jusqu'à présent. Une victime pour le dieu de la pluie... Cela n'avait été qu'un prétexte, le refuge dans un mensonge religieux auquel le monde pouvait accorder crédit. Mais la vérité, elle était là, sous ses yeux, cachée sous une couverture d'or : l'enfant malade d'une déesse qui, dans ces circonstances, était la sœur de millions de femmes, une mère prête à n'importe quoi pour sauver la vie de son fils, une mère qui appelait au secours. Mais ici, il

fallait que le secours restât secret, car si un dieu ne pouvait pas se secourir lui-même, que lui restait-il de sa divinité ? C'était la tragédie inconcevable d'un être humain condamné à la toute-puissance.

— Mon fils unique...

Le timbre de la voix métallique trahissait une sorte de reflet plus sombre.

Dombono s'approcha du lit et ôta la couverture, libérant le corps nu d'un garçonnet à la peau étonnamment claire pour un indigène d'Urapa. C'était presque un Blanc, seulement bronzé comme s'il avait livré son corps aux rayons du soleil. La poitrine respirait paisiblement, les bras étaient étendus le long du corps, le voile d'or continuait à protéger le visage des regards indiscrets. Comment savoir s'il voyait le médecin blanc à travers la trame du voile ? En tout cas, il ne fit pas un mouvement et n'eut aucune réaction lorsque Paul Stricker s'approcha du lit.

— Donnez-moi tous les détails sur ses antécédents, dit calmement ce dernier. Et d'abord, quel âge a-t-il ?

— Onze hivers. – Dombono se plaça de l'autre côté du lit. – Et il y a deux hivers que sa maladie a commencé...

Le chemin devint de moins en moins carrossable ; couvert de pierrailles et de cailloutis, parsemé de blocs de rochers, à tel point qu'Alex Huber fut obligé de s'arrêter et de descendre de voiture. Le massif de la Lune se dressait devant lui comme un monstre énorme, qui formait un lien gigantesque entre le ciel et la terre.

Impossible de poursuivre la route en voiture. Le sentier se perdait à travers les rochers, il devait conduire directement dans le gouffre infernal.

Alex Huber prit sa grosse lampe de poche sur le siège avant et éclaira le chemin. Il n'aurait su dire ce qu'il cherchait ; une sorte d'instinct le poussait à aller plus loin et à scruter le chaos de pierres avec sa lampe, mètre par mètre.

— Ils sont certainement passés par ici, se dit-il à lui-même. C'est la seule et unique possibilité.

Il s'agenouilla sur le sol, examina les cailloux, et surtout il braqua le rayon de sa lampe-torche sur les blocs de rochers de taille suffisante pour rendre le sentier impraticable.

Au bout de quatre mètres, il posa sa lampe. Il venait de découvrir une grosse pierre sur laquelle on distinguait une sorte de trace en longueur... L'empreinte d'un pneu d'acier qui, en glissant, laisse des sillons noirâtres.

Huber examina les sillons du bout des doigts. Ils sentit nettement les éraflures ; puis avec mille précautions, comme s'il s'agissait d'un objet de grand prix, il reposa la pierre à l'endroit où il l'avait trouvée

et se passa les deux mains sur la figure.

— Des gens sont passés ici avec une carriole, dit-il tout bas en éteignant sa lampe.

Aussitôt la nuit sembla moins obscure, mais elle était pleine de menaces mortelles.

— Quelque part, là-bas derrière, il y a des hommes !

Il se leva, courut jusqu'à la jeep et commença ses préparatifs de départ : la grande marche vers le secret plein de menaces inconnues.

ALEX HUBER ne pouvait pas emporter grand-chose ; il lui fallait faire un tri minutieux. Il ne pouvait prendre le risque d'être trop chargé, mais en même temps, son matériel devait lui permettre de sortir vainqueur de n'importe quelle situation.

Le fusil et le revolver, se dit-il, impossible de m'en séparer. Le grand sac de cuir à bandoulière avec les médicaments et quelques instruments chirurgicaux élémentaires. Un petit sac de toile avec un peu de pain, une gourde d'eau, un couteau, quelques boîtes de conserves, un briquet, une pelle pliable suspendue à la ceinture, une petite hache... Cela suffit. En fait, c'est même trop, quand on pense à l'escalade qui m'attend.

Il jeta un coup d'œil vers le sentier qui disparaissait entre les rochers noirs aux formes bizarres, et ne put s'empêcher de frémir, écrasé par le sentiment d'une angoisse macabre.

Pourquoi ont-ils traîné Veronika et ses compagnons de voyage jusque là-haut ? se demanda-t-il. Et eux, vont-ils finir par donner signe de vie, réduits à l'état d'otages, condamnés à payer de leur vie les exigences d'un groupe politique inconnu jusqu'alors ? À moins qu'on ne les ait emmenés uniquement parce qu'ils étaient blancs ? Est-ce que par hasard allaient se renouveler les atrocités barbares qu'on croyait à jamais vaincues en Afrique ? Est-ce que l'homme continuait à torturer et à tuer son semblable à cause de la couleur de sa peau ? N'apprendrait-on jamais la leçon de l'histoire ?

Alex jeta la courroie de sa sacoche médicale sur son épaule ; il suspendit les clefs de la jeep à un fin cordon de cuir qu'il portait sur sa poitrine nue avec une médaille d'or en forme de main ouverte, cadeau de Veronika en souvenir de leur première nuit d'amour. « Je ne t'oublierai jamais », avait-elle fait graver sur l'envers de la médaille... Symbole du don éternel.

Le fusil serré sous son bras droit, il récapitula une dernière fois en pensée tout ce qu'il avait emporté, puis il tapota le radiateur de la jeep en lançant sur un ton faussement léger : « Au revoir, Grand-Père », et continua à pas lents le long du sentier qui s'enfonçait dans les monts de la Lune où, d'après les légendes des Toros, se trouve le domaine des Dieux...



Il grimpa pendant quatre heures, sans un arrêt. Non pas que le chemin fût pénible, mais à force de monter sans relâche, on se fatiguait. Toujours identique à lui-même. Toujours aussi large qu'en bas, si bien qu'une carriole pouvait juste loger ses quatre roues entre les parois rocheuses ; il serpentait en un dédale de virages, toujours plus haut, toujours plus loin. Alex eut une pensée d'admiration pour les hommes qui avaient taillé ce chemin dont ne parlait aucune carte de la région, pas même la carte d'état-major au quartier général de Bikéné. L'endroit où il grimpait actuellement y était indiqué par une tache blanche, un vide : rochers impraticables, zone désertique, contrée sauvage. Une parcelle du monde que l'homme se contentait de contourner ou de survoler.

Il s'octroya une heure de repos ; avec des sentiments mitigés, il vit le ciel nocturne se strier de clair vers l'est ; puis l'obscurité s'évanouit tout d'un coup, terrassée par des filets rougeâtres. Six heures après son départ, il atteignit un endroit où la gorge s'élargissait sans transition et où le chemin se trouvait débarrassé de tout cailloutis. Vint le premier rayon du jour. Un de ces levers de soleil indescriptibles sur l'Afrique, dont le spectacle vous fait battre le cœur parce que vous n'arrivez pas à comprendre comment cette nature grandiose s'éveille et respire. À ce moment précis, un autre miracle s'offrit à sa vue, une route !

Une route authentique avec un revêtement uni, consistant, une route construite par l'homme sur laquelle aurait très bien pu rouler une voiture de luxe !

Une route en plein désert de rochers, à plus de quatre mille mètres d'altitude.

Alex Huber s'appuya contre la paroi rocheuse parfaitement lisse et posa les deux mains sur ses yeux. Je rêve, se dit-il. Ce sont des hallucinations. J'ai marché trop vite sur un chemin trop abrupt, j'ai le sang à la tête, je souffre d'un vertige de l'altitude...

Une magnifique route large qui part du néant pour aboutir au néant ? Cela ne peut être qu'une hallucination ! Mais la route ne s'évanouit pas lorsqu'il baissa les mains et ouvrit les yeux. La lueur glabre du soleil matinal jouait sur le revêtement de la route, elle s'y reflétait et s'y dissolvait ; les pierres dûment écrasées étaient striées d'une infinité de cristaux, analogues à des veinules, que la lumière solaire faisait scintiller. L'aube passa au rouge, et avant d'être aspirée gloutonnement par le ciel bleu, elle s'attarda un moment encore sur les rochers escarpés comme un manteau de velours.

— C'est incroyable ! dit Alex Huber d'une voix rauque. C'est à n'y rien comprendre !

Il prit enfin conscience de la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait. D'un bond, il quitta la route pour se réfugier dans une fissure

du rocher, et retint sa respiration. On n'entendait pas le moindre bruit, le vent sommeillait encore, et rien, pas même un cri d'animal ne venait rompre le grand silence illuminé par le soleil levant.

Les monts de la Lune... Impossible de leur trouver un nom plus adéquat. Et puis soudain, quelque part dans le chaos rocheux, un coup de gong retentit, brisant le silence, malgré sa tonalité douce et pleine, chaleureuse même. Ce ne pouvait être qu'un gong, un énorme gong dont l'écho se répétait la voix vibrante... Un deuxième gong lui répondit, puis un troisième, un quatrième... Des quatre points cardinaux, on saluait le soleil rayonnant qui avait à présent remporté une victoire triomphante sur la nuit.

Alex resta à l'abri du rocher et attendit. Le concert ne dura pas longtemps ; il se termina d'une manière aussi mystérieuse qu'il avait commencé ; à cette seule différence que le son resta encore un moment en suspens dans l'air réchauffé rapidement par le soleil, avant de se perdre dans les montagnes aux formes étranges.

Je suis sur la bonne piste, se dit Alex Huber. Je viens de pénétrer dans une contrée que personne encore ne connaît. Et d'un seul coup, il fut pris d'une peur panique à la pensée de Veronika, une peur inexplicable qui n'avait plus aucun rapport avec le souci qu'il s'était fait jusqu'alors pour sa vie. Car l'endroit où il se trouvait était la porte d'entrée sur un secret, ce qui rendait pratiquement inexistantes leurs chances de revenir en arrière.

Il attendit encore quelques minutes, puis reprit sa marche, sans quitter le bord de la route, se glissant d'une cachette à l'autre. Soudain il perçut un nouveau bruit inexplicable, venu de loin ; aussitôt, il se jeta sur le sol et chercha un abri derrière un rocher en saillie.

Le bruit approcha, se concentra, devint reconnaissable : c'était un bruit de pas mille fois répété, le bruit de pas d'une colonne en marche. Huber rentra la tête dans les épaules. Je deviens fou, se dit-il. Alex Huber, tu as perdu la raison ! Une colonne en marche dans les monts de la Lune ? Couche-toi et dors quelques heures. Ton système nerveux est complètement détraqué. Mais il ne tarda pas à les voir : une compagnie de soldats, par rangées de quatre, marchant au pas et précédés d'un officier... Ils avançaient dans sa direction, entraînés comme une compagnie de Prussiens. Des soldats en uniforme noir faits d'écailles de cuir, portant sur la tête des casques d'acier de forme bizarre, ronds et surmontés d'une pointe sur le sommet du crâne, avec des jugulaires de cuir et des couvre-oreilles également en acier.

Ils passèrent devant lui dans un silence absolu percé uniquement par l'écho de leur pas cadencé. C'étaient des hommes à la peau couleur café au lait dont le visage avait les traits réguliers des Européens et aucune des caractéristiques négroïdes. La plupart étaient beaux, fiers d'allure, avec cette perfection de formes qu'on appelait

classique.

Huber se fit tout petit dans son abri. La tête collée contre l'herbe, il ne quitta pas des yeux la colonne qui avançait droit devant elle, le regard fixé vers l'avant. Les uniformes de cuir craquaient et les bottes claquaient sur la route... Une apparition de spectres qu'on pouvait entendre et toucher, éclairés par le soleil levant avec cette luminosité intense propre à l'Afrique.

Depuis longtemps déjà, la colonne avait disparu au détour de la route en déclivité ; on n'entendait plus que le bruit des pas martelant le sol. Mais Alex Huber restait toujours étendu dans son abri, quasiment paralysé.

Voilà la vérité, se dit-il. Et c'est une réalité et non une illusion de l'esprit ! Je suis dans un pays totalement inconnu du reste du monde ! Et non pas sur une autre planète... Au milieu de nous !

La tête posée sur son avant-bras, il fit un effort pour réfléchir. La jeep ! Ils vont découvrir la jeep !

Et il se rendit compte en un éclair que, à moins d'un miracle, il ne pourrait jamais revenir en arrière, lui non plus, parce que tout ce qui l'attendait maintenant l'entraînerait de plus en plus profondément dans l'énigme.

Le corps nu du garçonnet était étendu sur le lit en ivoire ; la poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement, seul symptôme de vie dans ce corps parfaitement immobile.

Paul Stricker se pencha sur le malade, sans le toucher. À première vue, l'enfant ne donnait pas l'impression d'avoir perdu du poids, pas plus qu'il ne semblait suralimenté... Il était beau, peut-être un peu trop grand et trop développé pour son âge, et lui aussi présentait une constitution harmonieuse, de ce même type classique qu'on retrouvait chez tous les habitants d'Urapa.

— Est-ce que je peux le toucher ? demanda Stricker par prudence.

— Bien sûr, répondit Dombono d'une voix sombre. Seulement il faut que je vous dise une chose avant. En le touchant, vous touchez un dieu ! Son destin sera votre destin !

— Vous me l'avez déjà dit une fois ! J'en prends le risque.

— Il faut que vous le touchiez ! – Derrière Stricker retentit la voix métallique de Sikinika, la reine d'Urapa.

— Je vous promets la vie sauve et le retour dans votre monde !

— Malheureusement moi, je ne peux rien vous promettre, voilà toute la différence entre nous.

Stricker ôta sa veste en lambeaux. Il découvrit soudain à portée de sa main une grande cuvette d'or remplie d'eau embaumée, apportée près du lit sans qu'il eût rien remarqué. Il hésita une parcelle de seconde avant de plonger les mains dans l'eau, et aussitôt, il sentit sur

son épiderme une sorte de fourmillement ; ses mains s'échauffèrent comme s'il les avait plongées dans un four brûlant, et il s'empressa de les sortir de l'eau. Le fourmillement persista, et avec un étonnement indicible, il se rendit compte que l'extrémité de ses doigts était beaucoup plus sensible qu'avant. Il avait l'impression que maintenant ses doigts étaient capables de voir, comme s'ils avaient des yeux. Et en effet, dès qu'il effleura le bord du lit de l'enfant, il sentit la moindre aspérité de l'ivoire pourtant parfaitement lisse.

— Dans ce domaine-là aussi, nous sommes supérieurs à vous, commenta Dombono d'un air presque méchant. C'est le lait de la Fleur Divine de la Connaissance...

— C'est en effet une découverte très utile. — Stricker joignit les mains, et tout son corps fut traversé d'une sorte de décharge électrique. — Pourquoi faites-vous appel à moi puisque votre médecine dispose de recettes naturelles aussi fascinantes ? Les connaissances médicales dont je dispose, moi, n'ont absolument rien de divin !

— Nous voulons vous voir à l'œuvre et entendre vos conclusions. — De la paume de sa main, Dombono caressa le corps nu de l'enfant étendu jusqu'à la hanche gauche, où elle s'immobilisa. Un frémissement à peine perceptible agita le malade. — Depuis les deux derniers hivers, Sikinophis souffre de plus en plus en marchant.

— Ah bon ! Il s'appelle donc Sikinophis !

L'espace d'un instant, le docteur Stricker ferma les yeux. L'Égypte d'il y a quatre mille ans, sauvée de la décadence et de l'oubli et qui a survécu jusqu'à notre époque moderne, cachée dans une énorme combe entourée de montagnes géantes. Des fossiles vivants. Un livre d'histoire animé.

« Ils ont des survivances de toutes les civilisations, avait dit Veronika lorsqu'on leur avait fait traverser la ville d'Urapa. Beaucoup de l'Égypte, un peu de la Perse, un soupçon d'Inca et des visages d'Européens. La beauté grecque sous une peau colorée.

Il chassa ces pensées importunes et se pencha vers l'enfant malade. Dombono ôta sa main de manière à dégager la hanche gauche que Stricker commença à ausculter très prudemment.

— Continuez à me donner quelques explications, dit-il à Dombono. Chez nous, cela s'appelle l'anamnèse...

— La douleur a commencé à se faire sentir il y a deux hivers dans la hanche. Elle est arrivée brutalement. Des prêtres l'ont examiné, et nous avons finalement conclu qu'il s'était arraché un tendon. Sikinophis resta couché pendant dix jours, mais lorsqu'il se releva, la douleur avait encore augmenté. Nous lui avons donné les essences qui endorment les souffrances, nous avons examiné avec soin tout son corps, nous l'avons saigné, mais son sang était rouge, et non noir...

Stricker approuva du chef. La vieille théorie de nos ancêtres selon

laquelle le sang et les humeurs physiologiques sont les agents de toutes les maladies, se dit-il. Théorie en vigueur à l'époque d'Hippocrate et qui résista jusqu'à celle de Paracelse.

D'un seul coup, toute inhibition l'abandonna. Il se sentit libéré de cette peur latente, la peur de perdre ce duel médical.

Il sembla que Dombono s'en rendit compte d'instinct, car il lui lança un regard mauvais, avant de poursuivre :

— Depuis trois lunes, il ne peut plus marcher qu'en boitant. Le moindre pas lui est une torture. Nous devons le porter, et il ne peut dormir que sur le côté droit...

— Il a de la fièvre ! constata simplement Stricker.

— Nous lui donnons des essences, pour que son corps ne brûle pas.

— Il faut que je lui parle. Voulez-vous traduire, Dombono ?

— Sikinophis parle le français, répondit Sikinika.

Stricker perçut un vibrato très net dans sa voix dure. Il tourna les yeux vers elle. Elle n'avait pas quitté son refuge, immobile telle une statue contre le mur couvert d'or ; son visage à la peau mate était comme figé.

Ce doit être atroce, se dit-il, de jouer ce rôle de reine et de déesse. Alors que c'est une mère comme toutes les mères du monde. Elle sait qu'ici, autour d'elle, personne ne peut secourir son enfant, mais elle est obligée d'être la divinité fière et inaccessible, enfermée entre des murs dorés. Personne ne veut se rendre compte qu'elle aussi a un cœur.

— Le français ? demanda Stricker. Pourquoi le français précisément ?

— Est-ce que c'est important pour votre diagnostic ?

— Non.

— Alors, posez d'autres questions, Docteur Stricker.

Sous la trame du voile d'or, la tête de l'enfant remua légèrement. Sans doute pouvait-il voir le médecin à travers le tissu.

— Est-ce que tu penches du côté gauche en marchant ? demanda Stricker.

— Non !

Un seul mot... mais il suffisait pour vous briser le cœur. Le timbre de la voix ressemblait au sanglot d'un enfant. Un petit dieu pleurait en silence derrière son voile d'or.

— C'est seulement quand tu marches que tu as mal ? demanda encore Stricker.

— Non, toujours. Même quand je suis étendu et que je remue un peu.

— Quel genre de douleur est-ce ?

— Ça me lance à l'intérieur, comme si quelqu'un me perçait l'os.

Stricker baissa la tête et observa de plus près la hanche de l'enfant.

Toutes les possibilités du diagnostic différentiel lui vinrent à l'esprit. Ce peut être de l'ostéochondrite, se dit-il. Ou une ostéoarthrite d'origine tuberculeuse. Possible aussi qu'il s'agisse d'un ostéoblaste, tumeur osseuse qui, en principe, n'est pas maligne, ou bien d'un ostéoïde, qui apparaît de préférence chez les enfants. Quoi qu'il en soit, on ne peut rien faire avec des mains vides et quelques comprimés. S'il s'agit d'un ostéome, il n'y a qu'un remède, la chirurgie. Excision ou curetage...

Stricker ausculta encore une fois la hanche gauche de l'enfant et le col du fémur. Il appuya un peu fort, volontairement. Sikinophis sursauta et poussa un faible gémissement. Aussitôt Dombono intervint. D'un geste brutal, il arracha les mains de Stricker du corps du petit dieu.

— Vous lui faites mal ! s'écria-t-il. La douleur va revenir...

C'est un ostéome, se dit Stricker. Ce ne peut être qu'un ostéome. Si au moins nous pouvions le radiographier... Mais à Urapa, on ne sait même pas ce qu'est la radiographie ! Ici la seule et unique thérapie consiste à administrer des essences et des élixirs.

Il s'éloigna de quelques pas du lit et se tourna vers Sikinika, dont les yeux sombres étaient fixés sur lui. Elle posa la question cruciale, sans que son beau visage semblable à un masque trahît la moindre émotion.

— Alors, Docteur, vous savez ce que c'est ?

— Je ne peux pas l'affirmer en toute certitude. Mais je crois qu'il s'agit d'une tumeur osseuse bénigne. Chez nous, on l'appelle ostéome.

— Alors, guérissez-le !

Stricker plongea les mains dans la cuvette d'or, un bref instant, puis il les secoua énergiquement. Pendant ce temps, Dombono remit la couverture sur le corps du petit garçon.

— Vous avez tiré le mauvais numéro en me faisant enlever, Déesse d'Urapa ! dit Stricker en pesant ses mots. Certes, je suis médecin. Mais la médecine moderne est spécialisée. Il n'y a qu'un chirurgien qui peut intervenir ici efficacement... Moi, je suis seulement spécialiste de médecine générale.

Stricker laissa retomber ses mains, puis il posa une dernière question :

— Quand allez-vous me faire exécuter ?

UN silence pesant paralysait la pièce aux parois d'or. Dombono recula vers le mur qu'il frappa du plat de la main. Le revêtement d'or s'ouvrit, quatre hommes aux visages voilés entrèrent et poussèrent le lit hors de la pièce. Au moment où il passa le seuil de la porte, le garçonnet releva la tête. Le voile d'or glissa, découvrant le visage, et Stricker rencontra le regard de deux grands yeux d'enfant apeurés, empreints d'une supplication insoutenable.

Viens à mon secours ! criait ce regard. Viens à mon secours ! Pourquoi restes-tu là, planté au milieu de la chambre, les bras ballants, sans faire un geste pour me retenir ? J'ai confiance en toi. Tu es le seul qui puisses me guérir. Je t'en supplie, ne m'abandonne pas...

Le mur se referma. L'or étincela. Dombono tripota d'une main nerveuse sa robe de prêtre couverte de pierres multicolores.

— Faut-il qu'on ouvre le corps de Sikinophis ? demanda-t-il d'une voix sombre.

— Oui.

— C'est impossible ! On ne peut pas ouvrir le corps d'un dieu !

— Dans ce cas, la tumeur osseuse grossira de plus en plus, et finalement l'enfant sera tout à fait incapable de marcher. Il sera condamné à hurler de souffrance jour et nuit. Dombono, vous m'avez défié, vous m'avez convoqué à un duel médical, je sais que ma tête est en jeu ainsi que la vie de mes amis. Deux hommes et une femme suspendus dans leurs cages en haut du mur, et qui sont en train de perdre la raison tant ils ont peur ! Le duel est terminé, je vous ai dévoilé le nom de la maladie...

— Qui me dit que vous ne vous trompez pas ? Et d'ailleurs, est-ce que vous pouvez le guérir ?

— Il n'en était pas question... Vous n'avez parlé que du diagnostic à établir. Opérez Sikinophis, et vous constaterez que j'ai raison. Vous avez des hôpitaux à Urapa, n'est-ce pas ? Puisque Bret Philipps a été emporté dans l'un d'eux et qu'il est guéri, m'avez-vous dit. Donc vous êtes capable de pratiquer des interventions chirurgicales ! Peu importe que je ne comprenne rien à ce qui m'entoure, mais crois au moins ce que je vois : il y a quatre mille ans, vos ancêtres de la vallée du Nil pratiquaient des trépanations crâniennes et des amputations ; ils savaient extraire des calculs de la vessie et opérer les cancers. Je ne

connais pas vos hôpitaux locaux, je ne connais que vos possibilités, et je vous le redis : il n'y a qu'une intervention chirurgicale qui puisse soulager cet enfant.

— Je vais vous montrer toutes nos installations.

Dombono s'inclina profondément devant la reine toujours figée dans son immobilité de statue. Tout cela paraissait tellement fantastique à Stricker, tellement irréel, tellement fabuleux qu'il se secoua énergiquement et, pour la centième fois, se répéta qu'il n'allait pas tarder à s'éveiller et à constater qu'il avait tout simplement rêvé.

— Tu as entendu ce qu'il vient de déclarer, ô ma Reine ! dit Dombono d'une voix pleine d'humilité. Lui non plus, il ne peut rien faire.

Sikinika fit un geste du bras. Elle leva sa main fine comme pour gifler Dombono. Mais ce n'était qu'une illusion. En réalité, son geste impérieux chassait le prêtre. Dombono inclina encore une fois la tête. Une porte s'ouvrit de nouveau dans le mur et il quitta la pièce à reculons.

À peine le mur avait-il retrouvé son uniformité, Sikinika abandonna son attitude figée. Elle exhala un long soupir. Puis brusquement, elle s'avança vers Stricker. Il lui était enfin permis de n'être plus qu'une mère comme toutes les mères.

— Il faut que vous fassiez quelque chose ! s'écria-t-elle. Car vous êtes plus savant que mes prêtres-médecins, n'est-ce pas ? Est-ce que cette tumeur va finir par le dévorer ?

Stricker hésita un instant, puis il la prit par les épaules et l'attira tout près de lui. Elle redressa la tête, son regard se leva vers lui... C'était la première fois que quelqu'un osait la toucher.

— La médecine interne est impuissante dans ce cas-là. Seul le scalpel peut apporter la guérison...

— Alors, opérez-le ! s'écria-t-elle. Je vous l'ordonne !

— Vous pouvez ordonner qu'on me sacrifie sur l'autel de votre dieu de la pluie, mais vous ne pouvez pas m'ordonner d'accomplir une tâche hors de mes compétences. Je suis médecin, je connais exactement les limites de mes capacités. Il faut que Sikinophis quitte Urapa et soit transporté dans les plus brefs délais dans un hôpital. À Kampala sans doute, car c'est l'endroit le plus proche d'ici où on puisse pratiquer une telle opération.

— Aucun habitant d'Urapa ne quitte la ville, et aucun étranger n'y pénètre. C'est une loi sacrée, vieille de plusieurs millénaires, le testament des rois qui régit notre vie à tous ! Une vie heureuse, Docteur Stricker ! Nous ignorons la haine et l'envie, le vol et le meurtre, l'adultère et le divorce... Nous sommes les êtres les plus heureux du monde entier.

— ... vous sacrifiez tous les ans plusieurs jeunes filles vierges au



Dieu de la pluie, vous exécutez tous ceux qui approchent d'un peu trop près votre vallée encaissée entre les montagnes, et la mystérieuse Divine Reine parle même le français ! Urapa est la personnification de la folie !

— Vous ne comprendrez jamais !

— C'est vraiment la seule et unique chose que je puis vous garantir en toute certitude ! rétorqua Stricker sur un ton sarcastique.

— Sauvez mon fils... et vous serez les premiers étrangers à pouvoir quitter Urapa.

Stricker haussa les épaules d'un air résigné. Même à Urapa, on comprenait le sens de ce mouvement. Sikinika porta les deux mains à sa bouche. En cet instant, elle paraissait plus âgée qu'assise sur son trône ou figée dans son immobilité de statue. Stricker lui donnait un peu moins de quarante ans, pour autant toutefois qu'on pût lui donner un âge. Elle ne vieillira jamais, se dit-il. Elle est hors du temps, même si, du point de vue biologique, cela est impossible. Mais ici, à Urapa, est-ce que tout n'est pas hors du domaine du possible et de l'impossible ? Qui est le père de l'enfant ? D'où leur vient cette connaissance du français ? Et pourquoi le grand-prêtre parle-t-il anglais ?

— Il ne faut pas qu'il meure, reprit-elle à mi-voix. Je vous en supplie... Il ne faut pas qu'il meure.

— Il n'y a qu'une solution : qu'il quitte au plus vite ce lieu de folie qu'est Urapa et qu'il soit transporté dans un hôpital moderne, doté d'installations fonctionnelles. Qui vous en empêche ?

— Le serment des rois...

— S'il en est ainsi, vous sacrifiez vous-même votre propre fils à cette absurdité ! répliqua Stricker avec brutalité.

... Tout en se disant qu'il n'avait plus rien à perdre. Mais c'est pour elle le moment crucial ; il faut qu'elle décide à quel rôle elle attache le plus d'importance, celui de déesse ou celui de mère.

Il la lâcha et se détourna d'elle, mais la voix glaciale le retint.

— Restez ici ! Où voulez-vous aller ?

— Je veux retourner là-haut, dans ma cage, et rejoindre mes amis. J'ai palpé votre fils, je ne peux pas le sauver, mon destin à présent est lié au sien... Un avenir comme celui-là, ça se prépare ! Les paroles de Dombono à ce sujet étaient suffisamment explicites.

— Je vous ai fait appeler contre sa volonté. J'ai dû vaincre la résistance de tous les médecins d'Urapa. C'est moi qui leur ai ordonné d'aller vous chercher ! Et vous, vous restez planté là, les bras ballants, sans rien faire. Est-ce que votre vie n'a pas plus de valeur que cela, à vos yeux ?

— C'est exactement la question que je vous retourne : est-ce que la vie de votre fils a si peu de valeur à vos yeux ?

— Je suis une mère comme toutes les autres mères ! s'écria-t-elle.

Ses yeux lançaient des flammes, elle serra les poings.

— Bien sûr. — Stricker approuva d'un hochement de tête. — Je me disais bien aussi que vous n'aviez pas eu Sikinophis grâce à l'intervention d'un aigle qui serait allé le cueillir dans les nuages, mais que, comme toutes les femmes, vous l'aviez enfanté dans la douleur. Et il y a eu, il y a encore un père ! Et vous, vous possédez un cœur capable d'aimer, et un corps capable de frémir de passion. Frémissement divin, si vous y tenez, pourquoi pas, je n'y vois pas d'inconvénient ! Et maintenant, réfléchissez. Qu'est-ce qui est le plus fort en vous : la raison d'État ou l'amour maternel ? — Le docteur Stricker hocha de nouveau la tête. — Je ne peux pas vous aider à trancher ce dilemme, vous êtes seule pour prendre une décision, Divine Reine, seule avec vous-même.

— Mes médecins pratiqueront eux-mêmes l'opération, et c'est vous qui leur donnerez toutes les directives.

— Quel sera le résultat de cette collaboration ? Comment voulez-vous que je prenne une telle responsabilité ? Je ne connais pas le niveau de votre médecine...

— Dombono va tout vous montrer. Si vous voulez bien essayez...

— Cette opération est trop sérieuse pour qu'on se risque à « essayer », comme vous dites ! Non ! Le testament de vos rois a préservé votre État pendant quatre mille ans... mais il est impossible d'arrêter la croissance d'un ostéome. Faites transporter l'enfant à Kampala !

— Vous le guérirez ! — Elle tendit son bras vers lui, et son index le frappa comme la pointe d'une lance. Pendant les quelques instants précédents, sa physionomie s'était humanisée, mais, déjà, elle réajustait son masque. — Oui, vous le guérirez. La jolie femme qui vous accompagne saura bien vous y contraindre.

— Laissez Veronika en paix, répondit Stricker d'une voix rauque.

Il saisit instantanément la menace sous-entendue, et il savait que depuis quatre mille ans, ces gens-là avaient perdu toute notion de pitié, d'humanité.

— Jamais encore je n'ai opéré un ostéome. Et je n'ai plus touché un bistouri depuis vingt ans. Ce serait un crime de ma part de tenter cette opération.

— C'est un crime bien plus grave encore de laisser mourir mon fils sans essayer de le secourir, répliqua-t-elle froidement. Dombono vous fera visiter demain notre hôpital.

Au moment où Paul Stricker grimpait de nouveau l'interminable échelle pour regagner sa cage, l'obscurité de la nuit commençait à se dissoudre, et la grisaille pâle de l'aube s'installait lentement. Il s'assit

sur le plancher de sa prison et tourna la tête à gauche et à droite.

Tout le monde était éveillé ; debout contre les barreaux d'acier, ils le fixaient tous d'un regard anxieux.

— Dieu soit loué, vous êtes encore en vie ! finit par déclarer Veronika, le timbre de sa voix était sec comme du verre cassé.

— J'ai... j'ai prié pour vous..., bredouilla Albert Heimbach, qui n'avait pas encore perdu la raison.

Près de Stricker, on redescendit l'échelle ; il ne resta plus que les cordes qui pendaient contre le mur.

— Nous en avons bien besoin, répondit le docteur Stricker d'une voix oppressée.

La tension des dernières heures qu'il venait de vivre le lâcha d'un seul coup. Il se sentit vidé de sa substance, fatigué au-delà de toute expression et d'une indifférence totale à l'égard du monde extérieur.

— Que s'est-il passé ? demanda Peter Löhres, le Rhénan.

— On m'a forcé à établir un diagnostic, c'est tout. Le fils de la déesse... Il faut que je le guérisse.

— Alors, que faites-vous ici, au fond de votre cage, à rester inactif ? s'écria Löhres.

— Si j'arrive à le guérir, nous pourrons tous rentrer chez nous...

— Ô mon Dieu ! C'est un miracle ! balbutia Veronika.

— Ne vous réjouissez pas trop tôt !

Stricker s'adossa aux parois de la cage. Les reflets rougeâtres du soleil levant atteignaient les énormes rochers aux contours bizarres. En bas, dans la vallée, la ville était encore enfouie dans la nuit, comme sous une brume obscure, alors que le sommet du temple saluait déjà le jour naissant. Le timbre sourd d'un gong retentit dans les hauteurs.

— Seulement, je ne le soignerai pas, ajouta Stricker.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? hurla Heimbach en secouant nerveusement les barreaux. Vous ne voulez pas le soigner ? Vous voulez nous laisser tous crever ici ? — Sa voix se cassa ; il retrouva son débit hystérique. — Que vous vouliez vivre ou mourir, vous, je m'en fous ! Mais moi, je veux vivre ! J'ai une femme et des enfants ! Dire que je suis venu dans ce pays maudit contre mon gré ! Les copains, et ce pari stupide ! Et voilà que, maintenant, vous allez nous laisser tous crever ici ! Pourquoi ne soignez-vous pas le malade ? Hein, pourquoi ?

— Je ne peux pas...

Ce fut au tour de Peter Löhres de frapper du front les barreaux de sa cage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, je ne peux pas ? Vous êtes bien médecin, que diable...

— C'est un chirurgien qui doit intervenir dans le cas présent.

— Quand il le faut, on fait n'importe quoi ! hurla Löhres. Bon Dieu,

opérez-le donc ! Seriez-vous par hasard un de ces médecins qui traitent exclusivement les nez qui coulent ? Au fait, je me demande bien quel genre de médecin vous êtes ! Un médecin doit être capable de tout !

— Savez-vous ce qu'est un ostéome ? demanda Stricker d'une voix paisible.

— Comment voudriez-vous que je le sache ?

— Vous dirigez une entreprise de transports, n'est-ce pas ? Est-ce que vous vous amusez à briser un miroir avant de le monter chez son propriétaire ?

— Vous me prenez pour un imbécile ? Que signifie cette question stupide ?

— Je veux vivre ! hurla encore Heimbach. C'est lui qui nous conduit tous à la mort ! Lui, et personne d'autre !

— Essayez au moins de me comprendre, vous, reprit Stricker en se tournant vers Veronika.

Mais Veronika haussa timidement les épaules. C'est beaucoup leur demander, se dit-il. Même pour elle qui est de la génération de l'ère atomique, le médecin reste le bras droit de Dieu. Que peut-on attendre alors de gens qui n'ont pas évolué depuis quatre mille ans ?

— Vous ne pouvez pas l'opérer..., dit Veronika.

— Voilà, c'est exactement cela.

— Essayez, bon sang ! hurla Heimbach en secouant furieusement les barreaux de sa cage. On peut toujours essayer ! C'est notre vie qui est en jeu !

— Un jour j'ai lu quelque part que, pendant la guerre, un dermatologue avait pratiqué lui-même l'amputation d'une jambe au niveau de la cuisse, hasarda Veronika d'une voix hésitante. Et l'opération a réussi.

— Je sais ce que vous voulez dire, Veronika. — Stricker posa son menton sur ses genoux. — Dans ces circonstances-là, j'aurais fait comme lui. Mais ici, *il faut* que le malade survive, vous comprenez ? Et je sais qu'il ne survivra pas.

— Alors, il n'y a plus d'espoir ?

— Si.

— Lequel ? s'écria Löhres.

— L'amour d'une mère...

Le jour naissant caressait la vallée à présent, les maisons d'Urapa émergeaient de la nuit. Les soldats se rassemblèrent au pied du mur géant, pour la relève. Un char approcha, les échelles furent ajustées aux cordes ; on n'allait pas tarder à les hisser.

— Le petit déjeuner, dit Löhres sur un ton lugubre. Le prospectus publicitaire de l'agence précisait que les voyageurs étaient logés dans des établissements de première catégorie...

— Il accepte de faire l'opération ! hurla Heimbach vers le fond de la combe. — Sa voix s'évanouit dans le lointain, mais il ne s'en rendait plus compte. Il continua à hurler tout en attaquant les barreaux de sa cage de ses deux poings serrés. — Il a dit qu'il ferait l'opération. Il l'a dit ! Venez me chercher ! je ne veux plus rester ici, venez me chercher...

Les échelles étaient dressées contre le mur. Un jour nouveau commençait. Sera-ce le dernier ?

Qu'est-ce qu'un pas ? Un intervalle d'un mètre environ... On n'en parle même pas.

Mais trois cents, quatre cents pas ? Quand on doit lutter pour gagner un malheureux mètre, se recroqueviller, sauter d'un abri à l'autre... et tout cela à une altitude où l'air se raréfie au point que l'on en perd le souffle et que le sang bout dans les veines ? Dans ce cas-là, à chaque pas accompli, comme si on était poussé par une force invisible, à chaque pas qui représente un mètre parcouru, on se répète inlassablement : encore un peu de ce monde inconnu qui se dévoile !

Alex Huber s'adossa à la paroi rocheuse ; il était épuisé. Devant lui, la route s'étirait ; à ses yeux, ce n'était plus l'œuvre d'art découverte quelques heures auparavant, mais un sentier infernal. Une route qui semblait ne jamais vouloir aboutir quelque part, et qui le poussait à avancer sans relâche avec une puissance de séduction satanique. Elle finira bien par s'arrêter, se dit-il. Puis il ouvrit la bouche toute grande pour respirer le plus profondément possible. Mais il sentit une douleur atroce lui percer la poitrine, et n'osa plus respirer qu'à petits coups brefs.

Au bout de cette route, il y a Veronika. Je verrai Veronika et je connaîtrai le secret de ces êtres.

Il ignorait encore qu'il le découvrirait avant d'avoir atteint l'extrémité de la route. Au détour d'un virage, il se trouva nez à nez avec un homme vêtu de l'uniforme en écailles de cuir qu'il reconnut : les soldats qui avaient défilé devant lui le portaient aussi. Il était seul ; assis par terre, il mangeait un morceau de rôti froid en lui tournant le dos. Au-dessus de lui, un énorme gong était suspendu à une armature de bambou. Les rayons du soleil s'y jetaient de plein fouet, il brillait comme la réplique de l'astre du jour... jeu de lumière tacite, le faisceau des rayons lumineux frappait le métal étincelant, mais ils étaient seuls à en entendre l'écho...

Trois mètres, se dit Alex Huber. Trois mètres... Surtout ne penser à rien ! À rien !

Il bondit, les bras en avant ; l'homme manqua de rapidité, il n'arriva pas à se jeter sur le côté à temps. Alex Huber l'atteignit à la nuque du tranchant de la main ; il poussa un cri sourd et son corps

inerte roula sous l'armature du gong.

Entraîné par l'élan, Huber tomba sur l'homme et sa tête heurta durement le sol. Une dernière pensée : je suis un lutteur minable ! Puis il perdit connaissance... Mais il n'était pas difficile de deviner qui des deux reprendrait ses esprits le premier.

C'EST Alex Huber qui gagna la course contre la montre. Sa chute et le choc de sa tête sur le sol ne l'avaient pas étourdi aussi profondément que le violent coup qu'il avait assené du tranchant de la main sur la nuque du garde inconnu.

Autour de lui, le massif de la Lune commençait à s'éveiller. D'innombrables voix animales bourdonnaient dans l'air léger, le vent caressait les rochers en sifflant, l'énorme gong suspendu à des chaînes se balançait mollement sans bruit. Un lourd marteau gisait par terre : un manche taillé dans l'ivoire dont une extrémité portait une pelote de laine rouge.

Huber se redressa et examina le soldat toujours plongé dans l'inconscience. Sa trousse noire avait glissé de son épaule quand il avait bondi sur son adversaire ; elle traînait sur la route, un peu à l'écart.

Là où il y a un garde, se dit Huber, il y a quelque chose à garder. Nous ne sommes pas loin du but. La grande aventure aux dangers multiples va commencer quelque part, au bout de cette route. Tout ce qui s'est passé jusqu'ici n'est pratiquement qu'un préambule.

Il rampa sur les mains et les genoux jusqu'au soldat étendu, le tourna sur le dos et contempla son visage. Une nouvelle fois, il fut frappé par les traits typiquement européens et la peau foncée de l'homme. Huber était venu plusieurs fois en Afrique, et ses nombreux séjours au milieu des tribus les plus variées lui avait donné l'occasion d'étudier leurs différences raciales. Dans sa jeunesse, il avait exercé son métier de médecin dans un poste de mission et avait ainsi fait la connaissance des peuplades africaines... Mais cet homme étendu sous ses yeux, malgré sa peau colorée, ne présentait aucune des caractéristiques d'une origine négroïde.

— Je suis navré, mon vieux, dit Alex Huber au moment où l'homme commença à remuer. Mais il faut que tu continues à dormir un peu.

Il tira de sa trousse un petit flacon, imbiba d'éther un tampon d'ouate qu'il pressa sur le nez du soldat. Au bout de quelques inhalations convulsives, celui-ci se détendit à nouveau et retomba dans une inconscience totale.

— Quand tu t'éveilleras, tu vomiras toutes tes tripes, mon pauvre ami, reprit Huber en lançant le tampon d'ouate le plus loin possible.

Moi non plus, je ne peux pas supporter l'éther...

Puis il se mit à déshabiller le soldat. Il est à peu près de ma taille, se dit-il. L'uniforme pourrait très bien m'aller. Quelle folle inspiration, hein, vieux ? Pénétrer dans votre camp la bouche en cœur, revêtu de ton uniforme... Espérons que chez vous, tout n'est pas aussi réglementé que votre façon de défiler ; si quelqu'un s'amuse à hurler à mon endroit : « Le mot de passe ? », selon la bonne vieille tradition, je n'aurai rien d'autre à répondre que « Tu me fais... ». Ce n'est sans doute pas la phrase qui m'ouvrira les portes, mais je n'ai pas le choix, tu dois bien le comprendre. Vous avez enlevé Veronika, et personne ne sait pourquoi. Peut-être même a-t-elle cessé de vivre, mais dans ce cas, je...

Alex Huber resta court. Il avait déjà enfilé le pantalon en écailles de cuir, qui lui allait comme un gant.

... Eh bien, qu'est-ce que je ferai, s'ils ont tué Veronika ? poursuivit-il pour lui-même, la respiration oppressée. Chercher vengeance ? Un type tout seul contre un peuple inconnu, bien équipé sur le plan militaire, d'après ce que j'ai vu ? Absurde... Retourner à Kampala et donner l'alarme dans l'armée ougandaise ? Le général Bikéné ne manquera pas de lancer immédiatement une expédition, et cela mènera à une boucherie abominable. On ne connaît pas la pitié, en Afrique.

Elle est encore en vie... Ses pensées s'apaisèrent et il enfila avec peine la veste d'uniforme qui manquait nettement de souplesse. Elle vit sûrement... Pourquoi auraient-ils tué Veronika et ses amis ? Des gens inoffensifs, des voyageurs qui n'avaient d'autre but que de photographier les splendeurs de l'Afrique. Sans plus. Mais est-ce que la haine – si haine il y a – fait appel à la raison ? Est-ce que la politique s'encombre de soucis humanitaires – au cas où il s'agirait d'un acte politique ? Est-ce que le maître chanteur s'inquiète des souffrances de sa victime ?

Alex Huber était prêt ; il posa le casque sur sa tête. Même le casque s'adaptait parfaitement à son crâne. Quant à ses propres vêtements, il en fit un paquet qu'il cacha dans une fissure de la montagne. Puis il prit sa trousse médicale, glissa le revolver dans le ceinturon de cuir noir, chargea le fusil sur son épaule comme un vieil habitué et se pencha une dernière fois sur l'homme inconscient. Complètement immobile sur le sol, il respirait faiblement, la bouche ouverte, en exhalant les effluves écœurants et douceâtres de l'éther.

— La ration suffit pour deux heures, constata Huber. J'espère que tu as un cœur solide, vieux. Il me sera impossible de te faire une injection plus tard pour stimuler la circulation sanguine...

Il tira l'homme par les pieds pour le mettre à l'abri des rayons du soleil, et jeta un dernier coup d'œil sur le corps nu aux reflets de



bronze et sur le visage aux traits européens, en secouant la tête. Puis il retourna sur la route en prenant bien soin de rester au milieu.

Il appartenait maintenant à ce peuple étranger dont il ignorait tout, il faisait même partie de son armée, et en tant que soldat, il adopta le rythme de marche de la colonne. Par mesure de sécurité, son regard ne cessait d'explorer les environs et de fouiller les rochers, et son oreille était tellement tendue que le bruit de ses bottes sur le revêtement de la rue retentissait comme un claquement sec.

Mais en même temps, son cœur battait à une telle allure que son instinct professionnel s'alarma : Combien de temps tiendra-t-il le coup ? Je le sens battre jusque dans mon cou... Pourvu qu'il ne m'arrive rien ! Et surtout, ne penser à rien ! Courage, mon vieux, au moins jusqu'à ce que tu aies atteint ton but. Et attention à tes nerfs ! Tu en auras besoin !

Un homme seul avançait sur une route, en plein massif de la Lune, vers un passé vieux de quatre mille ans, sans s'en douter...

Pour le petit déjeuner, les soldats glissèrent des tablettes dans chaque cage, puis ils apportèrent du thé fruité, des tranches de pain gris, du miel, du beurre de chameau à l'odeur très forte. Et aussitôt le déjeuner terminé, on vint rechercher le docteur Stricker pour l'emmener dans la ville.

Heimbach n'avait touché à rien. Accroupi sur le plancher de sa cage, devant sa petite table, il fixait d'un regard exorbité la ville splendide, construite en forme d'amphithéâtre. À cette heure matinale, les femmes avaient envahi les toits plats des maisons sur lesquels elles s'activaient, pendaient du linge, battaient des tapis. Les enfants jouaient. Leurs voix claires montaient dans l'air léger, jusqu'aux cages et au mur gigantesque du temple central qui dominait tout. L'animation régnait dans les rues ; des bœufs de petite taille tiraient des chars. Dans les boutiques, les marchands vendaient leurs produits. Personne ne levait les yeux vers les étrangers suspendus entre ciel et terre.

Une nuée de maçons travaillaient à proximité des cages. On construisait une aile nouvelle au temple. Comme à l'époque des pharaons d'Égypte, les blocs de pierre étaient tirés par de longues cordes sur un plan incliné, en bois, à déclivité raide. Des contremaîtres rythmaient de leurs cris le travail des hommes suants et haletants.

Peter Löhres mangea de bon appétit. Accroupi derrière sa petite tablette, il couvrit sa tartine de miel avec un couteau à lame émoussée.

— J'ai payé trois mille marks pour la pension complète, déclara-t-il à Veronika. Avant qu'ils ne me sacrifient, je tiens à bouffer ma ration...

Veronika se contenta d'un morceau de pain, puis elle observa la construction de l'aile du temple. Une véritable leçon d'histoire vivante.

— Est-ce que vous allez faire cette opération ? balbutia Heimbach en voyant grimper sur l'échelle le soldat qui venait chercher le médecin.

— Non, Heimbach.

— Pourtant, ce serait le moyen de nous sauver tous ! Je vous en prie, Docteur, je vous en supplie. Essayez au moins...

— Dans le cas d'un ostéome, il serait criminel de tenter un essai.

— Ne rien faire... C'est un crime, dans notre situation ! lança Heimbach dans un cri hystérique. Mon Dieu, ça se dit médecin, et en réalité, ça n'y connaît rien du tout !

Il repoussa violemment sa table et la renversa, puis agrippé aux barreaux de sa cage, il se mit à marmonner des paroles inintelligibles. Stricker le regarda d'un air pensif. Heimbach ne va même plus tenir le coup vingt-quatre heures, se dit-il. Peter Löhres, lui, a retrouvé son humour noir de Rhénan particulièrement agaçant, Veronika est la femme la plus courageuse que la terre ait jamais portée, moi-même, je cache ma peur sous un sarcasme sans prétention, et je joue au cynique, pour couvrir ma faiblesse... Mais Heimbach, l'épicier de Hanovre, qui avait entrepris ce voyage en Afrique à la suite d'un simple pari avec ses copains, Heimbach, l'homme doué d'une dose de lâcheté normale, comme des millions de ses semblables, Heimbach sera la première victime. Quand je reviendrai ici, il faudra que je lui raconte des mensonges, comme on parle à un malade incurable... Tout va bien. Un peu de patience seulement, et ça s'arrangera. Les nerfs, mon cher, ce sont ces satanés nerfs. Mais ne craignez rien, nous en viendrons à bout...

Les mots prononcés des centaines de fois au chevet des malades, et qui leur remontaient toujours le moral. Albert Heimbach aussi y croira, comme les autres.

— Si vous rencontrez des personnalités d'Urapa, dit soudain Veronika, vous pourriez peut-être leur faire signe. J'ai une idée sur la manière dont on pourrait construire ce mur à moins de peine. – Elle sourit d'un air légèrement embarrassé. – Je ne suis pas une mauvaise architecte, vous savez... même si je n'en donne pas l'impression...

— Vous êtes très bien comme vous êtes, Veronika, dit Stricker d'une voix rauque. Et je leur soumettrai votre idée, je vous le promets.

— C'est surtout le transport qui est fait en dépit du bon sens ! déclara à son tour Peter Löhres. Dites-leur que moi aussi j'ai une idée. Peter Löhres, entreprise de transports à longues et moyennes distances, Cologne...

Tout d'un coup, il eut un sanglot, fit demi-tour et avala en vitesse

une gorgée de thé.

Leur dernière chance, se dit Stricker. Ils offrent ce qu'ils ont, ce qu'ils sont. Ils ont confiance dans la raison et le bon sens. Le dernier promontoire vermoulu, fragile comme un fétu de paille.

— Je vais tout tenter, dit-il d'une voix oppressée. Tout tenter, je vous le promets !

— L'opération aussi ! hurla Heimbach d'une voix grêle.

— Peut-être aussi l'opération...

— Merci, Paul, dit Veronika à voix basse.

Stricker posait déjà le pied sur l'échelon supérieur de l'échelle. Le timbre de voix de Veronika le frappa brutalement, il releva la tête.

— Je vais tenter ce qui est possible dans les limites humaines, Veronika, dit-il d'une voix hésitante. Je tiens tout autant à la vie que vous, croyez-moi...

Tout en bas, au pied du mur, Dombono l'attendait. Il accueillit le médecin étranger d'un regard hostile et lui indiqua du doigt un char en bois fermé auquel étaient attelés deux bœufs aux longues cornes.

— Montez.

Stricker sourit.

— C'est le panier à salade d'Urapa ?

— Qu'est-ce que c'est, un panier à salade ?

— Je vous expliquerai plus tard, Dombono.

Il monta dans le coffre en bois et fut surpris de ses dimensions ; il le trouva plus vaste qu'il ne s'y attendait. Deux personnes y prenaient place à l'aise. Dombono s'assit en face de lui, sur la banquette de bois rembourrée de cuir. Il n'y avait pas autant de confort dans les paniers à salade !

— Comment va notre malade ? demanda Stricker.

— Nous l'avons encore une fois examiné à fond. Dix médecins l'ont ausculté. Vous avez raison : c'est une tumeur au col du fémur.

— C'est donc moi qui ai gagné le duel, Dombono.

— La déesse ordonne que vous guérissiez Sikinophis !

— Je le sais. Nous nous sommes disputés hier à ce sujet. – Stricker se renversa sur son dossier. Il se sentait soudain très sûr de lui, bien loin de servir de victime immolée sur l'autel du dieu de la pluie. – Pour réussir, j'ai besoin de l'aide de vos dieux. Un assortiment complet d'instruments chirurgicaux pour l'excision d'un ostéome, des pinces hémostatiques, des moyens de faire une anesthésie, des médicaments pour soutenir la circulation et le cœur, des flacons de sang frais pour transfusion. On peut sans doute extraire un appendice à l'aide d'un simple couteau de poche, je l'ai vu faire par des collègues en Russie quand nous étions en captivité, mais un ostéome, c'est tout de même autre chose. Priez celui de vos dieux qui est le patron des services techniques.

— Vous mériteriez qu'on vous tue ! grogna Dombono entre ses dents, et ses yeux sombres étincelaient de haine contenue.

— Au fait, comment se fait-il que vous parliez si bien l'anglais ? demanda Stricker imperturbable. Vous avez eu le droit de quitter Urapa, vous ?

— Non ! Mais une fois, un Anglais s'est égaré chez nous. Il y a vingt hivers de cela. C'est moi qui ai été choisi pour apprendre sa langue. Il m'a fallu quatre années d'études avant de parler convenablement.

— Et ensuite ?

— Nous avons été privés de pluie pendant six mois... – Dombono affecta un mauvais sourire. – Après, il a plu pendant trois semaines consécutives, et dans nos champs, la terre a retrouvé toutes ses qualités et toute son ardeur.

— Au bout de quatre ans ! s'exclama Stricker effaré.

— Que représentent quatre hivers ? Nous ne pensons pas selon les mêmes échelles de grandeur que vous, répliqua durement Dombono. Vous non plus, vous ne vivrez pas éternellement, Docteur Stricker...

L'hôpital se révéla être une solide construction de pierre, très vaste, située en bordure du quartier du temple ; car les prêtres étaient en même temps médecins. Urapa devait compter une grande majorité de gens bien portants, car la plupart des chambres étaient vides, les lits inoccupés, et les couloirs bâillaient de solitude. Quelques infirmières disparurent prestement dès qu'elles virent approcher l'étranger, et elles fermèrent les portes derrière elles. On avait l'impression, d'après leur comportement, qu'une épidémie redoutable avait pénétré dans la maison en même temps que le docteur Stricker.

Les autres prêtres-médecins attendaient dans une grande pièce au milieu de laquelle se trouvait une grande table vide. Ils accueillirent leur collègue étranger d'un regard hostile, sans prononcer le moindre mot. Tout comme Dombono, ils portaient de longs vêtements amples tissés d'or et, sur la tête, une sorte de tiare ornée d'un dessin ciselé qui ressemblaient à un serpent dressé : le symbole de l'intelligence.

— C'est la salle d'opération ! s'écria Stricker d'un air enthousiaste, mais en réalité, son humour convulsif n'était que simulation. – Et là, toute l'équipe ! Exactement comme chez nous ! Quand le patron arrive, le malade disparaît, caché par une foule de blouses blanches. – Il se tourna vers Dombono, resté à quelques pas derrière lui.

— Jusqu'ici, je suis impressionné. Mais tout cela me paraît bien vide !

— Ça va changer. – La voix de Dombono se durcit lorsqu'il poursuivit : – Vous allez assister à une intervention chirurgicale. Tout est prêt. Nous allons vous montrer ce dont nous sommes capables à Urapa.

Une porte s'ouvrit derrière le groupe des prêtres-médecins, et un

infirmier poussa à l'intérieur un lit de bois monté sur des roulettes grinçantes. Sous une couverture brodée de motifs rappelant le soleil, un corps nu était étendu, celui d'une jeune femme dont le regard angoissé s'accrocha au médecin inconnu. Elle avait un joli visage aux traits enfantins et au teint jaunâtre.

— Chez elle, la poche qui produit les substances liquides est bouchée, et nous allons l'ouvrir pour la nettoyer..., déclara Dombono avec la componction d'un patron.

Stricker sentit la sueur lui inonder le dos et perler sur son front.

— Une cholédochotomie ! bredouilla-t-il. – Et il ne put s'empêcher de regarder la jeune femme dont les yeux suppliants papillotaient de peur. – Mais enfin, Dombono, vous êtes fou ! Vous êtes complètement fou ! Vous ne pouvez pas faire une chose pareille !

— Vous allez bien voir. – Dombono fit un geste impératif du bras, le lit roula jusqu'à toucher la grande table. – Urapa est le pays des miracles...

LES miracles commencèrent avec l'anesthésie. Deux prêtres-médecins, qui devaient être probablement des assistants, car leur tiare portait le dessin brodé de fils d'argent, et non de fils d'or, avaient soulevé la jeune femme de son lit ; ils l'étendirent sur la large table et lui lièrent les poignets et les chevilles à des anneaux fixés sur la table, avec, des courroies de cuir. Puis une petite infirmière poussa une table roulante, qui devait être une table à instruments chirurgicaux... meuble en ivoire sur lequel étaient posés quelques récipients en or, quelques pinces et couteaux en acier brillant. Elle lança sur le médecin blanc un regard à la fois curieux et hostile, puis elle rejeta la tête sur le côté. Stricker ne réussit pas à lui rendre son coup d'œil.

Dombono plongeait les mains dans un des vases d'or et les remuait régulièrement, en suivant un rythme presque rituel. Les autres médecins l'imitèrent, puis ils secouèrent tous leurs mains pour les faire sécher.

Ils connaissent au moins les rudiments de l'hygiène, se dit Stricker ; ses épaules se soulevèrent dans un tremblement convulsif. La stérilisation des mains. Chez eux aussi, il a dû se dresser un jour un Semmelweis pour reconnaître la nécessité de ce geste préliminaire.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en montrant la grande cuvette en or.

— L'élixir de Pureté, répondit fièrement Dombono. C'est une racine qui pousse dans l'ombre épaisse et que nous pressons pour en extraire le suc.

— Et vous voulez vraiment procéder à l'extraction des calculs biliaires ? Avec ces instruments d'acier ?

— Les calculs biliaires... ? Qu'est-ce que c'est ?

Dombono posa la main à l'endroit où il allait sectionner le corps.

Mon Dieu, se dit Stricker, il va lui ouvrir le corps sans même l'endormir ! C'est pire qu'un meurtre. Il faut absolument que je l'en empêche ! Il faut que je m'interpose, mon devoir m'y oblige. J'ai là, sous les yeux, un être humain étendu, je suis médecin, je ne peux pas permettre qu'on le charcute à vif...

Il fit un pas en avant et d'un geste brusque, il écarta la » main de Dombono posée sur le corps de la jeune femme. Le regard des autres médecins se pétrifia. Comment ! Un étranger osait porter la main sur

le grand-prêtre ! Ils firent cercle autour du médecin blanc, attendant que retentisse l'ordre de le tuer.

Dombono lança sur Stricker un regard sombre. Il se trouvait à présent dans une incroyable situation contradictoire. On l'avait insulté... Mais force lui était de supporter l'insulte, car l'ordre de la déesse était formel : elle lui avait enjoint de prêter aide et assistance au médecin étranger. La vie de Sikinophis était en jeu, sa vie d'enfant qui s'écoulait par cette maladie mystérieuse dont souffraient ses os. Et d'un autre côté, l'honneur des prêtres d'Urapa...

— Que voulez-vous ? demanda-t-il sur un ton rogue.

— Vous ne ferez pas l'incision ! répondit Stricker d'une voix dure. Possible que votre médecine soit fondée sur une éthique différente de la nôtre... Mais tant que je serai ici, dans cette pièce, je ferai tout pour empêcher que vous opérerez cette femme ! Si vous voulez m'éloigner d'ici, libre à vous, mais faites-le par la force ; il faudra bien alors que je m'incline devant plus fort que moi. Mais pour l'instant, je suis encore ici.

— Et vous y resterez, Docteur Stricker. Vous êtes ici pour voir ce dont nous sommes capables !

— Je le vois déjà ! s'écria Stricker sarcastique. Mettons fin à cette démonstration.

— Vous êtes très fier de votre éthique médicale, n'est-ce pas ?

Dombono fit un signe de la main. Quelqu'un approcha la table en ivoire portant les instruments chirurgicaux tout contre la table d'opération.

— Nous aussi, à Urapa, nous connaissons le devoir sacré du médecin ! reprit Dombono. Est-ce que chez vous, les médecins sont prêtres en même temps ? Êtes-vous aussi proches des dieux que nous ?

— Nous préférons nous appuyer sur nos connaissances, mûries au fil des siècles, que sur l'aide d'un dieu.

— Vous voyez bien ! Urapa jouit d'une somme de connaissances haute comme les montagnes, et vieille de cinq mille ans...

Dombono plongea la main dans un récipient d'or puis il y plongea un petit gobelet dont il se servit pour puiser un liquide bleuâtre. D'une main, il souleva la tête de la jeune femme et de l'autre, il avança le gobelet jusqu'à ses lèvres. Elle en but le contenu docilement, mais ses grands yeux noirs criaient au secours, mendiant de l'aide auprès d'un médecin étranger...

Stricker respira longuement, son cœur cognait contre ses côtes. Il étouffait presque d'émotion. Il jeta un coup d'œil sur la table à instruments, et de nouveau, frémit d'horreur.

— Avec quoi allez-vous obstruer les vaisseaux sanguins ? demanda-t-il d'une voix sans timbre. Avec quoi allez-vous arrêter les hémorragies ?

— Avec la Foudre divine.

— Avec quoi ?

Stricker sentit ses jambes se dérober sous lui. Elle va perdre tout son sang, se dit-il. Elle va tout simplement mourir exsangue. Passe encore pour l'incision épidermique et l'incision de la paroi abdominale. Mais après, quand Dombono travaillera à l'intérieur du corps... C'est un massacre, une boucherie, rien de plus.

— Vous verrez bien.

— Je ne verrai rien du tout ! s'écria Stricker au comble de l'énervement. Conduisez-moi tout de suite auprès de votre reine ! J'exige que soit immédiatement interrompue cette scène macabre.

— Notre reine assiste toujours aux interventions chirurgicales.

Dombono hocha la tête, Stricker fit demi-tour sur place. À l'arrière-plan de la salle d'opération, un pan du mur, d'apparence massive, était maintenant illuminé. Sikinika était assise sur une chaise d'or, protégée des contacts par une vitre ; le visage figé et impassible comme toujours, elle était enveloppée d'un manteau brodé de dessins abstraits. Son regard croisa celui de Stricker. Des yeux aussi froids que des diamants taillés.

— Ce qui se passe ici est de la pure démente ! s'écria Stricker en serrant les poings. Mettez-y obstacle !

— La malade dort. — D'un petit coup sur l'épaule, Dombono rappela Stricker à la réalité. — Tenez, pour vous convaincre... — Il lui tendit une longue aiguille d'acier. — Piquez-la... Elle ne réagit plus.

Et comme Stricker ne faisait pas un mouvement, il s'en chargea lui-même : il enfonça la longue aiguille dans la cuisse de la jeune femme et la laissa plantée dans le muscle.

La malade ne bougea pas. Le liquide qu'elle avait absorbé ne semblait pas seulement l'avoir endormie ; apparemment, il avait aussi paralysé toutes les zones de réflexes. Et pourtant, sa poitrine se soulevait et s'abaissait régulièrement comme si elle était tout simplement plongée dans un sommeil naturel. Pas la moindre faiblesse dans le rythme respiratoire, pas trace non plus de troubles dans la fonction cardiaque. Personne ne se souciait de surveiller le pouls, la pression artérielle, ni de fixer la langue... Tout cet appareil compliqué de l'anesthésie moderne n'avait pas cours ici. À quoi bon les contrôles ? Le nectar des dieux apportait une paix bienheureuse.

Stricker sentit un flot de transpiration s'échapper de tous les pores de sa peau et inonder son visage. Il jeta un nouveau coup d'œil sur les instruments, puis sur les visages pétrifiés des prêtres-médecins. L'émotion lui donnait presque la nausée.

Dans une attitude solennelle, Dombono prit un couteau sur la table et le tint en l'air. Puis il le plaça entre les paumes de ses mains et commença à le frotter. Pendant ce temps, les autres médecins tenaient



leurs mains pressées contre la poitrine et murmuraient des prières. Le rite dura cinq minutes, puis tout le corps de Dombono fut secoué par une sorte de décharge électrique ; il se pencha sur le corps nu et inanimé de la femme étendue sous ses yeux et fit la première incision. Stricker ne réussit pas à l'en empêcher... Quand il voulut intervenir, c'était déjà trop tard.

Le bistouri trancha l'épiderme et les tissus musculaires, puis une mince couche de graisse jaunâtre... Une succession d'incisions rapides, si rapides que l'œil pouvait à peine suivre le jeu du bistouri, ouvrit le corps de la malade ; pas une goutte de sang n'avait perlé, ni de la blessure, ni des vaisseaux sanguins. Ceux-ci paraissaient exsangues. Le champ d'opération était béant, comme pour la préparation d'un cadavre en salle de dissection et là où, selon la science médicale en vigueur, un flot de sang aurait dû jaillir, le corps béant gisait sous les yeux du médecin allemand, parfaitement propre, parfaitement net, comme dans un manuel d'études.

Stricker ne comprenait pas. Il regarda à l'intérieur de la blessure et aperçut la vésicule biliaire. Puis il vit la main habile de Dombono et le rite immuable du bistouri : avant de lui présenter un scalpel, les autres prêtres-médecins le frottaient entre les paumes de leurs mains pendant plusieurs minutes... Il vit Dombono tressaillir comme sous le choc d'un courant électrique chaque fois qu'il prenait en main le bistouri.

C'est vraiment de la folie, se dit Stricker. La Foudre divine... Elle jaillissait des mains des prêtres pour se transmettre directement aux instruments d'acier. Une méthode de cautérisation complètement aberrante et inexplicable... Un bistouri chargé d'électricité par l'énergie invraisemblable que dégagent ces hommes étranges, et de plus en plus énigmatiques !

Dombono travaillait avec beaucoup d'adresse. Il n'extirpa pas la vésicule biliaire, il se contenta de l'ouvrir et d'en extraire les calculs ; puis il souleva le canal cholédoque, vérifia le bon écoulement de la bile, et commença enfin à recoudre la plaie, avec une fibre végétale inconnue et de petits instruments recourbés. Il colla les parois de l'abdomen avec d'étroites bandes de tissus plongées au préalable dans une masse gélatineuse.

Stricker avait perdu toute notion de temps. Il ignorait combien de temps avait duré cette opération réalisée sans effusion de sang. Il ne savait qu'une chose, un miracle venait de se produire là, sous ses yeux. Sans un mouvement, quasiment paralysé, il se tenait debout aux côtés de Dombono, et ne perdait de vue ni un geste, ni une incision, ni une intervention ; il comprit alors que toutes les méthodes chirurgicales et les doctrines enseignées venaient d'être démenties sous ses yeux. Constatation invraisemblable, qu'une intelligence normale n'était pas capable de comprendre.

Dombono fit un geste de la main ; deux médecins soulevèrent de la table d'opération le corps encore endormi de la jeune femme et le déposèrent sur le lit de bois. Elle continuait à respirer régulièrement et profondément. Inutile de soutenir le cœur et la circulation sanguine, de prévoir une transfusion, de transporter la malade dans un service de contrôle permanent pour passer le cap des jours critiques qui allaient venir et prévenir les réactions post-opératoires... La jeune femme dormait comme si personne n'avait touché ni ouvert son corps, et incisé la vésicule biliaire.

Stricker fit demi-tour, juste au moment où la vitrine creusée dans le mur disparaissait à sa vue. La lumière diffuse qui enveloppait la déesse d'Urapa s'éteignit. Il eut juste le temps encore de voir diminuer l'éclat de l'or sur ses épaules, puis l'obscurité l'enveloppa de nouveau, la rendant invisible. Le mur retrouva sa forme originale, en pierres polies ajustées, comme une mosaïque.

Dombono plongeait encore une fois ses mains dans le récipient d'or pour les laver, tandis que les autres médecins quittaient la pièce sans un mot. Il ne resta plus que la jeune opérée, nue et belle, avec seulement quelques bandes d'étoffes sur son ventre plat. Un sourire détendait sa physionomie. Elle rêvait.

— Alors, Docteur, ai-je réussi à vous convaincre ? demanda Dombono de sa voix de basse.

— Je suis plus étourdi encore que cette femme... – Du revers de la main, Stricker essuya la sueur qui lui inondait la figure. Dombono lui tendit une sorte de serviette de toilette, un morceau d'étoffe tissée de fibres végétales. – Si jamais je suis en mesure de raconter tout cela... personne ne me croira. On me transportera immédiatement à l'hôpital psychiatrique le plus proche.

— Vous ne serez jamais en mesure de raconter ce que vous avez vu.

– Dombono prononça ces quelques mots avec un calme impressionnant, bien que ce fût l'arrêt de mort de Stricker. – Et maintenant, croyez-vous que nous soyons capables d'opérer, même le prince Sikinophis ?

— Je le crains, en effet.

— Vous le craignez ?

— Le risque est plus grand. Regardez cette femme. Si elle venait à mourir, sa mort n'apporterait aucune complication... C'est la volonté des dieux, pour parler votre langage. Mais la mort de Sikinophis sous votre scalpel... Ça, ce serait autre chose ! La reine veut une garantie.

— C'est la raison de votre présence ici. Vous connaissez la maladie, dites-vous. Bien. Je fais l'incision, et vous, vous donnez les directives. Nous gagnerons ou nous perdrons ensemble.

— Je ne peux pas vous être utile, Dombono...

Stricker secoua la tête. La jeune femme paraissait sortir de son

rêve ; elle exhala un léger soupir, et battit des paupières. Si jamais elle a des haut-le-cœur, se dit-il, et qu'elle vomît comme après une anesthésie à l'éther, tout le bel échafaudage s'écroule. Cette plaie qui n'est même pas recousue, mais seulement collée avec des morceaux d'étoffe, se rouvrira, elle ne peut pas résister, malgré tous les miracles divins.

Il fit des yeux le tour de la pièce. Lui et Dombono, ils étaient absolument seuls. Plus un seul médecin, pas d'infirmière, même la table aux instruments chirurgicaux avait disparu. Que les lèvres de la plaie viennent à sauter, et nous n'aurons rien pour réparer le désastre, rien que nos mains nues. Cela ne suffit pas pour refermer une plaie. À moins que Dombono en soit capable, qui sait... ?

— Même si vous nous tuez, mes amis et moi, parce que je refuse de vous prêter mon concours, reprit Stricker d'une voix rauque, cela ne fera pas grande différence. Vous m'avez dit vous-même : maintenant que vous avez touché le corps de Sikinophis, votre vie est liée à la sienne. Peu importe que nous tentions l'opération, et perdions la partie, ou que nous attendions la mort du prince... Rien ne peut plus nous sauver, vous et moi. Il n'y a qu'un véritable chirurgien qui puisse intervenir ici avec quelque chance de succès.

— Je suis chirurgien ! affirma Dombono.

— La Foudre divine ne sauvera pas Sikinophis ! L'excision d'un ostéome ostéoïde est une autre affaire que le curetage d'une vésicule biliaire.

— Cette opération-là aussi, vous n'auriez pas cru qu'elle fût réalisable !

— Je l'avoue.

Stricker observa la jeune femme. Elle venait d'ouvrir les yeux et regardait à présent autour d'elle. Sans la moindre souffrance, apparemment... Comme tous les opérés qui sortent de l'anesthésie, elle parut très étonnée que tout fût terminé. Son regard s'appesantit sur Stricker, empreint de reconnaissance et de soumission, comme s'il l'avait secourue. Il secoua la tête et montra Dombono du doigt.

Brusquement, la porte fut presque arrachée de ses gonds ! Un des prêtres-médecins apparut et prononça quelques mots véhéments à l'adresse de Dombono, dans une langue incompréhensible. Dombono releva la tête, fixa Stricker de ses yeux sombres et fit un geste sec. Le jeune prêtre semblait au comble de l'excitation, son visage au teint coloré grimaçait légèrement. Après un instant d'hésitation, il tourna brusquement les talons et se sauva en courant. Quelque part dans les vastes salles de l'enceinte du temple tonnaient les gongs. À l'extérieur, des sonneries de trompettes. Il régnait à présent une agitation telle que Stricker la ressentait presque dans son corps. Dombono s'appuya contre la table d'opération.

— La ville est en émeute, dit-il avec un calme étrange. Les soldats se mettent en marche. La première garde s'est laissé attaquer ; quelqu'un a étourdi l'homme et lui a volé son uniforme pour le revêtir ! Un étranger a réussi à pénétrer dans Urapa. C'est la première fois qu'un tel scandale se produit !

Deux infirmières arrivèrent et, sans un mot, elles emportèrent le lit roulant hors de la pièce. La jeune femme lança un dernier sourire à Stricker, et leva timidement la main pour le saluer. Dombono montra du doigt l'autre entrée, celle qu'ils avaient empruntée avant l'opération.

— Cela change tout ! dit-il d'une voix dure. Allons-y ! Vous et vos camarades, vous allez rester suspendus au mur du temple sans manger ni boire jusqu'à ce que nous ayons découvert l'intrus. Urapa est plus importante que tout... plus importante même que Sikinophis !

Une demi-heure plus tard, Stricker se retrouva dans sa cage, perché au-dessus de la ville. De là-haut, il put voir des régiments de soldats s'enfoncer dans les montagnes. Ils étaient maintenant les seuls êtres vivants dans cet amas de maisons de pierres emboîtées les unes dans les autres. Les habitants d'Urapa s'étaient recroquevillés chez eux, comme des animaux qui sentent le danger proche et se réfugient dans leurs trous. Tout en haut, au sommet de la pyramide du temple, dans le quartier du sanctuaire, une mince colonne de fumée montait vers le ciel.

Dieu de la liberté et de la victoire, viens à notre aide !

— Que se passe-t-il ? hurla Albert Heimbach.

Il avait tant crié qu'il était maintenant aphone, et tellement épuisé qu'il gisait sans force sur le fond de sa prison.

— Vous avez fait l'opération ? demanda Peter Löhres.

Veronika était assise dans sa cage, les yeux fixés vers les profondeurs. Elle n'avait même pas besoin de poser la question, elle... Le silence de Stricker était assez éloquent.

— Nous allons avoir de la visite, finit-il par dire.

— De la visite ? — Elle releva la tête. — Qui donc ?

— Nul ne le sait encore. Quelqu'un a attaqué la garde et pénétré dans la ville revêtu de l'uniforme volé. Ce gars-là, il doit être complètement cinglé ! Il n'a aucune chance de s'en tirer. Quant à nous, nous sommes condamnés à nous dessécher ici à petit feu, s'ils n'arrivent pas à le prendre...

Ce fut l'instant que choisit Albert Heimbach pour commencer à prier tout haut.

Revêtu de son uniforme en écailles de cuir, Alex Huber poursuivait sa marche sur la route, avec une sensation paralysante qui le prenait à la nuque, celle de s'approcher à chaque pas d'une situation sans issue.

Les gens qui le rencontraient et lui rappelaient l'Égypte ou l'Assyrie antiques, ne le regardaient même pas ; ils poussaient placidement leurs mulets sur d'étroits chemins latéraux, là où la forêt vierge prospérait avec exubérance ; des plantes immenses recouvraient les rochers. Il comprenait maintenant pourquoi personne n'avait jamais vu cette route par avion ou hélicoptère. Les rochers et les arbres se rejoignaient presque sur une hauteur de dix mètres peut-être... Il avançait avec l'impression d'être dans un tunnel gigantesque, et seule une étroite bande de ciel éclairait la route.

Mais bientôt, sans transition, les barrières de rochers s'ouvrirent. Une large combe s'étendit sous ses yeux, à peine quelques rocs aux parois courbes çà et là, puis la ville se déploya à ses pieds... Vision féérique, toutes ces constructions se dressant comme à l'intérieur d'un globe, maisons et routes, murs démesurément hauts et bâtisses ressemblant à des pyramides, jardins suspendus sur d'innombrables terrasses, prairies et champs... Véritable livre d'images grand ouvert, représentant des époques révolues. Une légende devenue réalité ?

Alex Huber s'adossa à une aspérité du rocher et se frotta les yeux du revers de la main. Ce n'est pas vrai, se dit-il, réagissant ainsi comme n'importe quel homme moderne. Ce n'est pas possible !

Il ferma les yeux, puis les rouvrit... Mais la vision demeura. Il entendit les bruits de la rue, tout cet enchevêtrement de sons qui constitue la vie. Puis il aperçut le mur élevé du temple qui dominait la ville comme une enseigne gênante, et tout en haut, quatre minuscules cages noires à l'intérieur desquelles quelque chose remuait ; cela faisait penser à des scarabées captifs. C'est tout juste si son cœur ne cessa pas de battre... La ville se mit à danser devant ses yeux.

Les voilà, se dit-il. Voilà où est Veronika. Je le sais, même si je ne peux pas la reconnaître. Elle est suspendue au-dessus de la ville. Dans une cage, comme un animal rare et dangereux !

LES êtres étranges qui le rencontraient lui jetaient un bref coup d'œil mais, malgré tout, ils paraissaient surpris. Afin de ne pas attirer l'attention, Alex Huber poursuivit son chemin, le casque de cuir avec le cache-nez profondément enfoncé sur le front. Sur le trajet qui le conduisait à la ville, il eut soudain une idée complètement folle : comment se comporte un soldat, dans ce pays fabuleux, lorsqu'il croise un de ses supérieurs ? Est-ce qu'il le salue, comme tous les soldats du monde saluent leurs officiers, et de quelle manière ? À quoi reconnaît-on les officiers ? C'était là qu'il risquait tout d'abord de se trahir.

Il s'adossa au mur de la première maison, à l'écart de la route, et essaya de se rappeler. Quel était l'aspect des officiers qui marchaient en tête de la colonne ? Avaient-ils des signes particuliers sur leurs uniformes en écailles de cuir ? Ou un couvre-chef différent ? Impossible de s'en souvenir. Cette vision l'avait tellement fasciné qu'il n'avait prêté aucune attention à ces détails.

Il s'enfonça en tâtonnant d'un pas prudent dans la ville fantastique, évitant les grandes artères. Il s'engagea dans les ruelles sinueuses, le regard fièrement dressé par-dessus les têtes des indigènes, en espérant de tout cœur qu'ici comme ailleurs, l'uniforme marquait une distinction très nette entre l'homme qui le porte et les « vulgaires civils », et le plaçait à un niveau supérieur, comme c'était partout le cas lorsque l'État s'appuie sur le pouvoir de l'armée. Apparemment, il ne s'était pas trompé dans ses déductions... Personne ne lui adressa la parole ; dans les rues étroites, les femmes s'écartaient pour le laisser passer, les enfants lui lançaient un regard presque craintif. Mais il avait complètement oublié un détail : il portait à la main droite sa trousse médicale, et cela paraissait tellement exorbitant aux yeux de la population d'Urapa, qu'on le prenait pour un courrier chargé de porter un butin secret au commandant.

Il ne pouvait pas manquer son but, le mur gigantesque du temple était l'emblème de la ville. Quel que soit l'endroit où l'on se trouvait, on le voyait toujours. Il était le point de mire de ce curieux petit univers, la demeure des dieux toujours présents.

Et les quatre cages étaient suspendues à ce mur... Cette fois, il les voyait plus distinctement, et il reconnut des êtres humains derrière les

barreaux d'acier. Il y avait là une femme. Assise sur le plancher de sa cage, elle paraissait manger.

Veronika.

La vaste place entourée par le palais et le temple marqua la fin de son voyage : la route se heurtait au mur au bas duquel des soldats montaient la garde. Des allées et venues continuelles autour du temple l'empêchèrent d'avancer plus loin. Tout en haut, dans l'enceinte sacrée, un mince nuage de fumée blanche planait au-dessus du faîte de la pyramide... Le feu éternel en l'honneur du soleil.

Il leva les yeux vers les cages. Derrière leurs barreaux d'acier, les captifs gesticulaient, on avait du mal à reconnaître en eux des produits de l'espèce humaine... Ils étaient tellement éloignés de la terre qu'on ne pouvait pas distinguer leurs visages. L'un d'entre eux secouait justement ses barreaux, c'était Albert Heimbach qui donnait libre cours à ses cris de désespoir et de peur. Mais ici, sur la place, on n'entendait même pas le son de sa voix.

Alex Huber commença lui aussi à sentir monter en lui une sorte de panique. Ah non, pas de ça ! se dit-il. Pas de gestes inconsidérés ! Du calme, mon vieux, du calme... Même si là-haut, Veronika est suspendue dans les airs comme un animal rare, même si tout ce qui m'entoure ici n'est pas seulement fantastique et irréel mais aussi abominable, à tel point qu'on peut à peine le supporter... Ne pas perdre le contrôle de ses nerfs ! Tu es le seul qui puisse la sauver, même si tu te demandes encore comment tu vas y parvenir...

Personne ne peut approcher des cages ! Il n'existe pas de prison plus sûre ! Depuis combien de temps sont-ils enfermés là-haut contre le mur du temple ? Depuis le premier jour ? Et ils n'ont pas encore perdu la raison ?

Caché derrière un mur bas qui séparait un petit jardin d'une maison, il leva les yeux encore plus haut, au-dessus des cages. Des coups de marteau réguliers lui parvenaient de l'intérieur... Un joaillier sans doute, qui transformait des plaques d'or en récipients ou en vases immolatoires, commandés par les prêtres.

Tout d'un coup, la ville donna l'impression de retenir son souffle. Des coups de gong sourds emplirent la vallée, les gens se figèrent sur place. Puis d'autres gongs répondirent au premier ; de tous côtés, l'écho renvoyait les sons par-dessus la ville. Tout le monde rentra chez soi en courant. Les routes se vidèrent d'un instant à l'autre, même les animaux furent entraînés à l'abri, et les chiens suivirent leur maître tête basse.

C'est l'alerte, se dit Huber en rentrant la tête dans les épaules. Tout comme chez nous, jadis, pendant la guerre... Alerte aux avions, les sirènes hurlent, et tout le monde se rue sur les abris, se recroqueville, dans l'attente de la catastrophe ; on prie en secret, pour que tout se

termine bien.

Les coups de gong se succédaient sans interruption. Les soldats sortirent en trombe de la caserne située près du palais. Des musiciens soufflèrent dans des cors en bronze aux formes étranges, imitant des coquilles d'escargots. On lançait des appels d'avertissement.

Puis ils partirent au pas, par petits groupes, en direction de la route d'accès à travers la montagne, la route que Huber avait empruntée lui aussi. C'est moi qui suis la cause de cette alerte, se dit-il en se faisant tout petit ; derrière le mur bas. Ils ont trouvé le soldat que j'ai attaqué et dont j'ai volé les vêtements. Peut-être ont-ils découvert aussi la jeep... Oui, ils l'ont sûrement découverte entretemps, je ne l'ai même pas mise à l'abri des regards. Qui aurait pensé, il y a quelques jours, que toute une ville dormait dans cette vallée inaccessible, un monde oublié par le temps et que les millénaires n'avaient pas touchée ? Qui aurait pu penser une chose pareille ?

Il attendit jusqu'à ce que tous les soldats se fussent éloignés. Seule resta la garde, de faction au pied du mur du temple... Six hommes vêtus d'écailles de cuir noires, figés dans l'immobilité absolue, comme s'ils avaient été sculptés dans des blocs de lave refroidie. Six contre un... Huber n'avait pas une chance.

Il jeta un coup d'œil sur le bord du mur du jardin. On devrait pouvoir atteindre le haut de ce mur... Il y a là des escaliers le long des ailes du temple, des marches qui mènent jusqu'au ciel. Des escaliers tellement gigantesques qu'il suffit de lever les yeux pour avoir le vertige. Combien de marches peut-il y avoir jusqu'au milieu de la pyramide, là où le mur prend fin et où commence le second sanctuaire, le Saint des Saints, dans lequel seuls les prêtres étaient autorisés à pénétrer ? Trois cents ? Quatre cents ? Impossible à évaluer d'ici... Peut-être deux cents seulement... Comment peut-on escalader deux cents marches sans être vu ? Même un scarabée ne passerait pas inaperçu !

Les gongs se turent. On n'entendait plus que les vibrations lointaines des cors de bronze. Un silence fantomatique planait sur la ville. Une vallée aux maisons mortes, aux rues vides, aux jardins délaissés et aux chars de bois abandonnés.

L'escalier ! Alex Huber releva une fois encore les yeux vers Veronika. L'escalier. C'est le seul chemin qui puisse me conduire jusqu'à elle. Non pas que je réussisse à la faire sortir de sa prison suspendue, mais au moins qu'elle sache que je suis là. Maigre consolation, qui lui apportera peut-être une lueur d'espoir. Impossible d'aller au-delà de l'espoir... On ne peut plus rien faire d'autre. Même si j'avais un poste radio émetteur et que je puisse prévenir le général Bikéné, même si les troupes de l'armée ougandaise prenaient la ville d'assaut... On tuerait les prisonniers et personne ne pourrait empêcher



le massacre.

Il s'assit en boule derrière le mur du jardin et observa la garde. Les six hommes se tenaient raides comme des piquets, immobiles, sans jamais tourner la tête, le regard fixé droit devant eux. C'est là ma seule chance, se dit-il. Si je débouche sur le côté, ils ne me verront pas, et comme tous les gens sont rentrés chez eux, je n'ai rien à craindre d'eux non plus. La ville est vide... Plus une seule paire d'yeux ne pourra regarder dans la direction de cet escalier sans fin.

Lentement, sans se redresser, il continua à avancer, protégé par le mur. Il rampa le long des maisons jusqu'à ce qu'il fût sorti du champ de visibilité des soldats de la garde. Puis il se redressa et bondit de porte cochère en porte cochère ; il ne tarda pas à se trouver en face de l'escalier. Encore un obstacle à franchir... La grande place abandonnée entre les maisons et l'enceinte sacrée.

Rien qu'une simple place... de quarante mètres de largeur environ. Quarante ridicules petits mètres... mais quarante mètres à découvert, quarante pas dangereux vers le vide, trente bonds dans l'incertain. Puis on arrive au pied de l'escalier géant, et là commence l'ascension des deux cents marches vers un ciel muet...

Impossible, se dit-il. Son cœur battait à tout rompre, le sang lui cognait aux tempes. Il ne faut pas croire que je me trouve ici dans une ville morte... Des milliers de gens me surveillent derrière leurs fenêtres... Je n'arriverai même pas à faire dix pas sur cette place vide.

Il hésitait toujours. Ses yeux firent le tour de la place ; dans son crâne, il sentit ses fibres nerveuses qui commençaient à s'échauffer. Il voyait les soldats... des soldats qui ne se contentaient plus de défiler sur une route de montagne... Tout comme dans des combats de rues, les hommes, par sections de cinq, vont envahir toutes les rues et les ruelles, et passer au peigne fin toutes les maisons, les unes après les autres... Pas le moindre jardin, pas le moindre petit coin n'échappera à leurs investigations... Et on le poursuivra comme un rat...

Il n'avait plus le choix : encerclé sur l'arrière par les soldats fouineurs, et par-devant, la grande place du temple, l'escalier monumental, le mur avec ses cages... Veronika...

Moi aussi, je suis un soldat, se dit-il. Allons, que diable, pourquoi te caches-tu ? Tu portes un uniforme. Les seuls êtres humains qui animent à présent les rues vides sont des soldats. Tout ce qui porte uniforme ne risque plus d'attirer l'attention, au contraire... Mais ils savent bien que j'ai pénétré dans leur ville, vêtu de cet uniforme usurpé... et cela ne simplifie pas leurs recherches. D'ailleurs, qui cherche-t-on justement ? Un homme qui se cache, un soldat qui se comporte d'une manière étrange...

Allons, un peu d'audace, voilà ce qu'il me faut, se dit-il encore... Et il se mit en route, le casque profondément enfoncé sur le visage, droit

sur l'escalier. Sans un regard ni à droite ni à gauche. Il traversa la place vide et se retrouva au pied de l'escalier.

Quarante éternités ! Quarante chiquenaudes adressées à la mort ! Attention ! Me voilà ! C'est moi que vous cherchez... ! Mais il ne se passa rien.

Huber s'arrêta et aspira une grande bouffée d'air. Sa nuque brûlait, comme si tous les rayons du soleil s'y étaient concentrés. Il leva les yeux vers l'escalier, ces marches interminables qui semblaient monter jusqu'au ciel. Il serra les lèvres.

— Jamais je n'y arriverai ! murmura-t-il, les dents serrées. Mon Dieu, c'est impossible !

D'un mouvement brusque, il jeta la tête sur le côté. Là-haut, les cages suspendues entre ciel et terre. En bas, les soldats de la garde, semblables à des statues de pierre. Et dans la ville, pas le moindre signe de vie.

Devant ses yeux, les marches se fondaient dans une brume mordante... La sueur me rentre dans les yeux, se dit-il comme s'il avait la fièvre. Je suis trempé, je ne le serais pas davantage si j'étais tombé dans un torrent. Je me dissous en sueur d'agonie. L'escalier ! L'escalier...

Il commença à monter. Une marche à la fois, sans hâte, sans attirer l'attention, comme s'il avait justement reçu l'ordre de monter l'escalier du temple.

Cette fois, ils me voient tous, se dit-il en levant les jambes l'une après l'autre, régulièrement. Tous les soldats qui fouillent les rues. Ce n'est pas lui, penseront-ils, ce ne peut pas être lui. On ne peut pas croire à une telle impudence. Monter sous nos yeux pour rejoindre les captifs ?... Non, ce n'est pas possible. Allez, les gars, on continue les recherches !

Qui donc a imaginé cet escalier ? L'ancêtre de tous les diables sûrement ! Qui donc a eu cette idée géniale de construire une route sous forme d'escalier ? Sûrement le cerveau le plus cruel qui eût jamais été conçu ! Mon Dieu... Que tous les escaliers de la terre entière soient à jamais maudits... Mon Dieu, au secours... !

Un peu à la fois, chaque marche devint le théâtre d'une lutte contre la pesanteur de plomb qui gagnait ses jambes. Le moindre pas n'était qu'une horrible torture. Et cet escalier qui n'en finissait pas ! Il lui semblait qu'une main invisible entassait les marches les unes après les autres au-dessus de lui, au fur et à mesure qu'il les vainquait. Plus loin, ordonna-t-il à ses jambes. Et toujours au même rythme surtout ! Tu es un soldat, tu dois exécuter l'ordre reçu. Des centaines de paires d'yeux te suivent maintenant, tu as grandi à proximité de cet escalier, il fait partie de ton entraînement quotidien de culture physique. Deux cents marches ? Allons, mon vieux, c'est risible, voyons !

De temps en temps, il risquait un bref coup d'œil sur le côté. Il atteignit le niveau des cages, puis le dépassa de quelques mètres. Les prisonniers aussi le suivaient des yeux. Pour la première fois, il entendit les cris hystériques de Heimbach, il reconnut la tête blonde de Veronika, debout contre les barreaux, le bras tendu. Elle le montrait du doigt, et l'homme qui occupait la cage voisine, le docteur Stricker sans doute, le médecin, criait même quelque chose à son adresse à lui.

Mais il n'en comprit pas les paroles, ce qui était préférable d'ailleurs, car voici ce que lui criait Stricker :

— Bon sang, vous êtes fou ? Vous m'entendez ? Je sais que vous avez pénétré ici par la ruse ! Lâchez donc cette maudite sacoche ! Vous êtes complètement idiot ! En uniforme de soldat d'Urapa, avec une sacoche européenne à la main ! Vous m'entendez ?

— Ça alors, c'est le comble de la stupidité ! hurla à son tour Peter Löhres. Pourtant, il a du cran, le gars...

Alex Huber poursuivit sa montée douloureuse. À gauche, il y avait le mur. Au moment où il crut qu'il allait s'effondrer et rouler le long de ces marches interminables, il atteignit la section intermédiaire. Derrière le mur, courait un large couloir et à l'extrémité du couloir seulement commençait l'édifice pyramidal. D'en bas, on ne pouvait pas voir la coupure dans le mur.

Il obliqua, quitta l'escalier, et ce dernier pas le rendit invisible aux yeux de tous. Le mur le cachait... Il avançait comme dans un sillon immense. Puis il se mit à courir, tête relevée, suant et soufflant, la respiration haletante. Cette fois, ses forces l'abandonnèrent pour de bon, et il s'effondra contre le mur en se retenant aux pierres en saillie. Au-dessus de lui, le mur du temple se dressait vers le ciel, abritant le Saint des Saints et la flamme éternelle.

Il ferma les yeux, aspira avidement l'air léger comme un homme soudain délivré de l'étau des mains qui l'étranglaient ; chaque inspiration lui perçait la poitrine et lui déchirait le cœur.

Surtout ne pas tomber, se dit-il à lui-même. Reste debout sur tes jambes, Alex Huber ! Tu as réussi, tu as atteint ton but, tu es sur le mur ! Tu n'en redescendras plus jamais, c'est sûr, mais tu as réalisé jusqu'à l'impossible. Ce n'est pas une victoire, non, seulement une démonstration sans gloire qui ne t'apportera rien de plus que de te trouver à proximité de Veronika.

Rien de plus ?

Il aspira encore quelques longues bouffées d'air pur, puis il se sentit de nouveau assez alerte pour continuer sa randonnée.

Ils sont suspendus juste à mi-hauteur, se dit-il. Est-ce que je suis au milieu, maintenant, moi ? Il jeta un coup d'œil prudent le long du mur, puis se risqua à regarder en bas.

Au-dessous de lui, à dix mètres de distance peut-être, les cages pendaient à de gros crochets d'acier. Les captifs tenaient toujours les yeux levés vers lui.

— Vous êtes complètement fou ! hurla Stricker à son adresse. Qu'est-ce que vous venez faire ici ? Pourquoi n'avez-vous pas fait demi-tour pour chercher du secours ? Votre aventure est vouée à l'échec ! À l'échec !

Huber approuva d'un signe de tête. Il a raison, pensa-t-il. Mais ici, tout est voué à l'échec, même le secours venu de l'extérieur. Il n'existe pas de situation plus désespérée que la nôtre.

Le dos du mur présentait de nombreuses aspérités. Il grimpa, de prise en prise, et se pencha sur le faîte.

— Veronika ! hurla-t-il. Vroni ! Reste là, bien tranquille ! Nous ne sommes pas encore morts...

Veronika se cramponna aux barreaux de sa cage. Le timbre de cette voix la frappa comme la foudre. Il lui fut impossible de répondre... Elle sentit que tout se dissolvait autour d'elle ; son cri lui resta dans la gorge et la déchira. Elle s'affaissa sur le plancher de la cage et perdit connaissance.

PAUL STRICKER fut le premier à se remettre de la surprise générale. Peter Löhres continuait à fixer des yeux écarquillés sur Alex Huber, la bouche grande ouverte. Quant à Albert Heimbach, à moitié fou, il se frottait le front contre les barreaux de sa prison, comme un animal sauvage pris au piège.

— Je devine qui vous êtes, dit Stricker. Veronika a beaucoup parlé de vous, ces derniers jours justement. Et vous pouvez prendre cette expression au pied de la lettre, car ce sont vraiment nos derniers jours...

— C'est la raison de ma présence ici ! dit Huber.

Étendu sur le rebord du mur, il était dans une situation tout aussi précaire que les prisonniers dans leur cage. Au fond de la vallée, les soldats continuaient à fouiller la ville, rue par rue, maison par maison. Ils voyaient bien l'homme là-haut, sur le mur du temple, mais personne n'aurait même supposé qu'il pût s'agir de l'étranger recherché. Tant de hardiesse, ou tant de bêtise si on voulait, n'était plus du domaine de la vraisemblance.

— Ah ! C'est la raison de votre présence ici ! répéta Stricker, laissant libre cours à son sarcasme, malgré leur situation désespérée. Vous avez donc quitté l'Allemagne pour vous faire immoler au dieu de la pluie d'Urapa ? J'aurais préféré quant à moi une mort plus agréable, moins contrainte aussi. Vous comprenez bien, je l'espère, qu'il ne vous reste plus qu'une heure de liberté, tout au plus ? Comment se fait-il d'ailleurs que vous vous trouviez justement en Ouganda ?

— Vous vous imaginez peut-être que votre disparition était passée inaperçue ? Depuis dix jours, les journaux ne parlent que de vous ! L'armée ougandaise est sur le pied de guerre, en alerte constante, le monde entier participe aux recherches. Kampala et Entebbe grouillent de reporters bien qu'on ait proclamé la censure de la presse. On croit que des guérilleros quelconques, hostiles au gouvernement, ont enlevé votre petit groupe de chasseurs d'images pour poser maintenant les conditions de la reddition des otages. On attend.

Huber pointa son index sur la ville.

— Qui pourrait imaginer une chose pareille ? On peut dire que c'est une légende animée !

— Une légende diablement sanglante ! – Stricker jeta un coup d'œil

en direction de Veronika, toujours étendue sans connaissance sur le plancher de sa prison ; on ne pouvait rien faire pour elle. – Et si nous avions été pris comme otages... est-ce qu'on aurait payé le prix pour nous sauver ?

— Non ! répondit Huber d'une voix dure. J'ai discuté avec plusieurs ministres. Ils sont décidés à ne pas se laisser presser comme des citrons par des bandits ! Encore moins en échange d'êtres humains. Quelle importance peut bien avoir un être humain... ?

— C'est exactement ce à quoi je m'attendais. Et à la suite de cela, vous avez décidé de partir en guerre, sous votre seule et unique responsabilité, pour leur montrer quelle valeur nous attachions à l'homme, chez nous.

— Oui, c'est à peu près cela. J'ai l'expérience de l'Afrique...

— Je sais. Veronika m'a tout raconté. Mais à quoi vous servira-t-elle maintenant, votre expérience de l'Afrique ? Que peut-on encore obtenir ici avec du courage et de la ténacité ?

— Je vous ai trouvés... C'est déjà quelque chose. Les autres continuent à battre la steppe et la savane, à interroger les indigènes de tous les villages pour savoir si des rebelles sont passés chez eux. Ils fouillent aussi les montagnes, en hélicoptères surtout...

— Les hélicoptères ne peuvent rien voir du tout.

— Je le sais bien moi-même, maintenant. Mais moi, je suis ici !

— Très bien ! Voilà qui est rassurant ! Bonjour, cher ami ! – Stricker fit un grand geste du bras pour indiquer ses voisins. – Permettez-moi de faire les présentations Peter Löhres, de Cologne. Albert Heimbach, de Hanovre. Veronika, vous la connaissez. Quant à moi, je m'appelle Paul Stricker, médecin généraliste. Votre nom m'a échappé. Vous vous appelez Alex, n'est-ce pas, Alex... ?

— Alex Huber.

Il perçut très nettement l'ironie de la situation. On est suspendu entre ciel et terre dans des cages accrochées au mur d'un temple, on sait qu'on n'a plus que quelques heures à vivre, et on se fait des présentations en règle, comme dans une réunion mondaine.

— Vous me prenez sûrement pour un idiot, n'est-ce pas, Docteur Stricker ?

— J'ai toujours ressenti une profonde antipathie pour le faux héroïsme, mon cher collègue. Car vous êtes bien médecin, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'ai parcouru presque le monde entier. Voyager est ma grande passion, la seconde, après les femmes. – Stricker s'adossa aux barreaux de sa cage. – Je peux me le permettre, car je possède une clinique privée de réputation solide et dispose d'une bonne équipe de médecins-chefs. Je suis un peu comme un globe-trotter, voyez-vous. Je

veux connaître la planète sur laquelle nous vivons avant de devoir la quitter. Mais à vrai dire, je ne m'attendais pas à la quitter dans ces conditions... En tant que victime immolée aux dieux, dans un État totalement inconnu du monde entier, qui a laissé s'écouler cinq millénaires d'évolution et de civilisation sans y prêter attention... et cela, de propos délibéré... à cause du testament antédiluvien d'un roi, qui doit garantir au peuple le bonheur perpétuel ! Urapa, le pays où ne sévit ni la guerre ni le crime... depuis des millénaires ! Est-ce que ce n'est pas fascinant, que diable !

— Ah ! Le pays s'appelle donc Urapa ! – Huber lança un coup d'œil sur la ville fantastique. Les montagnes retentissaient de coups de gong assourdis ; c'était les troupes chargées des recherches qui annonçaient l'échec de leurs investigations jusqu'à présent. – Vous êtes bien au courant, Docteur Stricker !

— C'est la Divine Reine elle-même qui m'a donné tous ces détails.

— Quoi ?

— Elle s'appelle Sikinika, une des femmes les plus jolies que j'aie jamais vues. Et je m'y connais, croyez-moi ! Elle parle même le français.

— Quelle histoire aberrante !

— Son grand-prêtre et chirurgien en chef Dombono parle l'anglais dans le plus pur style d'Oxford...

— On peut aussi exagérer le sarcasme..., remarqua Huber furieux. Vous feriez mieux de vous occuper de Veronika.

— Je ne peux rien faire d'autre pour elle que de souffler dans sa direction. Jusqu'à présent, elle a fait preuve d'un courage exceptionnel, elle a même été, je crois, la plus courageuse de nous tous. Il suffit que vous arriviez pour qu'elle s'effondre. Vous n'êtes pourtant pas tellement mal de votre personne, je trouve...

— Docteur Stricker, lança Huber avec beaucoup de gravité, si nous nous trouvions dans n'importe quelle autre situation, je vous dirais : vous êtes un type répugnant.

— Je ne vous en veux pas, mon vieux... – Stricker se mit à rire, mais son rire brisé cachait mal une pointe d'ironie tragique. – J'ai besoin de cela... sinon je deviendrais aussi cinglé que notre ami Heimbach là-bas. Soyons sincères, voyons : de quoi pourrions-nous parler en ce moment ? Des moyens de sortir de ces cages et de retourner vers les pays où vivent des êtres aimables et normaux ? Vous connaissez un moyen, vous ? Moi pas. Et vous non plus. Voilà pourquoi nous faisons de la conversation ! Et cela durera jusqu'à ce qu'on nous transporte aux étages supérieurs, qu'on nous allonge sur l'autel sacrificiel, qu'on nous ouvre la poitrine en hommage au dieu de la pluie. Si notre sacrifice est accepté, nous sauverons ainsi les récoltes d'Urapa. Vous voyez, au moins notre mort aura un sens... Alors que

des millions d'hommes meurent sans savoir pourquoi...

Stricker observa Veronika. Elle commençait à remuer un peu ; ses jambes frémirent, ses mains battirent l'air à la recherche d'un appui, mais elle n'avait toujours pas repris conscience. Le choc avait été trop grand.

— Au fait, j'ai un renseignement intéressant à vous communiquer, votre épiderme de médecin n'y restera pas insensible ; pour leurs interventions chirurgicales, ils se servent ici d'une sorte de scalpel électrifié. Pas une goutte de sang ! Ils ont fait devant moi une démonstration, et j'ai été subjugué... Huber, je vous en prie, cessez de me regarder avec les yeux d'un veau observant un ver de terre... Dombono et son équipe frottent leurs bistouris d'acier jusqu'à ce que ceux-ci soient chargés d'électricité. C'est à peine croyable... N'empêche que j'ai assisté à l'incision de la vésicule biliaire avec curetage du cholédoque !

— Jamais personne ne croirait une chose pareille ! intervint soudain Peter Löhres, dont les nerfs lâchaient. Nous allons être dépecés comme du bétail, et ces messieurs les médecins discutent comme s'ils se trouvaient à un Congrès. Idiots ! Idiots ! Triples idiots !

Ce brusque éclat sortit Albert Heimbach de sa léthargie. Il recommença à se taper le front contre les barreaux de sa cage en lançant son cri affreux d'une voix rauque.

— Au secours ! Au secours !

— C'est vrai qu'à ce régime-là, les nerfs ne peuvent pas tenir longtemps, dit Huber d'une voix hésitante. J'arriverai peut-être à vous libérer, moi ! Quand on vous transportera jusqu'au temple...

— Avec quoi ? Vous avez l'intention de sauter sur les soldats et les prêtres ?

— J'ai un revolver et quatre recharges de munitions...

— Ce qui fait trente balles... Ce calcul vous suffit-il ?

— Oui.

Huber baissa la tête. Les yeux fixés sur Veronika, il essayait de se défendre contre une pensée insidieuse et lancinante : il était collé ici sur un mur et ne pouvait rien faire d'autre que d'attendre la mort...

— Comment se fait-il... Comment se fait-il que vous ayez joui d'un traitement de faveur ? reprit-il d'une voix rauque d'émotion.

— Ah oui ! — Stricker passa la main sur son front pour mettre de l'ordre dans ses cheveux grisonnants ; même ici, dans ces circonstances tragiques, ce geste ne manquait pas d'une certaine élégance... élégance macabre du reste. — Il s'agissait d'un ostéome...

— D'un quoi ? questionna Alex Huber complètement sidéré.

— Un ostéome ostéoïde. Le fils de la déesse..., car elle a bien un fils, sur ce point elle est parfaitement identique aux femmes de l'espèce humaine. Mais on ne parle jamais du père... Le fils de la



déesse, donc, a quelque chose à la hanche, dans les parages de la cavité articulaire. Le petit boite, il souffre atrocement, et Dombono crève de peur quand il pense au traitement à lui faire suivre. Que Sikinophis vienne à périr sous ses bistouris chargés d'électricité, et c'en est fini de lui. En outre, il atteint ici les limites de ses compétences en matière de chirurgie... Attendez, c'est maintenant que tout se corse.

Stricker s'installa confortablement contre les barreaux de sa cage et fouilla ses poches. Il découvrit alors qu'il manquait de cigarettes. Sa déception amère en un tel moment prouva, s'il en était besoin, qu'il n'était pas aussi détaché intérieurement qu'il voulait bien le laisser paraître.

— ... D'après le testament de ses ancêtres, le fils de la déesse d'Urapa n'a pas le droit de quitter la ville ; aussi faut-il amener un médecin étranger jusqu'ici. On a appris, je ne sais comment, que j'étais médecin, et voilà pourquoi nous avons été bel et bien enlevés. C'est du moins la raison profonde, et non la raison officielle, de notre enlèvement. Seulement voilà, je suis seulement spécialiste des maladies internes. Et si je suis parfaitement capable de diagnostiquer cet ostéome, il m'est impossible de l'opérer. Il fallait donc faire comprendre ces subtilités à la Divine Reine et à son grand-prêtre. J'ai essayé... mais n'ai réussi qu'à moitié. On nous a promis à tous notre libération, à condition que je délivre Sikinophis de sa tumeur osseuse ! Il fallait bien m'y résigner : que j'opère moi-même ou que Dombono opère sous mes directives, peu importe... Le résultat est le même. L'issue ne peut être que fatale. Vous voyez bien que nous n'avons plus aucun espoir d'échapper à notre destin !

— Mon cher collègue..., commença Alex Huber lentement.

Puis il se tut. Une pensée démentielle s'accrocha à son esprit et l'obséda. Il regarda Veronika toujours écroulée dans sa cage, mais qui commençait enfin à bouger ; il regarda le pitoyable Heimbach ; il regarda Peter Löhres qui tournait en rond dans sa cage... Puis ses yeux se tournèrent vers la ville écrasée au fond de la vallée, vide et morte, et les soldats toujours en quête de leur proie introuvable... Il perçut des coups de gong dans le lointain, et les appels transmis par les cors de bronze.

— Moi... moi, je suis chirurgien...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous êtes ? hurla Stricker. Huber !

— Oui, je suis médecin-chef de la clinique chirurgicale de l'Université de...

— Huber ! coupa Paul Stricker. – Il sentit ses jambes se dérober sous lui, et il fut obligé, tout comme Heimbach, de se cramponner aux barreaux de sa prison. – Si je vous avais à portée de la main, je vous embrasserais !

— J'ai même emporté mes instruments chirurgicaux.

— Huber posa sa trousse médicale à côté de lui, sur le mur. – Je ne voyage jamais sans ma boîte à outils...

— Mon Dieu, c'est miraculeux ! – La voix de Stricker faillit se casser ; plus la moindre trace de sarcasme, cette carapace dont il s'était revêtu pour garder contenance jusqu'au bout. – Vous... vous pourriez la faire, cette opération ? Un ostéome...

— Rien de plus simple.

— Cette fois, c'est plutôt une gifle que j'ai envie de vous allonger, pour votre sang-froid. Rien de plus simple ! Savez-vous que vous pouvez nous sauver la vie à tous...

— C'est exactement ce à quoi je pense.

— Autrement dit, vous allez immédiatement redescendre toutes ces marches jusqu'en bas, et vous constituer prisonnier..., dit Stricker d'une voix sans timbre. Huber, vous n'êtes pas un idiot, à la fin !

— Merci ! – Alex Huber fit un geste en direction de Veronika. – Vous expliquerez tout à Vroni. Je ne veux pas attendre qu'elle s'éveille. J'y vais tout de suite...

Stricker approuva d'un signe de tête. Il était incapable de prononcer le moindre mot maintenant. La dernière grande chance ! La seule d'ailleurs ! On pourra continuer à vivre ! Uniquement parce qu'un homme a eu le courage et la folie de partir seul à la recherche de sa fiancée disparue... Et cet homme est justement un chirurgien, et il a justement l'habitude depuis toujours d'emporter ses instruments chirurgicaux avec lui dans tous ses déplacements. Est-ce que c'est un miracle, ou bien une des plaisanteries dont le destin est friand ?

— L'opération doit réussir, mon vieux, prononça péniblement Stricker. Si vous saviez dans quelles conditions vous allez devoir opérer...

— Elle réussira ! – Huber se laissa glisser de son mur. – J'exigerai de vous avoir comme assistant...

— Non ! Surtout n'en faites rien ! Il faut que je reste auprès de Veronika. Elle aura davantage besoin de moi que vous.

— C'est juste. Bon, allons, j'y vais, et souhaitez-moi bonne chance...

— De tout mon cœur. – Stricker leva la main ; une main agitée d'un tremblement violent. – Que Dieu vous assiste, Docteur Huber...

C'était la première fois depuis trente ans qu'il implorait l'aide de Dieu...

Lentement, Alex Huber revint vers l'escalier. Arrivé en haut des marches, il aspira quelques bonnes bouffées d'air, puis il se redressa et sortit de sa cachette pour rejoindre le milieu de la première marche. Et il commença sa descente... Un homme seul, complètement seul,

vêtu d'un uniforme noir en écailles de cuir. Il ôta son casque, pour que chacun pût le reconnaître... Le soleil se reflétait dans ses cheveux châtain brillants, ce qui leur donnait un éclat cuivré.

Il évita de regarder vers la gauche, du côté des prisons suspendues, mais il entendit un bruit de voix en provenance de cette direction. Et brusquement le hurlement de Veronika, qui le frappa comme un violent coup de poing.

— Alex ! Alex ! Ne fais pas cela ! Alex ! Sauve-toi ! Va-t'en, Alex !

Continue, s'ordonna-t-il à lui-même. Ne regarde pas sur le côté, pas un coup d'œil sur elle ! Pour toi, il n'y a plus qu'une seule issue, celle-ci... Deux cents marches à descendre. Reste bien au milieu, Alex Huber, ne te laisse pas aller, redresse la tête, du cran... Un pied à la fois, une marche à la fois. Tu n'as pas le droit de chanceler, Huber, tu n'as pas le droit de trembler ! Tout le monde te voit maintenant ; ils te regardent tous, des milliers d'yeux, et ils ne comprennent pas ce que tu fais là.

Continue, Alex Huber, continue ! Ne t'arrête pas en chemin. Encore cent trente marches... Ce doit être étrange à voir d'en bas : un petit bonhomme solitaire sur cet escalier monumental...

Pour que personne ne doute de son identité, pour que tout le monde soit convaincu qu'il était bien l'homme recherché, il balança sa trousse médicale. La ville fantastique commença à reprendre vie, les rues grouillaient de gens. Debout sur les toits, dans les jardins et dans les cours, serrés en foule sur la grande place devant le temple.

Une marche à la fois... Huber, même si tes genoux se mettent à trembler, ne ralentis pas ton rythme ! Il faut que tu descendes ce maudit escalier comme si tu avais, toi, vaincu Urapa. Peu importe que ton cœur batte à tout rompre et que la sueur t'aveugle.

Des coups de gong retentissaient à présent de tous les horizons, et les cors de bronze lançaient des appels différents. Sur la grande place du temple, les soldats se rangèrent... Vus d'en haut, ils faisaient l'effet d'un tapis uni noir.

Alex Huber descendait lentement, une marche à la fois. Si j'atteins la place vivant, se dit-il, j'aurai déjà gagné une manche. Encore faut-il aller jusque-là.

Les dernières marches.

Une forêt d'épées jaillit devant lui, une muraille de pointes d'acier acérées l'accueillit. Pas encore, se dit-il avec désespoir. Pas encore ! Vous ne voyez pas ma trousse de cuir noir ? Je vous apporte, dans cette sacoche, la vie de votre prince Sikinophis... et la vie de Veronika.

Attendez encore un peu... pour l'amour du ciel... attendez encore un peu...

DOMBONO l'attendait sur la dernière marche.

Huber ne connaissait pas cet homme ; mais son vêtement brodé d'or, la tiare précieuse qu'il portait sur la tête, et le fait qu'il attende seul, sur la dernière marche, étaient significatifs de sa grandeur. Car le mur des épées dressées commençait seulement à deux mètres derrière lui, et cachait toute la place. D'après les renseignements donnés par Stricker, ce devait être l'homme qui venait juste au-dessous de cette mystérieuse reine et déesse d'Urapa, le plus puissant de tous les habitants de ce pays fantastique ; c'était lui aussi sans doute le chirurgien qui frottait le scalpel d'acier entre ses doigts jusqu'à ce qu'il fût chargé d'électricité et qu'on pût s'en servir à la fois de bistouri et de coagulateur.

— Vous avez du cran ! déclara Dombono en guise de salut.

Il parlait en effet un bon anglais, digne d'Oxford... Huber n'y avait pas cru, il avait pris ce détail pour une plaisanterie cynique de Stricker.

— Nous respectons le courage. – Dombono leva les yeux vers le sommet du temple dressé dans le ciel, vers le Saint des Saints. – Vous savez que vous devez mourir.

— Ce n'est pas encore si sûr !

Alex Huber posa sa trousse médicale près de lui, sur la dernière marche. Il ne sentait plus ses jambes, ses genoux tremblaient d'épuisement, la sueur lui inondait le visage. Deux cents marches à monter, deux cents marches à descendre, des marches particulièrement raides... Il commençait aussi à manquer d'entraînement. Du ski, un peu de tennis, de la natation... performances risibles en regard de ces quatre cents marches, surtout quand il faut les franchir dans une situation pareille ! Avec la mort aux trousses !

Il regarda Dombono à travers le voile de ses yeux noyés de transpiration.

— Puis-je vous demander un verre d'eau..., dit-il en affectant une réserve bien anglaise.

Puisque quelqu'un parlait l'anglais comme un membre de la Chambre des lords, dans ce pays invraisemblable, continuons à jouer le jeu macabre en anglais.

Dombono ne réagit pas.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il sèchement. Comment avez-vous découvert la route qui conduit à Urapa ?

— Grâce au hasard, à la chance, au flair, à l'aide de Dieu... comme vous voudrez. Je n'en sais rien moi-même. Il fallait que j'avance, tout simplement... Barrières rocheuses, chutes d'eau, sentiers à vous donner le vertige, et forêts encombrées de broussailles... Je ne pensais qu'à une chose : là-bas, quelque part, doit se trouver Veronika.

— Vous étiez à la recherche de Miss Ruppl ? Ainsi, votre incursion ici n'est pas du pur hasard ?

— Non ! Miss Ruppl est ma fiancée. Comme le monde entier participait aux recherches entreprises pour retrouver ce petit groupe de voyageurs mystérieusement disparu, j'ai pris le premier avion pour l'Ouganda. Nous pensions tous qu'il s'agissait de rebelles.

— Nous ne sommes pas des rebelles.

— Qui aurait pu s'en douter ?

— Nous sommes un peuple pacifique.

— Sur ce point, on pourrait trouver matière à discussion...

Huber essuya la sueur de son visage. Le quart d'heure de grâce, se dit-il. Ils ne t'ont pas transpercé sur-le-champ de la pointe de leurs épées. Parle, mon vieux, raconte n'importe quoi, tout ce qui te passé par la tête ! Chaque mot est une parcelle de vie !

— Ce n'est pas faire preuve d'une hospitalité très chaleureuse que de suspendre ses visiteurs dans des cages au mur du temple !

— Vous n'allez pas tarder à les y rejoindre, répondit Dombono d'une voix dure.

— Il fallait s'y attendre.

Il y voyait mieux à présent, ses yeux n'étaient plus voilés par la transpiration. La place était noire de monde ; les gens se pressaient tellement les uns contre les autres qu'ils ne pouvaient plus faire un mouvement.

— Naturellement, vous pouvez me suspendre au mur du temple à côté des autres, et me sacrifier ensuite à votre dieu de la pluie... Mais ce n'est pas cela qui rendra la santé à Sikinophis. L'enfant continuera à se paralyser progressivement et à souffrir cruellement, jusqu'à ce qu'un jour il finisse par mourir dans des conditions misérables...

Continue à bavarder, Alex Huber, se dit-il. Raconte n'importe quoi. Des histoires de médecine, pour lesquelles, à Munich, on te chasserait de la clinique avec un coup de pied dans le derrière. Dépeins-leur ce stupide ostéome comme un cancer osseux ; explique-leur qu'il rayonne des métastases dans le corps tout entier, et en particulier dans le cerveau... Fabrique les histoires les plus abracadabrantes à leur intention... Il n'y a que des paroles qui puissent garantir ici la vie sauve...

Dombono fixait sur Alex le regard sombre de ses yeux de jais. Son visage coloré avait pris la fixité d'un masque de pierre.

— Que sais-tu de Sikinophis ? demanda-t-il à voix basse.

— J'en sais autant que le docteur Stricker. La mort se cache dans sa hanche, et personne n'est capable de l'en faire sortir.

Alex Huber descendit la dernière marche. Auprès du puissant Dombono, il paraissait petit, malgré sa taille de un mètre soixante-dix-huit.

— Il n'y a qu'une excision qui puisse le sauver... C'est ainsi que nous appelons cette intervention, nous.

— Nous allons l'opérer, dit Dombono avec raideur.

— Pas vous. Car je suppose que vous êtes Dombono ? Le docteur Stricker vous appelait le chirurgien en chef, mais même étendu sur votre pierre sacrificielle, il trouverait encore le moyen de plaisanter. C'est sa manière à lui de lutter contre la peur : Moi, je suis différent... J'ai une peur bleue, Dombono, et je ne veux pas mourir non plus. Est-ce que vous maintenez votre promesse de libérer tous les prisonniers si l'opération réussit ?

— C'est la déesse qui a fait cette promesse. – Dombono leva une fois de plus les yeux vers le sommet de la pyramide. – Moi, je suis contre.

— Il faudrait y réfléchir. – Alex Huber se pencha pour saisir sa sacoche de cuir, et aussitôt, les épées approchèrent. Mais il hocha la tête en grimaçant un sourire. – Non, ce sac ne contient ni une bombe ni une arme secrète. Dombono, je suis médecin, moi aussi. Chirurgien. Je suis prêt à opérer l'enfant.

— Vous êtes... – Dombono fixa sur lui un regard inquisiteur. Sa physionomie s'éclaira l'espace d'une parcelle de seconde, puis se pétrifia à nouveau. – Vous êtes sûr d'être plus capable que nous ?

— J'ai déjà pratiqué de nombreuses ablations d'ostéomes, en particulier chez les enfants. Et mes petits opérés gambadent maintenant comme de jeunes agneaux.

Il doit comprendre ça, se dit-il. Et cette image doit le convaincre. Comment est-ce possible ? Un type qui parle un anglais irréprochable et qui pense avec un cerveau de pharaon. C'est de la folie pure, et pourtant, c'est la vérité, puisque c'est un fait ! Au-dessus de moi, quatre cages sont pendues à un mur. Et Veronika est retenue captive derrière des barreaux, entre ciel et terre, comme une bête sauvage...

— Venez avec moi ! ordonna Dombono d'une voix sévère.

Une grande majesté se dégagait de toute son attitude. Le mur des épées s'ouvrit devant lui, un passage se forma qui conduisait jusqu'à la porte monumentale, gardée de chaque côté par deux personnages fabuleux en or : deux statues à tête d'oiseau, à membres humains et à pattes de loup.

Voilà donc le palais, se dit Huber. J'ai réussi ! Vroni, j'ai vraiment réussi, tu sais ! Ils me conduisent auprès de cette fameuse reine. Ils ne m'ont pas tué sur-le-champ ! Dans une heure, toi aussi, tu sortiras de ta cage, tu cesseras d'osciller entre ciel et terre, et tu retrouveras le contact avec le sol terrestre. Ce sera ma première condition, et si elle n'est pas acceptée, je n'opérerai pas l'enfant.

Brusquement, il se sentit très fort. Il eut conscience du pouvoir qu'il détenait en ce moment sur Urapa. On avait besoin de lui. C'était lui qui tenait entre ses mains le bien le plus précieux que possédait ce royaume de légende.

Pourvu que ce soit bien un ostéome, se dit-il encore tout en parcourant au côté de Dombono la haie formée par les soldats en uniforme de cuir noir. Dieu fasse que le docteur Stricker ne se soit pas trompé dans son diagnostic. Si jamais je découvre un cancer osseux... Veronika, dans ce cas, plus rien ne pourra nous sauver. Devant un cancer osseux, je suis impuissant.

Il s'arrêta devant l'entrée du palais, aussi haute qu'une maison, et leva les yeux vers le mur du temple. D'en bas, on ne discernait presque plus les prisonniers enfermés dans leurs cages, ils ressemblaient à des coccinelles de couleur clairot. Mais il remarqua tout de même qu'ils étaient tous debout, collés à leurs barreaux, la tête baissée vers lui. Stricker avait dû leur donner toutes les explications. Quel espoir les animait sans doute maintenant ! Avec quelle confiance désespérée, la confiance des condamnés, pensaient-ils à lui en cet instant !

Dombono posa sur son épaule sa grande main brune et Huber ressentit une sorte de décharge électrique dans tout le corps. Voilà ce dont parlait Stricker, se dit-il. Cette force mystérieuse... Cet homme est une véritable source d'énergie.

— Faites descendre les cages ! dit Huber à haute voix.

— Non !

— C'est toute la valeur que vous attachez à votre futur souverain ?

Dombono ne répondit pas. Il lui assena un violent coup de poing dans le dos, – avec une brutalité telle que la douleur se répercuta jusque dans son crâne. Et le grand-prêtre le poussa devant lui, à l'intérieur du palais.

Combien de temps Alex Huber attendit-il entre les murs rutilants d'or et de lumière, sous les signes et les bas-reliefs étranges, il n'en savait rien. Cela lui parut en tout cas une éternité. Il était seul, debout au milieu d'une pièce très haute de plafond, dans un silence absolu.

Il se décida enfin à longer les murs à la recherche de la porte par laquelle il était entré, poussé par Dombono. Mais il ne découvrit rien. Rien que de l'or ciselé, sans aucune faille. Un mur couvert de dessins fantastiques, qui paraissaient traduire l'histoire d'Urapa... Des millénaires de bonheur dans une vallée qui ressemblait aux entrailles

de la terre.

On n'entendait aucun bruit, hormis celui des pas d'Alex Huber.

Leur écho se répercutait dans cette pièce aussi haute qu'une cathédrale avec une telle insistance qu'ils faisaient mal. Ils lui firent l'effet de coups de marteau sur son crâne. Aussi resta-t-il immobile, dans l'attente de ce qui allait arriver.

Le mur finit par s'ouvrir. Dombono apparut, enveloppé de cette lumière spectrale pratiquement indescriptible dont la source restait mystérieuse. Derrière lui, deux autres prêtres poussèrent le lit dans la grande salle... Sur ce lit était étendu Sikinophis, couvert d'un voile tissé de fils d'or. L'enfant ne bougeait pas... L'immobilité figée, la raideur semblaient être à Urapa les signes de la divinité... Et le silence, ce silence atroce, qui vous dévorait !

Huber resta au milieu de la pièce, à deux mètres du lit. Les prêtres s'éloignèrent sans bruit.

Dombono montra du doigt le corps de l'enfant.

— Je répète ce que j'ai déjà déclaré au docteur Stricker. Si vous touchez le Fils du Soleil, votre vie restera à jamais liée à la sienne.

Huber approuva d'un signe de tête. Sa gorge se noua. Cette fois, c'est l'heure de la première grande décision, se dit-il. Auscultation, diagnostic, et surtout pronostic : l'opération est-elle possible, oui ou non ? Pronostic dont dépend notre vie à tous. La vie de Veronika...

— Eh bien, que fait-il là ? dit-il d'une voix rauque de tension contenue. Pourquoi est-il couché sur ce lit ? Il faut qu'il se lève et qu'il marche !

Dombono fixa Huber d'un regard exorbité. À croire que celui-ci venait de tuer Sikinophis ! L'enfant ne bougeait pas, seuls ses doigts remuèrent légèrement, d'un mouvement à peine perceptible. Ils raclaient d'un geste nerveux son drap brodé.

— Alors ? répéta Huber à haute voix. Il faut qu'il se déplace.

— C'est impossible ! – Dombono apparemment s'était remis de sa frayeur. – Il se tord de douleur.

— C'est justement cela que je veux voir !

— Personne n'a le droit de contempler les souffrances du Fils du Soleil.

— Exception faite de son médecin ! Et son médecin, c'est moi !

Une voix parvint jusqu'à eux, venue on ne sait d'où... Une voix irréaliste, vacillante, une voix sortant des étendues glacées. Elle prononçait des mots dans une langue qui aurait peut-être une sonorité mélodieuse si elle avait un autre timbre.

Dombono posa la main sur sa poitrine, et Huber tourna la tête. Une tache de lumière rayonnait dans le mur doré, tellement claire qu'il fut obligé de cligner des yeux comme s'il était ébloui. Il distingua néanmoins dans cette lumière aveuglante une silhouette féminine,



plus proche du soleil que d'un être humain.

L'enfant se redressa sur son lit. La lumière dans le mur s'éteignit. Huber ne put quitter des yeux l'endroit où venait d'apparaître et de disparaître la déesse d'Urapa. Il n'y avait plus rien qu'un mur d'or, couvert de reliefs relatant l'histoire d'Urapa.

— Sikinophis va se lever, déclara Dombono d'une voix sombre. Votre vie est liée à...

— Je sais ! coupa Alex Huber avec un geste du bras. Vous vous répétez ! Je connais par cœur le rituel maintenant ! Votre reine me paraît être la seule personne raisonnable ici. J'aimerais lui parler, après avoir examiné l'enfant.

— Si elle veut bien...

— J'ai peine à croire qu'une mère se désintéresse de l'état de santé de son enfant. C'est en tant que médecin que je voudrais lui parler. En tête à tête...

Les yeux de Dombono lancèrent des éclairs. Ah ! Ah ! Voilà où nous en sommes ! se dit Huber. Ce n'est pas tellement différent de ce qui se passe chez nous, à vrai dire. La concurrence médicale... Ici, Dombono fait figure de patron, c'est son avis qui fait loi. Voilà qu'un concurrent débarque, et parle un autre langage... C'est la déclaration de guerre immédiate sur le plan médical. Et comme toujours, au frais des malades. Sur ce point, Urapa est un État moderne ; tous les médecins pourraient être frères.

— Il se lève ! dit Dombono, et le timbre de sa voix laissait percer une nuance mauvaise.

Huber fit demi-tour. Sikinophis était debout auprès de son lit, la tête et le corps toujours enveloppés du voile d'or. Il avait la taille d'un enfant de quatorze ans, et donnait l'impression d'étudier attentivement le nouveau médecin étranger, derrière son rideau brillant.

— Est-ce qu'on peut lui parler ?

— Il parle le français.

Nouvelle énigme. Huber fit un pas en avant. Le jeune garçon se redressa, mais continua à se cramponner à son lit.

— Je n'ai pas la moindre idée de la manière dont on parle à un prince, dit Huber en français. Donc, je conserve mes habitudes... Quel âge as-tu ?

Dombono sursauta. Il le tutoyait ! Il s'adressait à lui comme on s'adresse à n'importe quel gamin ! Cela devrait lui coûter la tête, et sur-le-champ !

— Quinze ans ! répondit Sikinophis.

Le timbre de sa voix oscillait entre l'enfant et l'homme.

Il mue, constata simplement Huber. Rien de plus normal aussi.

Et à partir de cet instant, il ne fut plus que médecin. Il oublia la

ville fantastique d'Urapa, l'immense pièce aux murs couverts d'or, le jeune dieu qui lui faisait face. Il ne vit plus qu'un enfant qui se cramponnait à son lit, un enfant malade atteint d'une tumeur à la hanche droite qui lui causait des souffrances quasi intolérables. Un « cas », pour adopter le langage professionnel. Pas davantage.

— Est-ce que tu peux marcher ?

— Difficilement.

— Essaie. Si cela fait trop mal, arrête-toi...

L'enfant fit quelques pas, tout en boitillant, puis brusquement, il s'arrêta, et parut chanceler. Huber bondit sur lui et le retint. Cette fois, je l'ai touché, se dit-il comme dans un éclair. Cette fois, nos vies sont indissociables. C'est le point de non-retour.

— Tu as très mal ?

— Oui...

Une petite voix plaintive surgie de derrière le voile d'or.

— Recouche-toi.

Il ramena Sikinophis jusqu'à son lit et l'aida à s'étendre. Puis il découvrit la partie inférieure de son corps.

Le docteur Stricker avait raison. On sentait très nettement sous les doigts la tumeur osseuse près de l'articulation, une boule épaisse, dure, de la taille d'un poing de bébé déjà. Si seulement on pouvait le radiographier, pensa Huber. Stricker aussi s'était fait la même réflexion. Il ne me reste qu'à l'opérer à l'aveuglette. Et si ce n'est pas un ostéome, nous aurons eu de la malchance. Une chose était certaine, il n'y avait pas d'autre solution que l'intervention chirurgicale.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? interrogea l'enfant. Faudra-t-il me couper la jambe ?

— Espérons que non !

Je voudrais voir son visage, se dit Huber tout en lui répondant. Je voudrais voir la physionomie de l'enfant sur qui je porterai-mon scalpel. Je ne veux pas travailler sur de la viande... Il faut que j'aie un contact humain avec la personne que j'opère. C'est peut-être désuet, mais tant pis.

D'un geste brusque, il arracha le voile d'or du visage de l'enfant. À l'arrière-plan, Dombono poussa un cri rauque. Il n'y avait pas pire sacrilège...

Bouleversé, Huber laissa tomber le voile. L'enfant étendu sous ses yeux avait une peau presque blanche et des yeux bleus. Un joli visage fin, encadré de boucles blondes.

— Je te guérirai, dit Huber spontanément. N'aie pas peur ! Et maintenant, je veux parler avec ta mère !

La tête blonde acquiesça d'un mouvement léger, et deux yeux bleus le fixèrent d'un regard rayonnant.

— VOUS avez terminé ? demanda Dombono.

Il était tout, près de Huber, derrière lui, et sa voix de basse le fit sursauter. Ce qui venait de se passer ici équivalait à un coup d'éponge sur les traditions antédiluviennes d'Urapa.

— Pour aujourd'hui, oui !

Huber posa le voile sur la tête de l'enfant. Il était encore tout ébloui de sa beauté et du regard rayonnant de ses yeux bleus.

Blond, les yeux bleus... Quelle femme était-elle donc, cette fameuse reine ? Et le père de l'enfant, qui était-ce ? Que s'était-il passé entre ces murs écrasants, quinze ans auparavant ? Où était le père de cet enfant ?

— J'ai fait le tour du problème, reprit Alex Huber. Mon devoir de médecin m'ordonne à présent d'expliquer aux parents du malade les suites et les complications possibles de l'opération. — Il regarda Dombono d'un air de défi. — Avant tout, j'ai besoin de l'accord du père.

— Il n'y a pas de père ! répondit Dombono d'une voix dure.

— Quoi ? — Le docteur Huber suivit des yeux le lit roulant que deux prêtres emportaient hors de la pièce. — Est-ce que chez vous les enfants poussent sur des arbres comme les pommes ?

— Votre curiosité pourrait bien vous coûter la vie, Docteur Huber !

— Ma curiosité m'a déjà souvent sauvé, Dombono ! — Il sourit d'un air provocateur, tout en ayant conscience de grimacer plus que de sourire. — Est-ce que je serais ici sinon ? Le père de l'enfant est mort ?

Dombono ne répondit pas. De nouveau, le mur s'entrouvrit mystérieusement ; ils quittèrent la pièce et après avoir parcouru des couloirs interminables, ils arrivèrent dans la grande salle où se dressait le trône orné de pierres précieuses sur une estrade d'or. Sikinika était assise, immobile, véritable statue divine, d'une beauté irréelle. Sans le vouloir, Alex Huber retint son souffle. Contrairement à son collègue Stricker, quelques jours plus tôt, il n'était pas écrasé par la sensation horrible d'avoir le couteau sur la gorge. Cette fois, les rôles se balançaient... Ici une mère qui luttait pour son enfant, malgré sa condition de déesse... Et là, un médecin, le seul qui pût lui venir en aide.

Huber fit des yeux le tour de la salle. Dombono s'était retiré. Il était

seul avec Sikinika.

— N'espérez pas, Madame, que votre vue provoque sur tout mon corps un frémissement sacré ! déclara-t-il plein d'admiration pour son propre courage. — Nous sommes seuls, et je suppose que nul ne peut nous entendre. Il ne devait pas exister de micros cachés dans les murs, il y a quatre mille ans ; aussi pouvons-nous discuter comme des gens normaux... Réserveons l'État Divin pour les occasions officielles. — Il s'inclina légèrement. — Je suis le docteur Alex Huber. J'habite Munich où je suis chirurgien. J'ai examiné votre fils, et je suis prêt à l'opérer. Mais j'y mets toutefois quelques conditions.

— On ne me pose pas de conditions, à moi !

Une voix qui semblait sortir d'un congélateur. Et malgré tout, cette voix glaciale était capable de fasciner tous les hommes. Rien ne bougeait dans son visage pendant qu'elle parlait, pas même ses lèvres. Et si elle était ventriloque ? se dit-il. Quelle pensée stupide ! Pourtant tout le monde remue les lèvres en parlant, on ne peut pas faire autrement. Il s'adressa à la reine.

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire, et surtout si vos décisions sont sans appel, nous n'avons même pas besoin de poursuivre cette conversation. Votre fils souffre d'un ostéome ostéoïde. D'après ce que j'ai pu observer, car je ne peux pas m'appuyer sur un cliché radiographique, il doit s'agir d'un *osteoma eburneum*...

— Parlez un langage compréhensif ! ordonna sèchement la femme enveloppée d'or. Est-ce que mon fils pourra retrouver l'usage de ses jambes ? Pourra-t-il marcher sans souffrances ? Peut-on espérer en une guérison complète ?

— Cela dépend de plusieurs facteurs. Il est possible que vos médecins soient capables de charger d'électricité des scalpels par simple frottement, mais qu'ils puissent aussi respecter les lois de l'antisepsie dans leurs interventions chirurgicales, c'est une autre question. Nous avons dans ce cas un champ d'opération étendu, ce qui multiplie les risques d'infection. Même en cas de nécessité, ma réserve d'antibiotiques ne suffira pas. Voilà donc le premier problème.

— Et le second ?

— Les préliminaires. Les analyses de sang, tout ce travail compliqué de laboratoire, les incidents dus à l'anesthésie, les transfusions de sang, le cas échéant. Il faut que je vous prévienne ! Il ne suffit pas d'ouvrir simplement la hanche et de gratter la tumeur. Chaque opération, à plus forte raison celle-ci, entraîne avec elle des quantités d'éléments imprévus.

— Nous sommes courageux ! dit fièrement Sikinika. Mon fils aussi est courageux, Docteur Huber. Et vous aussi, vous êtes courageux.

— Le courage ne sert à rien. Ce n'est pas suffisant. Il faut que je connaisse mon malade.

— Vous avez vu Sikinophis.

— Oui. Il a des boucles blondes et des yeux bleus. De magnifiques yeux bleus.

Le visage pétrifié ne broncha pas. Quelle maîtrise de soi incroyable elle possède, se dit-il. N'empêche qu'elle a dû lui faire défaut une fois, il y a environ quinze ans, sa belle maîtrise de soi ! Il existe certes des moutons noirs dans un troupeau d'agneaux blancs, mais jamais on n'a vu des yeux bleus chez les gens de couleur, à moins qu'un individu aux yeux bleus ait choisi une fois un spécimen de la race noire.

— C'est une jambe que vous avez à opérer, et non des yeux ! répliqua froidement Sikinika. Dombono a raison. Vous êtes trop curieux, cela ne vous portera pas chance.

— Tiens, tiens ! Donc, on peut écouter quand même ! aux portes ?

— J'entends et je vois tout.

— C'est le privilège des dieux. Mais à moi, médecin, vous êtes bien obligée d'avouer que vous avez conçu votre fils comme tout le monde, et que vous l'avez mis au monde comme tout le monde. Cela, je le sais. Il n'est pas issu d'une larme du Soleil, comme on le présentera peut-être un jour au peuple d'Urapa, à cause de ses cheveux blonds !

— Que voulez-vous ? demanda Sikinika.

Cette fois, sa bouche remua, le masque se détendit ? Même ses doigts s'animent ; ils se mirent à courir sur sa robe tissée d'or. Elle est nerveuse, se dit-il. Déesse, toi aussi, tu n'es qu'une femme, en fin de compte, une femme comme toutes les autres femmes.

— En savoir davantage sur vous.

— Vous ne saurez rien du tout !

Ses doigts s'agitaient de plus en plus, ses yeux étincelaient d'un air furieux en le regardant ; ils passaient alternativement du vert au noir, suivant l'éclairage.

N'exagère pas trop, se dit-il. Tu t'es déjà aventuré très loin. Elle sera plus bavarde demain... Tous les jours un peu plus... Elle va se dégeler sous l'effet de l'angoisse grandissante que lui causera l'état de son fils. Car je ne peux pas l'opérer tout de suite... Il faut d'abord que je sache exactement ce que Stricker entend par « hôpital local », dans quelles conditions je devrai travailler, et quel sera le risque de complications préopératoires. Je vais en donner, du fil à retordre, à ce brave Dombono... Il sera peut-être obligé de transformer complètement tout son hôpital !

— Est-ce que votre proposition de libérer tous les prisonniers si l'opération réussit tient toujours ? finit-il par demander.

— Je tiens toujours ma parole ! répondit Sikinika d'un air hautain.

— Le retour dans notre monde aussi ?

— Oui.

— Pour nous tous ?

— Pour vous tous. — Sikinika fixa Huber d'un regard pénétrant. À présent, ses yeux sont verts, constata-t-il. Vert turquoise. — Vous aimez la femme blonde ?

— C'est ma fiancée. Vous pourrez lui vouer une reconnaissance éternelle... Sans elle je ne serais pas ici en ce moment. Et personne n'aurait opéré votre fils.

Il poussa l'audace jusqu'à avancer jusqu'au bas des marches du trône. Peut-être des yeux invisibles l'observaient-ils, il l'ignorait. Mais personne ne le retint. Il voyait maintenant Sikinika de tout près, et il en fut de nouveau fasciné. Les traits de son visage étaient d'une harmonie parfaite. Leurs regards se croisèrent et se heurtèrent comme des lames acérées.

Le choc le frappa comme une brûlure cuisante. Il ne put soutenir le regard de Sikinika... et baissa la tête en se mordant les lèvres. Non, surtout pas ça ! se dit-il avec épouvante. Reine, déesse, mère, amante secrète, quoi que tu sois... C'est de la folie ! Je suis ici en tant que médecin uniquement, et rien d'autre ! J'aime Veronika, et je me défendrai comme un tigre contre tout ce qui pourrait détruire cet amour.

Sikinika, c'est sans espoir ! Je connais ce genre de regards, que diable ! Une femme est capable d'embrasser avec les yeux... Elle est capable de se donner tout entière d'un seul regard... Sikinika, c'est de la folie !

— Il me reste encore une condition à poser, reprit-il en affectant un ton volontairement dur et impersonnel, ce qui touchait maintenant la femme, et non plus la déesse, il le savait bien. — Et il poursuivit en toute connaissance de cause : — J'exige qu'on fasse descendre immédiatement les cages du mur. Je ne ferai pas cette opération tant que les cages seront suspendues là-haut !

Un léger frémissement parcourut le corps de Sikinika, unique réaction prouvant que les paroles d'Alex Huber avaient touché juste. Elle le comprenait parfaitement... Il venait de se décider en faveur de Veronika. Et brusquement, elle détestait cette femme blonde, tout comme elle avait, quinze ans auparavant... Ses yeux s'assombrirent. L'éclat d'humanité fugitif parut s'éteindre. Seule demeura face à lui la statue de glace et d'or.

— Non ! répondit-elle froidement.

— Le dieu de la pluie pourra se réjouir de recevoir nos cœurs en offrande...

— Je ferai descendre les hommes. La femme restera suspendue.

— C'est bien ce que j'avais pensé. — Il se détourna d'elle. Et prononça quelques phrases en tournant le dos à Sikinika. L'écho de sa voix retentit dans la vaste salle. — Qui aura le courage d'avouer au petit Sikinophis qu'il est condamné à boiter et à souffrir encore,

uniquement parce que sa mère déteste davantage une femme étrangère qu'elle n'aime son fils...

— C'est moi qui le lui dirai moi-même ! — Ce fut un cri qui lui fit presque ployer les genoux, tant il l'avait écrasé avec brutalité. — Je ne veux plus jamais vous voir ! Plus jamais ! Plus jamais...

Le mur s'ouvrit devant lui. Il quitta la salle, et, dehors, faillit se heurter à Dombono. La physionomie du grand-prêtre trahissait le triomphe.

— J'ai fait préparer pour vous une chambre à l'hôpital, dit-il sur un ton presque aimable.

Pour Dombono, Huber était déjà presque mort, et cela le rendait tout d'un coup plus humain.

— Vous pouvez aller où bon vous semble, et tout visiter.

— Merci. Je n'y tiens plus...

Voilà que je risque tout, cette fois. La ruse peut tourner mal, mais elle peut aussi tout sauver. Je joue tous mes atouts sur l'amour maternel, la force la plus puissante dans l'être humain. Que l'amour sensuel de Sikinika soit plus fort, et j'ai tout perdu.

— Allez chercher une nouvelle cage, Dombono. Je voudrais être suspendu au mur à côté des autres !

On ne lui accorda pas ce qu'il réclamait. Après lui avoir fait longer d'interminables couloirs, on l'introduisit dans un autre bâtiment qu'il reconnut immédiatement pour être l'hôpital ; puis on le poussa à l'intérieur d'une pièce aux murs de pierre et dépourvue de fenêtres. La lumière venait d'en haut, elle passait par une simple petite lucarne.

La pièce était sobrement meublée... Un lit, deux chaises, une table, quelques patères d'acier accrochées au mur. Elle ressemblait plus à une cellule qu'à une pièce d'habitation.

Huber s'assit sur le lit et songea à Veronika.

Que se passait-il ? Cette chambre n'était-elle qu'une station intermédiaire ? Est-ce qu'ensuite on allait venir le chercher pour le hisser sur le mur du temple ?

Il avait repoussé l'amour d'une déesse, un amour non exprimé certes, mais aussi non déguisé... Est-ce qu'on pouvait survivre à une telle audace ?

Il entendit des rumeurs à travers la porte épaisse et tendit l'oreille. D'un mouvement instinctif, il se retrancha contre le mur opposé, même si la moindre tentative de défense était vouée à l'échec. Ils viennent le chercher. Décidément, on n'avait pas perdu de temps ! Ils devaient avoir des cages en stock ! S'était-il attendu à un autre traitement ?

Soudain il éprouva une profonde pitié pour le petit Sikinophis, et cette pitié recouvrit en lui tout autre sentiment et toute autre pensée. Il pouvait prévoir l'évolution de la maladie, il savait exactement qu'un

jour viendrait où le jeune garçon deviendrait fou à force de souffrances. Et personne ici ne serait capable de le secourir, jusqu'à ce qu'une autre maladie finisse par le délivrer définitivement. Car il ne pouvait pas mourir de cet ostéome, à moins qu'un dieu bienfaisant ne le transforme en ostéomyélite qui, faute de soins, provoquerait une septicémie.

Ainsi meurt un enfant à figure d'ange, parce que sa mère déteste un homme par amour. Un enfant aux longues boucles blondes et aux yeux bleus...

La porte s'ouvrit brusquement et alla claquer contre le mur de pierre. Des soldats revêtus de l'uniforme noir en écailles de cuir se placèrent à droite et à gauche de la porte, comme pour une parade.

Quelle solennité ! se dit Huber avec amertume. Tout comme pour une exécution capitale. Il ne manque plus que les roulements de tambour. Ils attendent peut-être que nous arrivions au mur du temple...

Ce qu'il vit ensuite lui parut incompréhensible. Il se sentit emporté par une vague gigantesque qui lui coupa la parole et la respiration, qui lui bloqua le cœur et le cerveau. Un être bondit dans la pièce... les bras tout grands ouverts, des bras qui se nouèrent autour de son cou... Des lèvres qui lui palpèrent le visage, une figure qu'il connaissait mais que sa conscience n'arrivait plus à préciser... Une voix familière à son oreille et qui résonnait à présent, déformée et irréaliste... Et toujours ces lèvres ardentes... Des baisers... Des larmes... Son visage était tout humide de ces larmes... Quelque chose se suspendait à lui et l'entraînait vers l'avant... Et de nouveau cette voix... Cette voix...

— Alex ! Mon chéri ! Alex...

Et les lèvres... Des baisers... Des larmes... Le visage nu à travers une brume voilée...

Il vacilla contre le mur. Cette fois, je meurs, se dit-il. Mon cœur a cessé de battre. Je ne respire plus. Je suis aveugle ! Je suis muet...

Mais il parvint tout de même à prononcer quelques mots.

— Veronika ! Mon Dieu... Veronika...

Et ce mot-là mourut aussi entre ses lèvres, car les lèvres de Veronika se posèrent doucement sur sa bouche.



ON leur laissa le temps de savourer ces retrouvailles. Ils s'embrassèrent et s'étreignirent, ils se serrèrent l'un contre l'autre en bredouillant de doux mots d'amour qui se dispersèrent dans un souffle haletant. On percevait entre eux un tel espoir et un tel désespoir, un tel amour et une telle angoisse que personne ne bougeait dans la pièce, le regard obstinément fixé vers le sol ou les yeux perdus au loin. Ce fut finalement Paul Stricker qui rompit le silence pesant qui les accablait tous.

— Quel résultat avez-vous obtenu, Docteur Huber ? demanda-t-il. Lorsqu'on est venu nous faire sortir de nos cages, nous nous sommes dit que c'était la fin. Notre ami Heimbach était presque devenu fou.

— Excusez-moi. — Dès l'instant où il avait repris pied sur le sol, Albert Heimbach avait également retrouvé une partie de sa raison ; il leva les bras en signe de détresse. — Je sais, je me suis très mal comporté. Mais la peur... Je ne veux pas mourir, moi... J'ai été paniqué, tout simplement.

Huber se dégagea de l'étreinte de Veronika, mais elle, la figure serrée contre sa poitrine, elle sanglotait sans retenue. Il y avait encore un homme derrière Stricker, Heimbach et Löhres. Un inconnu blême aux joues creuses, à l'air épuisé, aux yeux cernés. Sa barbe blonde lui mangeait les joues et le menton.

— Ah oui, c'est vrai..., dit Stricker. Le cinquième de notre bande, Bret Philipps. Notre accompagnateur. Il a été terrassé par une forte crise de malaria, en pleine steppe, et les prêtres d'Urapa lui ont sauvé la vie. Sinon, il serait mort entre mes mains, car la fièvre refusait de le lâcher. Je n'avais rien à lui administrer pour le secourir. Mais aussi, qui irait imaginer de telles complications au cours d'un simple safari ?

Bret Philipps fit quelques pas vers Stricker ; il tendit la main à Huber et la serra.

— Merci, dit-il sobrement.

Pas un mot de plus. Quand on a vu le jour en Afrique et qu'on est le fils d'un gentleman-farmer britannique, on n'a plus peur de rien. Mais ce bref « merci » englobait tout ce qu'il y avait à dire. Et ce n'était pas peu.

— Les gars possèdent une pharmacie composée de produits étonnants, dit Stricker. En deux jours, ils ont réussi à faire tomber la

fièvre de Philipps et à le remettre sur pied. Rien qu'avec des essences de plantes portant des noms allégoriques. Baume de la Lune, Sang du Soleil, Ombre fluide de la Nuit. Il ne serait pas mauvais de les introduire chez nous aussi... Le chiffre d'affaires des pharmaciens ne tarderait pas à doubler, surtout par cette vague de romantisme que nous vivons actuellement...

Le vieux maniaque du sarcasme... Stricker avait l'air en pleine forme. Mais il savait cacher l'essentiel, la peine que causaient à son cœur les démonstrations d'amour de Veronika et d'Alex Huber, et qui détruisaient une lueur d'espoir née au tréfonds de lui et nourrie par le temps. Ces journées de détresse avaient rapproché Veronika et Paul Stricker ; pour lui, elle était devenue plus qu'une simple rencontre de voyage. Et à présent, il était heureux de n'en avoir jamais parlé, pas même par allusions détournées. Car il n'avait jamais eu une vraie chance, la preuve en était là.

— Vous allez l'opérer ? demanda Stricker d'une voix que la tension faisait vibrer.

— Peut-être...

Alex caressait la tête de Veronika, encore agitée de légers spasmes, puis il l'entoura de ses deux bras. Elle se blottit dans ce nid chaud comme une petite fille prise de peur. Tout le courage, toute la force dont elle avait fait preuve jusque-là, cette vigueur incroyable qui lui avait permis de supporter patiemment l'épreuve atroce de sa prison suspendue, fondaient en sanglots et en lourdes larmes.

— Peut-être ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? – Stricker le regarda d'un air interdit. – Est-ce que Sikinophis n'est pas opérable ?

— Non, je ne crois pas que ce soit tellement grave, bien que l'ostéome soit une histoire assez ennuyeuse dont on ne peut mesurer les vraies ramifications qu'après avoir incisé. Nous ne pouvons pas le radiographier ici.

— Alors, qu'est-ce qui vous retient, Docteur Huber ?

— Le contexte extérieur. Il faut d'abord voir si je peux pratiquer cette opération dans des conditions de stérilité absolue.

— Ah, sur ce point, je peux vous rassurer pleinement. Certes, nous vivons ici à plusieurs millénaires avant la naissance du Christ, mais il n'empêche que Dombono et ses prêtres-médecins possèdent un bloc opératoire et un service chirurgical d'un modernisme surprenant.

— Je vais voir tout cela.

— Docteur Huber ! – Cette fois, la physionomie de Stricker était empreinte d'une grande gravité. – Que vous trouviez ici une salle d'opération comparable à celle dont vous disposez dans votre clinique universitaire, ou non, peu importe... Il faut que vous fassiez cette opération !

— Je sais. Mais je suppose que vous ne vous faites pas d'illusions :

nous serons retenus ici jusqu'à ce que le Fils du Soleil puisse recommencer à marcher normalement ! L'opération toute seule n'est pas tellement importante... C'est le traitement postopératoire qui me donne du souci. Supposons qu'il attrape une septicémie...

— Oh ! Pour l'amour du ciel, ne pensez pas à une catastrophe pareille !

— Ou bien que je sois obligé de l'amputer ! Parce qu'après avoir incisé, je découvre non pas un ostéome mais un ostéosarcome ! Essayez donc d'expliquer à cette fameuse déesse que son fils est perdu, et que tout l'art médical n'y peut rien. Des mères normales ne veulent déjà pas comprendre un tel diagnostic, à plus forte raison cette sacrée Sikinika ! Et c'est surtout Dombono qui n'attend que cela...

— Oui, c'est lui, le personnage clef de toute l'histoire, vous avez raison.

Stricker s'assit sur l'unique chaise de la chambre.

— J'ai bien l'impression qu'il ne souhaite pas du tout la guérison du jeune homme, mais qu'il espère au contraire sa mort.

— Vous l'avez vu, Stricker ?

— Bien sûr, puisque je l'ai examiné !

— Mais son visage était couvert du voile d'or ?

— Évidemment.

— J'ai arraché le voile, moi !

— Vous êtes fou ?

— En présence de sa mère.

— Mince alors ! J'aimerais avoir autant de hardiesse que vous...

— Il a une peau blanche, des boucles blondes et de beaux yeux bleu clair. Une tête d'ange. Et cela à Urapa ! La déesse a dû faire un faux pas, il y a quinze ans, et le peuple ne s'en est pas encore remis apparemment.

— Maintenant, je comprends enfin le comportement de Dombono. Il ne veut pas que ce jeune homme blond devienne un jour le Divin Roi d'Urapa... Grands dieux ! Vous vous êtes chargé là d'une tâche maudite, Huber. Que vous arriviez à sauver Sikinophis, et nous serons libérés, nous, mais Dombono mettra tout en œuvre pour supprimer l'enfant d'une manière ou d'une autre. D'un autre côté, que le Fils du Soleil vienne à mourir sur la table d'opération ou des suites de votre intervention, et on nous ouvrira la poitrine pour offrir nos cœurs au dieu de la pluie. Quoi que vous fassiez, ce sera toujours une mauvaise solution !

Stricker serra ses mains entre ses genoux ; elles tremblaient violemment.

— Et comment arriverons-nous à sortir de ce pays maudit ?

— Il faudrait tuer Dombono ! déclara soudain Bret Philipps avec son flegme britannique.

— Vous êtes fou ?

— Vous voyez une autre solution, Docteur ?

— Non ! – Stricker hocha la tête. – Dombono a tous les prêtres de son côté. La population d'Urapa est divisée en deux groupes : les prêtres et les supporters de la reine. Et Sikinika le sait parfaitement. Elle est seule, complètement isolée, et c'est la raison pour laquelle elle se cramponne à son trône d'or avec une telle raideur. C'est une pauvre femme, au fond ! Elle ne possède qu'un seul trésor, son fils. Pensez donc, elle a réussi à nous faire enlever uniquement parce que je suis médecin, et donc susceptible de secourir son fils ! Voilà qui a dû déclencher une petite guerre de palais. L'armée est également de son côté, du moins d'après les apparences. Et maintenant Dombono joue le rôle du grand auxiliaire. – Stricker regarda Alex Huber d'un air pensif. – Vous allez devoir lutter non seulement contre un ostéome, mais aussi contre vos collègues d'Urapa.

— C'est l'évidence même.

Veronika s'était calmée entre-temps. Elle se dégagea des bras d'Alex Huber et essuya les larmes qui lui inondaient le visage.

— Pourquoi n'en parle-t-on pas ouvertement à Sikinika ? demanda-t-elle d'une voix encore chevrotante.

— Elle le sait très bien. – Huber se dirigea vers la porte de sa chambre ; elle n'était même pas fermée, mais quatre soldats vêtus de noir attendaient au garde-à-vous dans le couloir. – Essayons, dit-il d'une voix ferme.

— Quoi ?

Paul Stricker bondit de son siège.

— Je sors maintenant. On verra bien ce qu'il va se passer.

— Reste ! Reste ici, je t'en supplie ! s'écria Veronika. Pourquoi défier le destin, Alex ?

— C'est aussi mon avis, Huber. Vous ne devriez pas vous livrer à de telles provocations.

Stricker lança un coup d'œil vers les soldats muets, dans le couloir. Heimbach recommença à transpirer. Löhres s'installa à son tour sur la chaise que venait de libérer Stricker. Il semblait avoir perdu toute sa faconde rhénane dans sa cage suspendue. En revanche, Bret Philipps faisait preuve de placidité.

— Voulez-vous que j'y aille ? demanda-t-il.

— Vous n'avez pas la moindre chance, Bret.

— Ne dites pas cela. Dès que j'ai été rétabli, j'ai pu me promener à ma guise à travers tout l'hôpital, en compagnie d'une charmante infirmière. Si j'avais été un malade ordinaire, j'en aurais sûrement profité pour lui faire un brin de cour.

— Allons, tentons du moins un essai ! – Huber ouvrit toute grande la porte épaisse, les soldats ne firent pas le moindre mouvement. – J'y

vais seul. Si nous y allions tous ensemble, cela pourrait passer pour une tentative de fuite, bien que ce serait la plus stupide des réactions. Et Dombono n'attend que cela. Je vais aller faire un petit tour dans ma clinique.

— Vous m'êtes décidément très sympathique. – Paul Stricker frappa sur l'épaule de Huber. – Vous avez une grande gueule, vous aussi, tout comme moi. Mais ce n'est qu'une carapace pour cacher la faiblesse.

— Vous avez deviné juste. – Alex sourit. – Si j'obéissais à mes jambes, je m'allongerais tout simplement sur le lit !

Il sortit lentement de la chambre. Veronika retint son souffle ; épouvantée, elle se mordit le poing. Löhres et Heimbach regardaient fixement le couloir. Bret Philipps se rongeaient les ongles.

Lentement, comme s'il partait en promenade, Alex Huber avançait. Il dépassa les quatre soldats dont les yeux restèrent fixés loin au-dessus de lui, comme s'il n'existait même pas. Mais dès qu'il fut passé, ils firent demi-tour et le suivirent. Leurs bottes claquèrent sur le sol de pierre.

Huber ne se retourna pas... Seul symptôme de nervosité, sa nuque se raidit légèrement. Ils ne me tueront pas dans le dos, se dit-il. C'est l'avantage de la notion d'honneur des soldats. On combat face à face. Je n'ai jamais eu grande considération pour l'armée mais, en ce moment, je fais amende honorable !

Il continua à aller de l'avant. Le couloir fit un coude, puis s'élargit pour aboutir au service des allongés de l'hôpital. Quelques infirmières allaient et venaient en portant des plateaux ; dans une des chambres, un prêtre étudiait, assis, des feuilles de maladie.

Le médecin-chef du service.

Tout comme chez nous, se dit Huber avec un certain amusement. Quelle drôle d'histoire ! Il y a sûrement une petite cuisine au centre du service et, à côté d'elle, la salle des infirmières. S'il en est vraiment ainsi, qu'on me permette de jurer un bon coup !

Il en était ainsi. Au centre du large corridor, une sorte de cuisine et, à côté de la cuisine, une pièce meublée de chaises et d'un lit. Pour l'infirmière de nuit.

Il s'arrêta. Dombono venait à sa rencontre... Il était apparu brusquement devant lui, probablement averti par le médecin du service. Accompagné de ses deux médecins-chefs. Tout comme chez nous, se dit encore Alex Huber.

Le patron approche...

— Merde ! dit Huber tout haut lorsque Dombono se trouva à quelques pas de lui.

— Vous dites ? – Le visage de Dombono se rembrunit, – Qu'est-ce qui vous déplaît à ce point ?

— Rien ! Je me contente d'accomplir un vœu. J'ai tout à fait

l'impression de me retrouver dans notre bonne vieille boîte de Munich. Bien entendu, du point de vue technique, tout est différent, mais la conception de base est identique. Dombono, soyez franc : vous vous êtes procuré des bouquins de médecine moderne ? Urapa n'a pas changé depuis des millénaires, je sais... Le testament des Rois ! Mais là où ça ne risque pas d'attirer trop l'attention, vous avez tout réorganisé, sur le modèle des pays occidentaux. Et si le testament de vos rois vous le permettait, vous ne demanderiez pas mieux que de mettre votre hôpital au goût du jour. Radiographie, service de stérilisation moderne, laboratoire, médicaments occidentaux, électroencéphalographie, salle de rayons-X, salle d'opération avec un service complet d'anesthésie, chambres pour malades avec installations fonctionnelles... Pourquoi pas au fond ? Vous parlez bien anglais, c'est déjà un commencement...

— Venez avec moi ! dit Dombono d'un air taciturne. Je voudrais vous montrer quelque chose.

Il précéda Alex Huber et, après avoir ouvert une porte, il lui fit un signe. Ils pénétrèrent dans une chambre à deux lits. Un des lits était occupé par une jeune femme assise, en train de manger une sorte de purée.

— C'est la malade que nous avons opérée de la vésicule biliaire, dit Dombono. Hier...

— Hier ? Et elle s'alimente déjà ?

Huber s'assit au chevet de la jeune femme. Celle-ci paraissait en pleine forme ; elle souriait ; elle ne ressemblait en rien à une malade qui avait subi une grave intervention chirurgicale et dont on avait ouvert le corps. Pas de fièvre, aucun symptôme de souffrance, pas l'ombre de faiblesse. Assise dans son lit, les traits détendus, on l'aurait prise plutôt pour une curiste de maison de repos.

— Comment faites-vous ? demanda Huber à voix basse.

Dombono haussa les épaules.

— Et vous dites que nous avons besoin de vos méthodes ? Dans quel état se trouvent vos opérés de la vésicule biliaire, le lendemain de l'intervention ?

— Oui, vous avez réussi à me convaincre.

La jeune femme continua à manger de bon appétit. Le second lit était occupé par une malade étendue sur le dos qui brodait une couverture de motifs étranges, d'inspiration mythologique en apparence.

— Et cette femme ? demanda Huber.

Mais plus rien ne pouvait l'étonner.

— Coliques néphrétiques ! Ablation de calculs dans la vessie. Avant-hier ! répondit fièrement Dombono. Et chez vous, dans quel état se trouvent...

— Ça suffit, Dombono ! – Hébété, Huber fit un geste de la main. – Quand opérons-nous le Fils du Soleil ?

— Quand *vous* le jugerez bon ! Nous, nous sommes toujours disponibles.

— Est-ce que je pourrai encore parler avec la reine, auparavant ?

— Je vais voir.

La cordialité confraternelle dont venait de faire preuve Dombono s'évanouit de nouveau ; il redevint le prêtre-médecin hostile. Allons bon ! se dit Alex Huber. Stricker a raison : Dombono rêve de parvenir au pouvoir, et les seuls obstacles à la réalisation de son rêve sont l'armée et Sikinika, ce rayonnement mystérieux et tout-puissant de la féminité de Sikinika. Si jamais l'enfant succombe, c'en est fini d'elle. La reine ne sera plus qu'une vieille femme brisée, et une mère solitaire.

Alex Huber se retrouva dans la vaste pièce aux murs dorés, semblable à la nef d'une cathédrale, dont elle possédait les proportions, et en particulier la hauteur de plafond. Et une nouvelle fois, il ne comprit pas comment une muraille épaisse pouvait se dissoudre en transparence et permettre à un être humain de se trouver là, tout d'un coup, comme par un coup de baguette magique.

Sikinika avait traversé la muraille sans bruit, elle arrivait vers lui, nimbée de cette lumière dont on ne pouvait distinguer la source. Une lumière qui accompagnait tout simplement cette femme splendide, comme une auréole. Huber s'inclina galamment.

— Est-ce que j'ai tenu ma promesse ? demanda Sikinika dans son français rugueux. Vous avez récupéré votre fiancée. Maintenant, à vous de tenir votre promesse et de guérir mon fils.

— C'est la raison pour laquelle je voulais vous parler une fois encore.

Il choisit ses mots, afin de formuler le plus clairement possible toutes les complications éventuelles. C'était toujours la même chose, même à Munich. Il faut toujours expliquer aux gens qu'un médecin n'est pas Dieu tout-puissant. Il n'y en a pas beaucoup qui sont prêts à le comprendre. Le médecin pour eux représente toujours la dernière étape, avant la mort et Dieu. Il est accablé par la confiance des autres, alors qu'en réalité il n'est rien de plus qu'un simple mortel, avec ses fautes et ses limites.

Il finit par se décider à lui parler sans ambages.

— Si au lieu d'un ostéome, je découvre une tumeur maligne après l'incision, je serai obligé d'amputer la jambe, dit-il. Et cela aussi ne sera qu'un sursis. Si le carcinome a déjà produit des métastases – ce qui est certainement le cas ! – il réapparaîtra ailleurs. Et nous serons impuissants devant son évolution.

— Je sais, dit calmement Sikinika. Je vous fais confiance.

— Ce n'est pas la confiance qui lui apportera la guérison...

— Peut-être, mais elle donne de la force. – Elle s'approcha de lui, le plus près possible. Pour la première fois, il vit son visage... Un visage couvert de poudre d'or, d'une beauté supra-terrestre. – J'ai besoin de force... Quand allez-vous l'opérer ?

— Après-demain.

— Merci. Je vais aller prier.

Tout d'un coup, ses bras se nouèrent autour du cou d'Alex Huber, il sentit son corps tendu vers lui, la pression de ses seins et de ses cuisses. Et elle l'embrassa, ses lèvres brûlantes entrouvertes, les paupières brillantes de poudre de diamant baissées sur ses yeux clos.

Le baiser divin le subjuga. Le paralysa...



Avec la même brusquerie qu'elle s'était jetée dans ses bras, elle s'écarta de lui. Alex Huber vacilla contre le mur doré. Les lèvres de Sikinika brûlaient encore sur sa bouche, son cœur battait avec une telle force que la respiration lui manqua. Longtemps après qu'elle fut redevenue lointaine et inaccessible, il sentait encore le corps de cette femme étrange serré contre lui.

Statue divine pétrifiée, enveloppée de son nimbe éclatant, elle avait repris la pose au centre de la vaste salle, fixant sur lui le regard glacial de ses yeux sombres.

— Vous avez encore une question à poser, Docteur ? demanda-t-elle froidement.

Il secoua la tête en signe de dénégation. Incapable de prononcer le moindre mot, la gorge sèche. Cela va nous mener à la catastrophe, se dit-il en aspirant une large bouffée d'air. Elle va tout mettre en œuvre pour anéantir Veronika, à partir de maintenant. Après ce baiser brûlant qui contenait toute la nostalgie d'une femme emportée par le désir, une femme condamnée à jouer le rôle d'une déesse alors qu'elle aimerait tant n'être qu'une simple mortelle. Comme jadis, lorsqu'elle avait conçu et mis au monde son enfant, l'enfant reçu d'un homme dont l'origine et la retraite actuelle étaient restées inexplicables. Était-il français ? Est-ce lui qui avait enseigné sa langue maternelle à la déesse et à son fils ? Avait-il lui aussi pénétré par hasard dans cette combe rocheuse... ? Un jeune homme blond et hardi qui avait transformé pendant quelques nuits une déesse en amante ? Pourquoi n'y avait-il pas de roi dans ce royaume ? Pourquoi n'avait-elle pas épousé un indigène d'Urapa, pour perpétuer la dynastie ? Cette histoire vieille de plusieurs millénaires allait-elle s'achever maintenant, avec Sikinika et son fils ? Urapa était-elle condamnée à devenir un État gouverné par un prêtre, Dombono ?

Toutes ces questions se précipitèrent en foule dans son esprit, pensées foudroyantes et fugitives comme l'éclair qui le préservèrent de songer davantage au baiser divin et d'en perdre la raison.

— Est-ce que vous désirez revoir Sikinophis avant l'opération ? demanda-t-elle.

Il quitta le refuge du mur couvert d'or.

— Bien sûr !

Peu à peu, il reprenait contenance.

— Je voudrais pouvoir lui parler à tout moment. J'attache la plus grande importance au contact personnel avec mes malades. Lui aussi, il doit avoir pleine confiance en moi.

— Tous vos désirs seront réalisés.

Elle ne faisait pas un mouvement. Son visage ressemblait à un masque d'or.

— Tous ?

— Oui.

— Que va-t-il arriver à mes amis ? Où sont-ils ?

— Dans l'enceinte du temple.

— Est-ce que je puis leur rendre visite quand bon me semble ?

— Vous n'en aurez guère le temps ! – Sa voix glaciale faisait l'effet d'un mur invisible. Elle semblait avoir complètement perdu le souvenir de son baiser brûlant. – J'assisterai à l'opération.

— Je vous le déconseille formellement.

Il baissa les yeux et fut tout surpris de constater qu'il portait toujours l'uniforme en écailles de cuir volé au soldat endormi.

— Une opération n'offre pas un spectacle très esthétique.

— Il s'agit de mon fils !

— Je ne peux pas vous en empêcher. Ah ! Encore une chose : j'aimerais avoir un autre vêtement.

— Nous avons récupéré votre costume. Dombono va vous le rendre.

Elle fit demi-tour, rejoignit le mûr d'or et disparut brusquement, happée par ce mur, comme si celui-ci n'était qu'une paroi lumineuse. La lumière brillante s'évanouit à son tour ; une sorte d'obscurité crépusculaire envahit la vaste salle dont le vide était oppressant à force d'intensité.

Debout, il attendit. Allait-on venir le chercher ? Le ramener auprès de Veronika et des autres ? Il fit quelques pas vers le mur d'or et, à sa grande surprise, une porte s'ouvrit, qu'il n'avait même pas vue dans la confusion des motifs sculptés. Derrière la porte l'attendaient les quatre soldats noirs, muets. Dombono apparut à son tour, venant d'un couloir latéral. Apparemment, il était partout à la fois.

— Sikinophis se trouve déjà sur le chemin de l'hôpital, dit-il, et Alex Huber eut l'impression de percevoir une sorte d'ironie voilée dans le ton de sa voix. – On peut dire que vous nous avez placés là devant un problème quasiment insoluble. Jusqu'à présent, pas un seul dieu n'a encore quitté le palais, sauf pour parler avec les autres dieux, en cas de nécessité sacro-sainte. Nous sommes obligés de vider tout l'hôpital...

— Allons, c'est stupide ! Les malades resteront dans leur lit !

— Il est interdit à un simple mortel de dormir sous le même toit qu'un dieu !

— Moi aussi, je suis un simple mortel, et je dormirai dans la même chambre que l'enfant !

— En tant que médecin, vous êtes un... un être neutre !

— Merci ! – Huber grimaça un sourire. – Voilà qui est joliment exprimé, Dombono ! Malgré tout, j'insiste : les malades resteront là où ils sont. Même un Sikinophis n'a besoin que d'une seule chambre, et non d'un hôpital tout entier. Les autres malades sont tout aussi importants que lui.

— Vous mériteriez qu'on vous coupe la tête ! répliqua Dombono d'une voix sombre.

— Votre fidélité à la royauté et votre franchise sont vraiment touchantes.

Les quatre soldats se mirent en marche, et Alex Huber les suivit. Près de lui, Dombono, avec sa taille immense, lui faisait l'effet d'une tour. Il avait bien deux têtes de plus que lui.

— Il y a deux choses que je déteste ! L'hypocrisie et la tyrannie ! Pourquoi les malades devraient-ils souffrir de ce que l'enfant royal est transporté dans votre clinique ? Son sang est égal au leur, et si je suis obligé de lui couper la jambe, cela se passera exactement de la même façon que s'il s'agissait d'un des « simples mortels » dont vous parlez !

— Votre pouvoir actuel n'est pas sans limites, Docteur !

Dombono s'arrêta. Ils venaient de passer une grande porte épaisse, et se trouvaient de nouveau dans le bâtiment de l'hôpital. Infirmières et infirmiers étaient en train de déménager les malades. Les roulettes des lits de bois grinçaient dans les couloirs. Quant aux malades capables de marcher tout seuls, ils se traînaient jusqu'à une antichambre où on les réunissait.

— Vous voyez, on ne peut plus intervenir...

— Il vous suffit de donner un ordre, Dombono. Vous êtes le patron ici. Et ne venez pas me casser les pieds avec le caractère inaccessible des dieux ! Jamais je n'ai plié le genou, sauf deux fois, au cours de deux matches de boxe entre étudiants, où j'ai été mis K.O. Donnez aux malades l'ordre de réintégrer leurs chambres... Pendant ce temps-là, j'irai inspecter la salle d'opération. Il suffit qu'un de vos médecins-chefs m'accompagne.

La salle d'opération était reluisante de propreté, tout comme celle de Munich, familière au docteur Huber. Au lieu d'être recouverts de carreaux céramique, les murs étaient couverts de mosaïques de pierre, représentant aussi des personnages mythologiques dont il ne comprit pas le sens. La salle était vide, à l'exception d'une grande table placée au centre. Pas d'armoires, pas d'instruments, pas de lampes, pas de lavabos, rien ! Huber jeta sur le médecin-chef promu à lui tenir compagnie un regard interrogateur.

— Vous ne parlez pas l'anglais ? demanda-t-il.

Le prêtre-médecin garda le silence. Sous le couvre-chef brodé d'argent dont le dessin représentait un hibou, le visage présentait une harmonie de traits digne des Grecs. Ils n'ont que de beaux spécimens d'hommes ici, il faut le leur reconnaître, se dit Huber. Et cela, malgré des unions consanguines depuis la préhistoire la plus reculée...

— Comment pourrais-je opérer sans scialytique ?, demanda-t-il bien que le médecin ne comprît pas ses paroles. Mon cher collègue, je vais rencontrer quelques nerfs sur mon chemin, et si jamais je les coupe, ce sera la fête ! J'ai besoin de lumière, de beaucoup de lumière !

Appuyé sur la table, il repassa encore une fois en pensée tous les détails d'une ostéoectomie, en particulier dans le cas d'un ostéome. Une opération relativement simple, quand le malade s'appelle Monsieur X ou Madame Y. Mais cette affaire change totalement d'aspect quand on sait que la vie de six personnes dépend de cette intervention, et la vie de la femme aimée...

Combien de temps resta-t-il ainsi contre la table d'opération, plongé dans ses pensées et occupé à refaire en esprit tous les gestes d'une ostéoectomie ? Gestes qui habituellement font partie de la routine chirurgicale. Dombono l'arracha à ses rêves. Il apporta, en plus du costume tropical d'Alex Huber, sa sacoche médicale qui était restée dans la pièce où avaient eu lieu ses retrouvailles avec Veronika.

— Les malades sont retournés dans leurs lits, déclara ; Dombono d'un air furieux. Le Fils du Soleil aussi est installé. Est-ce que vous permettez au moins qu'il dispose d'un palier pour lui tout seul ?

— Si ça peut vous faire plaisir... — Huber lui dédia un large sourire. Il posa sa sacoche sur la table et l'ouvrit. — Alors, ma caisse à outils vous plaît ?

— C'est intéressant. — Dombono ne paraissait pas le moins du monde gêné. — Les flacons jaunes contiennent de l'éther et du chloroforme ?

— Oui.

— C'est bien ce que je pensais. Je les ai fait sentir par deux de mes prêtres... et ils se sont retrouvés étendus sur le sol.

Dombono fit un geste impératif du bras, et le médecin-chef s'empessa de quitter la salle d'opération.

— Vous pourriez devenir patron chez nous, vous en avez l'étoffe, dit Huber sur un ton sarcastique. Le même comportement absolutiste. Dombono, vous qui connaissez l'éther et le chloroforme... Vous avez bien pris connaissance de nos manuels d'enseignement, hein ? Avouez-le.

— Nous n'en avons pas besoin.

— Ça, c'est autre chose. Le docteur Stricker m'a parlé de vos scalpels chargés d'électricité ! Je ne m'en servirai pas, moi, je vous le dis d'avance. Avec moi, le sang coulera... mais j'agis en toute sécurité.

— Sikinophis est *votre* malade, répliqua Dombono, l'air sombre.  
— Et il le restera. – Huber referma sa trousse. – Conduisez-moi auprès de lui.

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ? J'ai bien réfléchi. Je vais même passer la nuit auprès de lui, dans sa chambre.

— C'est impossible !

— Allons donc, pas du tout ! Je veux éliminer tout risque de complications. Je veux tenir à tout moment le Fils du Soleil sous mon contrôle. Nuit et jour ! Si ma vie est liée à la sienne, alors, qu'elle le soit pour de vrai !

Je viens de lui porter un direct à l'estomac, se dit Huber satisfait. Opération réussie, et le malade meurt un peu plus tard... Tout cela relève de l'énigme, mais on ne peut rien y changer. Et on a résolu deux problèmes d'un seul coup... On prend le pouvoir, et les témoins étrangers sont supprimés... Mais pas avec moi, Ami Dombono, ça ne prend pas ! Avec moi, il ne peut arriver de choses pareilles. Mon malade ne présentera pas de complications postopératoires, et il ne mourra pas de mort énigmatique...

Dombono le fixa d'un regard acéré, comme s'il cherchait à le tuer par simple fluide. Puis il fit demi-tour et alla vers la porte de la salle d'opération sans se soucier de savoir si Huber le suivait ou non.

Bon, allons-y..., se dit Alex Huber. Je suis bien capable de chercher tout seul mon malade. Là où les choses vont se corser, c'est quand l'opération commencera. Si Dombono se montre un tant soit peu récalcitrant, je le chasserai de son propre domaine, sous les yeux de sa Divine Reine !

Peu de temps après, il suivit le trajet parcouru par Dombono, et aussitôt, quatre soldats lui emboîtèrent le pas, comme des gardes du corps bien stylés. Sans dire un mot, selon leur habitude, ils le conduisirent à travers un dédale de paliers jusqu'à un service écarté de l'hôpital où ils furent accueillis par un des médecins-chefs et deux jolies petites infirmières qui regardèrent le médecin blanc comme s'il était un animal inconnu. Dans cette partie de l'immeuble, l'air était saturé d'un parfum doux-amer, à croire que quelqu'un avait vaporisé le sol, les murs et le plafond.

— Ça sent meilleur que nos produits de désinfection à nous, dit-il à un prêtre-médecin.

Sous un de ses bras, il tenait serré son costume tropical et, dans l'autre main, il portait sa sacoche médicale.

— Où est Sikinophis ?

Bien qu'il ne saisît pas le sens des paroles, le prêtre au moins comprenait le prénom. Il précéda Huber, ouvrit une porte et fit un signe de la main.

Alex Huber entra.

Une chambre de vastes dimensions, plongée dans la pénombre et tendue à la hâte d'étoffes tissées de fils d'or ; contre le mur, le lit en ivoire ciselé. L'enfant était étendu sur une peau de lion, enveloppé de nouveau dans son voile d'or. Huber referma la porte d'un geste brusque et fit un signe au petit malade.

— Quelle idiotie ! dit-il en français. On te fait coucher sur une peau de lion alors qu'ils possèdent ici tout un stock de draps blancs. Nous allons changer cela immédiatement. — Il s'avança vers le lit et s'assit au chevet de l'enfant. — Comment te sens-tu, mon petit ?

Sikinophis rejeta son voile. Bien que Huber le connût maintenant, la beauté de ce visage d'enfant le subjuguait une fois de plus. Les cheveux ondulés, en réalité, n'étaient pas blonds ; ils avaient des reflets d'or. Le Fils du Soleil... On n'aurait pas pu lui trouver un nom plus seyant. Les grands yeux à l'expression enfantine papillotèrent. Il veut se montrer courageux, se dit Huber, mais il a peur, comme tous les enfants.

— Je suis content... déclara Sikinophis sans préambule.

Huber tressaillit.

— Parce que tu vas être opéré ?

— Parce que je vais bientôt pouvoir recommencer à marcher.

— Justement, je voulais t'en parler. — Huber se leva.

— Je vais d'abord me changer. Un instant.

Il ôta l'uniforme de cuir et enfila son costume tropical. C'était certainement la première fois qu'un étranger se changeait sous les yeux d'un dieu. Sikinophis ne put s'empêcher de sourire.

— Quand je pourrai de nouveau marcher, j'aimerais avoir un costume comme le tien.

— Pourquoi pas, mon petit ? — Huber posa sa trousse noire sur la table adossée au mur opposé. — Seulement, recommencer à marcher, c'est une autre histoire... Ne t'imaginer pas que le lendemain de l'opération, tu pourras sauter comme un cabri. Cela pourra encore durer des semaines...

— Je sais...

— Ah oui ? Qui te l'a dit ?

— Ma mère. Elle m'a dit que tu resterais chez nous jusqu'à ce que je puisse recommencer à rivaliser avec les meilleurs coureurs de notre pays...

— Elle a dit cela ?

Huber se passa la main sur la figure. Il se sentit soudain frissonner de froid. Elle veut supprimer Veronika, pensa-t-il. Elle compte sur le temps et mise sur ma faiblesse d'homme. Elle va essayer de m'attirer à elle, et elle connaît exactement le pouvoir de sa beauté irréaliste. Elle va jouer son corps et son désir comme un joueur de poker lance ses

atouts... et il en résultera l'amour le plus atroce et le plus insensé qu'ait jamais vécu une femme ! Et nous, est-ce que nous y survivrons tous ?

— À quoi penses-tu ? demanda l'enfant en posant sa main sur le genou du docteur étranger.

— À ta mère...

— Elle t'aime...

Cette fois, un courant brûlant lui traversa le corps. Surpris et épouvanté à la fois, il constata que cette déclaration le remplissait de bonheur.

— Allons donc, petit ! dit-il d'une voix rauque. Qui t'a dit cela ?

— Elle-même. – Ses yeux brillaient. – Elle m'a dit : Mon chéri, j'aime le médecin étranger. Tu es au courant maintenant. Doit-il toujours rester avec nous ?

— Et qu'as-tu répondu ? demanda Huber à mi-voix.

— J'ai répondu : Oui ! Qu'il reste ! Moi aussi, je l'aime...

Alex Huber fit demi-tour. Les filets d'or tendus prirent soudain une signification affreuse. Oui, je suis retenu prisonnier, pensa-t-il. Prisonnier dans un filet, comme un poisson. Je suis aimé d'une déesse !

Je ne peux plus m'échapper...

ILS passèrent ainsi un long moment, assis l'un près de l'autre, en silence. L'enfant avait posé sa tête de page blond sur l'épaule de Huber... C'était plus qu'un simple geste d'abandon. C'était l'expression muette d'une vie solitaire : Tu es mon seul ami. Avec toi, je peux parler. Auprès de toi, je n'ai pas besoin d'être un petit dieu, ce Fils du Soleil que personne n'a le droit de regarder et de toucher. Ici, je ne suis pas obligé de porter ce voile d'or sur ma tête et de rester immobile comme une statue. Tu es mon grand ami... Même si après-demain, tu dois me couper la jambe... Te dirais-je même que je n'ai plus peur du tout ?...

Huber hocha la tête d'un air absent. Le danger qui menaçait Veronika le serrait comme un étau. Ce qu'une femme comme Sikinika, capable de tant d'amour et de tant de passion, peut faire subir à sa rivale, d'autant plus quand elle possède le pouvoir absolu, le pouvoir de vie et de mort ? Mieux valait n'y point songer. Il n'y avait qu'un moyen de sauver Veronika : jouer la maladie de l'enfant contre Sikinika.

Du point de vue de l'éthique médicale, c'était un jeu infâme... Mais cette fois, une vie humaine en était l'enjeu. Dans ce cas, la fin ne justifiait-elle pas les moyens ?

— Tu n'aimes pas ma mère ? demanda Sikinophis à voix basse.

Huber tressaillit.

— J'ai une fiancée, dit-il. Tu sais ce que c'est, une fiancée ?

— Non.

— On aime une jeune fille et on se promet mutuellement de s'épouser. C'est comme un serment, Sikinophis, et quand on est un homme correct, on tient sa promesse. C'est une période de préparation pour toute une vie à deux. Une période très belle.

— Et toi, tu as une jeune fille comme celle-là ?

— Oui. Elle est même ici, à Urapa. Tes soldats l'ont prise et, en fait, je ne suis venu ici que pour la libérer.

— Tu n'es pas venu pour moi, pour m'opérer ?

— Non. Je ne te connaissais même pas avant.

— Et maintenant, où est cette jeune fille ?

— Quelque part dans le palais ou dans le temple. Je ne sais pas. Jusqu'à hier, elle était suspendue dans une cage, là-haut, au mur du



temple.

L'enfant regarda Huber d'un air pensif. Ses grands yeux bleus étaient empreints d'une tristesse infinie. Puis il reposa sa tête sur l'épaule du docteur et lui entoura la taille de ses deux bras.

— Je veux qu'on libère cette jeune fille sur-le-champ ! dit-il d'une voix métamorphosée... Une voix qui avait la même résonance dure et glaciale que celle de sa mère. — Je le veux !

— Je crois que nous n'avons rien à exiger ici ! Nous luttons contre des passions qui ont déjà anéanti des peuples tout entiers. Mais tu ne peux pas comprendre ces choses-là !

— Je vais le dire à ma mère !

— Tu verras pour la première fois que ta mère ne t'écouterà pas.

— Il le faut ! Je suis le Fils du Soleil !

— Dans le cas présent, tu n'es qu'un petit enfant. Sikinophis, nous allons vivre des jours très difficiles !

Ils furent interrompus par un bruit de porte. Dombono entra dans la chambre. Derrière lui, deux infirmières roulèrent un des lits de bois jusque sous la fenêtre. Deux autres infirmiers apportèrent une grande bassine d'argile sur une armature à pieds, remplie d'une eau agréablement odorante. La cuvette à toilette.

— Vous êtes content ? demanda Dombono d'une voix qui cachait une pointe de raillerie. Quand discuterons-nous des détails de l'opération ?

— Demain. Il n'y a pas grand-chose à discuter. Je mets à nu le fémur et la cavité articulaire. La seule chose qui me donne du souci, c'est l'anesthésie.

— Ce n'est pas un problème.

— Je sais. Le docteur Stricker m'a parlé de votre élixir... Vous permettez que je sois un peu sceptique. Combien de temps l'anesthésie peut-elle tenir ?

— Il n'y a pas de limite... Jusqu'à l'éternité..., répondit Dombono, la physionomie figée comme un masque.

— C'est bien ce que je crains ! D'un autre côté, ce qui me rassure, c'est que vous soyez seul responsable de l'anesthésie. Pour une opération de cette ampleur, et qui risque de durer très longtemps, je préférerais n'avoir pas recours à l'éther. Il faut bien que je puisse faire confiance à votre élixir divin !

— Oui, vous pouvez lui faire entièrement confiance ! — Dombono jeta un coup d'œil vers Sikinophis, assis auprès du docteur Huber, le visage dévoilé. — Vous voulez faire la connaissance des autres médecins ?

— Non, pas aujourd'hui, demain suffira. Je vais me mettre immédiatement aux examens préopératoires de routine. Mesure de la tension artérielle, du rythme cardiaque, de la fréquence du pouls...

— Tout cela est inutile, intervint fièrement Dombono. Votre médecine moderne complique tout. Chez nous, quand un cœur ne bat pas à son rythme ordinaire, il nous suffit de regarder le malade dans les yeux... et il redevient parfaitement normal.

Les élixirs mystérieux au pouvoir magique dont a déjà parlé Stricker, pensa Huber. Ils ont réussi à introduire ce que nous appelons, nous, les cas-limites, c'est-à-dire un courant de télépathie entre le médecin et le malade... phénomène inexplicable, mais connu.

— Comment voulez-vous éloigner un infarctus du myocarde par simple suggestion ? demanda-t-il avec une certaine agressivité.

— Nous n'intervenons même pas. Le malade meurt.

— Evidemment, quand on voit les choses de cette manière, on peut réduire la médecine au strict minimum.

Huber frappa amicalement sur l'épaule du jeune garçon, et Sikinophis sourit. Ses yeux bleus étincelaient.

— Nous en resterons à ma méthode, n'est-ce pas, Dombono ?

— Bien sûr. La vie du Fils du Soleil dépend de vous.

— Exactement. — Huber se leva du lit. — Où est Veronika ?

— Elle va très bien.

— Cela ne me suffit pas. Où se trouve-t-elle en ce moment ?

— Vos amis sont traités comme nos hôtes ; ils logent dans l'enceinte du temple.

— Je voudrais parler à ma fiancée.

— Il n'y a que la reine qui puisse en décider.

— Eh bien, transmettez-lui mon désir. Je voudrais aussi qu'elle occupe une chambre contiguë à celle-ci.

— Nous sommes ici dans un hôpital, et non dans le bureau d'un architecte, répondit Dombono méchamment.

— Ma fiancée a reçu également une formation d'infirmière.

— Comme architecte ?

— Eh oui, ça arrive chez nous ! — Huber sourit d'un air malicieux. — Chez nous, la médecine n'est pas le monopole des prêtres, encore que certains médecins-chefs se croient nantis d'une vocation religieuse. Faites venir Veronika. Je serais beaucoup plus rassuré de savoir qu'elle se chargera elle-même des soins postopératoires sous ma direction.

Dombono sortit de la chambre sans prendre la peine de répondre.

— Il est furieux, déclara Sikinophis dès que la porte eut claqué. Il est le plus grand médecin de l'humanité... Tu l'as vexé.

— Je veux agir en toute sécurité, mon petit. Quand tout sera terminé, je t'expliquerai.

Est-ce qu'elle viendra ? se demanda-t-il. Est-ce qu'on m'enverra Veronika ? Est-ce qu'on lui préparera vraiment une chambre à côté de la mienne ? L'amour maternel de Sikinika est-il plus fort que son désir de femme ? Quelle décision va-t-elle prendre ? Et moi, est-ce que je

sortirai vainqueur de cette première bataille ?

Il vida sa sacoche noire et posa sur la table les instruments dont il avait besoin. Le stéthoscope, le tensiomètre, le petit marteau à mesurer les réflexes, deux spatules de bois, une lampe de poche, pour éclairer les amygdales et les conduits auditifs. Cela n'avait sans doute rien à voir avec une tumeur osseuse, mais un médecin consciencieux ne manque jamais de s'assurer s'il n'existe pas quelque part un foyer d'infection visible.

Le jeune homme jeta un coup d'œil quelque peu craintif sur les deux tuyaux souples du stéthoscope ; sa physionomie se détendit en une grimace mi-amusée mi-anxieuse, lorsque Huber en introduisit les extrémités dans ses oreilles.

— Avec cet instrument, j'entends ce qui se passe à l'intérieur de ton corps, expliqua-t-il en relevant la chemise légère de Sikinophis. Je vais entendre battre ton cœur, et je saurai exactement s'il est en bon état.

Il appuya la membrane du récepteur sur la poitrine de l'enfant ; Sikinophis sursauta.

— Respire profondément, dit Huber. Profondément et régulièrement. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

Le petit acquiesça de la tête. Ses doigts se cramponnèrent à la peau de lion sur laquelle il était assis, et il se mit à respirer lentement et profondément, comme tous les malades du monde entier lorsque le médecin leur dit : « Et maintenant, respirez profondément... »

Le logement que l'on avait accordé aux prisonniers était presque un hôtel de luxe par rapport aux cages et aux cellules qu'ils avaient connues jusqu'alors. Il contenait des lits, des tables, des nattes d'osier tressé sur le sol de pierre, et une aération indirecte et invisible qui maintenait à l'intérieur un climat agréable.

Stricker inspecta la grande pièce, secoua la porte et haussa les épaules.

— Enfermés ! Nous sommes peut-être traités en hôtes du palais, comme disait Dombono, mais cette forme d'hospitalité n'en reste pas moins assez curieuse.

Albert Heimbach s'était immédiatement jeté sur un lit, après avoir ôté sa veste. Peter Löhres mordillait à contrecœur un fruit en forme d'œuf qu'on leur avait servi en guise de dessert et qui n'avait d'ailleurs aucun goût. La chair de ce fruit n'était qu'une masse molle de couleur gris jaunâtre et collait aux dents comme une sauce béchamel épaisse. Veronika se tenait debout devant la fenêtre. Une fenêtre aveugle, car une planche couverte de motifs peints avait été clouée par-devant. La lumière parvenait à percer à travers quelques interstices et donnait à la chambre un éclairage faible. Elle y appuya les yeux, puis revint au

centre de la pièce.

— C'est une cour intérieure. Vide. Rien que des murailles de pierre.

— Elle s'assit sur son divan. — Qu'a-t-il bien pu arriver à Alex, Paul ?

— Vous avez entendu ce qu'a dit Dombono ? Il va opérer l'enfant après-demain. Quel sacré bonhomme, votre fiancé ! Avec une insolence voisine de la démence, il se met à dicter ici toutes ses volontés. C'est lui qui règne en secret sur Urapa, par l'intermédiaire d'un ostéome. On peut seulement se demander combien de temps les prêtres se laisseront faire ! Même l'âne le plus mal embouché ne supporte pas longtemps les éternels coups de pieds dans les fesses. Et Dombono est d'une autre trempe qu'un âne mal embouché ! C'est après l'opération que la lutte d'influence se déclenchera ouvertement. La lutte pour le pouvoir... Qu'en pensez-vous, Philipps ?

L'Anglais dégingandé haussa les épaules. Son calme imperturbable portait véritablement sur les nerfs.

— D'une manière ou d'une autre, ils s'arrangeront pour faire mourir l'enfant et mettre sa mort sur le compte de l'opération.

— C'est exactement ce que je pense, moi aussi ! J'ai prévenu le docteur Huber. La seule chose que je ne saisis pas, ce sont les mesures de sécurité qu'il va prendre pour empêcher cela.

Cette question reçut très rapidement sa réponse. Un officier de l'armée, vêtu de l'uniforme en cuir noir, apparut dans la chambre, montra Veronika du doigt et fit ensuite un signe de la main. Veronika ne broncha point. Assise sur le divan, elle se cramponna de toutes ses forces à la couverture en peau de bête. Le corps d'Albert Heimbach se recroquevilla comme celui d'un ver de terre qu'on venait de frapper violemment. Löhres et Stricker entourèrent Veronika. Philipps fut le seul à réagir concrètement. Il répondit au geste par un geste énergique, et déclara d'une voix dure :

— No ! Tous ensemble, ou personne !

L'officier repoussa brutalement Philipps sur le côté. Puis il fit signe à Veronika, leva le bras et montra la paume de sa main.

— Il veut dire qu'il n'est pas venu ici en ennemi, expliqua Stricker d'une voix contenue. Qui sait ce qu'on attend de vous. À votre place, je le suivrais.

— Moi pas ! déclara Löhres. Je n'ai aucune confiance dans ces gars-là !

— Nous n'avons pas le choix. — Stricker leva sur l'officier vêtu de noir un regard interrogateur. Mais il était inutile d'espérer de lui le moindre renseignement. — Même si vous avez peur, Veronika... Suivez-le. Dombono ne peut se permettre aucune fantaisie désagréable tant qu'Alex n'a pas opéré l'enfant. C'est notre meilleure sauvegarde.

Veronika approuva d'un signe de tête. Elle se leva lentement et suivit l'officier. Derrière elle, la porte se referma, on entendit un bruit

de verrou. Elle était seule pour la première fois depuis leur enlèvement collectif. Du courage, se dit-elle. C'est le moment de montrer que tu es courageuse ! Même dans ta cage, tu n'as pas perdu la raison !

Ils parcoururent des couloirs interminables, arrivèrent dans une immense salle peuplée de personnages de pierre aux formes bizarres. Ici les murs étaient tendus d'étoffes précieuses et le sol couvert de mosaïques aux dessins artistiques. Et finalement, elle pénétra dans une pièce dont les murs paraissaient en or massif et qui l'aveuglèrent à tel point qu'elle dut cligner des yeux. L'officier l'abandonna sans bruit, comme s'il se dissolvait dans l'air.

— Regarde-moi ! ordonna soudain une voix de femme dure et glaciale, derrière elle.

Elle fit demi-tour sur ses talons et, de nouveau aveuglée par la lumière, elle ferma les yeux. La déesse d'Urapa se tenait debout, face à elle, enveloppée d'un éclat lumineux, statue d'or au milieu des murs dorés.

— Tu comprends cette langue ? demanda Sikinika.

— Oui. Je parle aussi le français.

Veronika porta la main droite à ses yeux. Peu à peu, elle s'habitua à la lumière éclatante, et elle finit par réussir à distinguer quelques détails : la robe, les chaussures en forme de becs, couverts de diamants, la silhouette mince, le visage incroyablement beau aux traits harmonieux, couvert de poudre d'or. Possible qu'elle soit vraiment un être humain, se dit Veronika subjuguée, il n'empêche qu'elle reste quand même une merveille de la nature. Et c'est un être humain authentique... Un être supraterrrestre ne parle pas le français, bien que, dit-on, Dieu eût élu domicile en France.

— Approche-toi ! reprit Sikinika d'une voix dure. Tout près ! Encore plus près !

Elles se tenaient si près l'une de l'autre que leurs visages n'étaient même pas éloignés de la largeur d'une main. Et elles se regardaient fixement, comme deux serpents prêts à sauter l'un sur l'autre, sous l'empire d'une haine mortelle.

Elle a des yeux verts, pensa Veronika. D'un vert profond, comme une tourmaline. Les êtres humains ont-ils quelquefois des yeux comme ceux-ci ?

— Ainsi, te voilà... dit Sikinika d'une voix glaciale. C'est ainsi que doit être une femme, pour être aimée de lui !

— De lui ?

Veronika se figea. De lui ! Elle parle d'Alex ! Le regard de la femme illuminée d'or la paralysa soudain. De lui ! Et elle comprit : il n'y avait pas seulement l'opération du jeune Sikinophis en jeu, il y avait davantage encore.

— Je... Je l'aime..., dit Veronika d'une voix sans timbre.

Plus un bruit, une fois le dernier mot prononcé.

Elles se firent face, muettes, si proches l'une de l'autre qu'elles voyaient leur propre reflet dans les yeux de l'autre. Sous la poudre d'or, la physionomie de Sikinika tressaillit légèrement... Depuis les commissures des lèvres jusqu'aux yeux. Les paupières brillaient couvertes de poussière de diamant.

Silence.

Mais ce silence, en réalité, était un combat. Avec pour seules armes leurs regards. Elles se frappèrent mutuellement de leurs yeux fixes, deux femmes qui luttaient farouchement l'une contre l'autre avec une haine sauvage et muette.

UN combat sans issue, sans vainqueur et sans vaincu. N'étaient-elles pas à égalité dans leur amour pour le même homme, celui qui tenait leur destin entre ses mains ? Peu importait que l'une possédât le pouvoir et l'autre uniquement les battements de son cœur. Le pouvoir seul était impuissant à conquérir l'homme aimé, Sikinika le savait parfaitement à présent, et malgré sa haine délirante, elle était suffisamment intelligente pour ne pas jouer la carte de sa divinité.

— Va le retrouver, dit-elle. — Son visage figé dans l'impassibilité avait retrouvé son aspect de masque d'or. — Il t'attend. Il exige que tu loges dans une chambre contiguë à la sienne.

Veronika acquiesça d'un signe de tête. Il lui fallut beaucoup de temps pour comprendre l'incompréhensible. Il exige... Cela signifiait tout simplement qu'il existait déjà, entre cette femme qui se faisait traiter de déesse et Alex, des liens plus étroits qu'une conversation professionnelle entre un médecin et la mère de son malade.

— Je savais qu'il me ferait appeler, répondit Veronika.

Il lui fallut tout le courage du désespoir pour prononcer cette petite phrase, et chacune de ses paroles frappa Sikinika comme un violent coup de fouet.

— Maintenant que je t'ai vue, va-t'en !

D'un brusque mouvement du bras, Sikinika repoussa Veronika loin d'elle. La surprise et la brutalité du choc fit perdre l'équilibre à celle-ci. Elle chancela, agita les bras et chercha un soutien, mais ne trouvant rien, elle tomba sur le sol de mosaïque. Un rire dur et glacial la poursuivit. Veronika leva les yeux sur Sikinika et un frisson d'épouvante secoua tout son corps. Elle rit, sans que ses lèvres remuent. Elle est capable de rire sans que les traits de sa physionomie bougent.

— Je suis plus belle que toi ! déclara Sikinika. Tu le perdras.

— Tu n'es qu'un masque, cria Veronika.

Elle était toujours étendue sur le sol, mais toute sa détresse, la peur de perdre Alex, la peur d'être finalement vaincue par cette femme, s'exprimèrent dans ces mots criés du fond de sa poitrine.

— Un masque glacial, un masque d'or ! Une statue ! Rien n'est authentique en toi, rien ! Tout n'est que peinture, maquillage, et encore ! Un maquillage de mauvais goût ! Combien de kilos de poudre

d'or te faut-il pour cacher tes rides ? Une demi-livre par jour ?

Elle savait qu'elle était injuste, elle voyait bien que cette femme possédait une beauté quasi surnaturelle, mais elle voulait l'atteindre, elle voulait la blesser, elle voulait la frapper avec des mots. Tu ne peux pas me faire tuer maintenant, se disait-elle, même si tu l'essayais de tes propres mains en ce moment, tu es impuissante. Tu es condamnée à écouter tout ce que je te dis ! Eh bien, écoute ! J'aime Alex ! Je l'aime... Je l'aime...

— Tu as peur, dit Sikinika de sa voix glaciale. Non pas pour ta vie à toi... Tu as peur pour lui ! Et je te le prendrai ! Je suis plus belle que toi !

Décontenancée, aveuglée par une lumière violente, Veronika fut témoin pour la première fois d'un phénomène ahurissant : un être humain capable d'être aspiré par un mur d'or et de s'évanouir sans laisser de traces. Phénomène qu'Alex et Paul Stricker ne pouvaient pas expliquer non plus.

Un officier entra par une autre ouverture, tout aussi invisible que la précédente, et lui fit un signe. Veronika bondit sur ses pieds. L'engourdissement dont elle venait d'être victime se dissipa, mais tout son corps se contracta, les battements de son cœur lui parurent bruyants comme des coups de timbales que l'écho des murs couverts d'or se renvoyaient les uns aux autres.

C'est vrai, elle est plus belle que moi, songea-t-elle en suivant l'officier vêtu de noir d'un pas incertain. Jamais personne n'a pu contempler une telle beauté, cela n'existait même pas sur les tableaux de peintres ivres de beauté. Mais un homme peut-il aimer une femme semblable à une statue ? Une femme qui rayonne un froid glacial ? Dotée d'une voix qui donne le frisson ? Une statue d'or est-elle capable de tendresse ?

Ils croisèrent quelques jeunes filles coiffées de bonnets semblables à des ailes d'oiseaux, et Veronika en conclut qu'ils se trouvaient dans l'hôpital. Deux prêtres-médecins la toisèrent d'un air à la fois hautain et absent... Un regard analogue à celui de leur reine.

Six soldats fermaient un corridor. Un médecin coiffé d'une tiare brodée d'argent, un des médecins-chefs sans doute, accueillit Veronika sans un mot et la prit en charge. L'officier ne fut pas autorisé à franchir le barrage. Seuls les prêtres avaient le droit de fréquenter les dieux.

Quelqu'un poussa une porte donnant sur une pièce de dimensions moyennes, meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise et d'une grande cuvette d'argile posée sur un support ; les murs étaient couverts de tentures brodées. Le prêtre s'inclina légèrement, puis il quitta Veronika. La porte resta ouverte... Seul détail qui différenciait cette pièce d'une cellule de prison.



Veronika s'assit sur le lit ; ses doigts se crispèrent sur le montant de bois. On m'a menti, pensa-t-elle soudain. On ne m'a pas conduite auprès d'Alex. Je me trouve ici dans une tombe, voilà. On cherche à me rendre folle, folle de peur. Ils m'ont séparée des autres, pour que la solitude me ronge et me fasse perdre la raison ! Quand je commencerai à crier et à m'agiter, ils iront chercher Alex et lui diront : La voilà. Tu vois dans quel état elle est ? Elle est devenue folle. Nous n'avons rien pu tenter pour la sauver. Et après, c'est elle qui viendra, elle, la femme la plus belle de tous les temps...

Non, pas moi ! se dit Veronika. Non, vous ne m'aurez pas ! Vous ne savez pas quelle réserve d'endurance je possède ! L'amour est capable de soulever des montagnes... J'ai toujours considéré ce dicton comme un des plus stupides qui soit, mais maintenant, je sais que c'est vrai : je serais capable de transporter tout Urapa... Elle bondit sur ses pieds, courut dans le corridor et serra les poings.

— Bande de menteurs ! hurla-t-elle. Bande de sales menteurs...

Une porte s'ouvrit brusquement. Et elle se tut. Autour d'elle, le couloir, les murs et le plafond se mirent à tourner, elle chercha un appui et sentit deux bras puissants l'enserrer par la taille.

— Alex..., bredouilla-t-elle. Alex ! Ils m'ont vraiment rapprochée de toi. Ils ont...

Elle sentit encore ses baisers brûlants ; elle eut même la force de jeter ses bras autour de son cou... Puis tout s'assombrit.

Un peu plus tard, elle se retrouva étendue sur le lit. Alex lui avait posé une compresse froide sur le front. Assis auprès d'elle, il lui tenait la main.

Elle sourit, heureuse, comme une enfant comblée.

— C'était trop pour moi, dit-elle d'un air las. J'ai cru qu'ils voulaient m'enterrer vivante, comme c'était l'habitude dans l'Égypte ancienne. — Elle se tourna sur le côté et posa sa joue sur la main d'Alex. — Ils le feront peut-être... à l'instar d'Aïda et de Radamès.

— Ils vont commencer par attendre l'opération, et l'évolution postopératoire.

Il y avait des heures qu'Alex se concentrait exclusivement sur les péripéties de cette opération. Quelle que soit l'allusion faite par Veronika, et son attente... une explication peut-être sur ce qui s'était passé entre lui et Sikinika..., Alex Huber ne réagit point. Ces problèmes de cœur ne l'atteignaient pas... Pour lui, l'ostéome seul était le centre de son univers.

Il avait examiné l'enfant à fond sans trouver la moindre raison de retarder l'intervention. Circulation du sang, état du cœur, tension artérielle, pouls, tout était normal. Il avait examiné une fois encore la jambe malade, pour se convaincre lui-même qu'il s'agissait bien d'un ostéome, et de rien d'autre. L'enfant avait suivi de ses grands yeux

bleus le moindre de ses gestes, et lorsqu'il rangea soigneusement les instruments dans sa trousse, Sikinophis avait demandé :

— Est-ce que je vais mourir ?

— Bien sûr ! Nous devons tous mourir. Et aucun de nous ne connaît la date. Ce serait affreux d'ailleurs, de connaître l'heure de sa mort. Mais une chose est certaine, Sikinophis : ce n'est pas après-demain que tu mourras.

— Tu me le promets ?

— Je te le promets.

Depuis cette conversation, une seule pensée occupait son esprit : surtout, pas de complications ! Même si ce n'est pas un ostéome, mais une tumeur maligne, et que je sois obligé d'amputer la jambe jusqu'à la hanche... Surtout pas de complications ! J'ai donné ma parole... Ce n'est pas dans la jambe que se trouve le danger... Le danger a nom Dombono ! Il peut mettre en scène n'importe quel incident pendant l'opération, et je serai lié pieds et poings, sans défense. Les moyens ne manquent pas de se substituer au destin, autour d'une table d'opération. Chaque intervention chirurgicale est une intervention dans la ligne du destin, et l'homme étendu devant le médecin est sans défense.

— Je t'ai fait venir pour que tu m'aides, dit enfin Alex. Pour les soins postopératoires...

— Rien que pour cela, Alex ?

Une toute petite voix... Elle a réussi à pénétrer dans son cœur, se dit-elle avec amertume. Le masque d'or glacial !

— Non, bien entendu. — Il lui caressa les cheveux, et malgré ce geste de tendresse, tout en elle n'était que vide.

— Tu es en sécurité ici, Vroni.

— Merci.

Un petit merci, comme on en dit cent fois dans la journée lorsqu'on reçoit quelque chose d'anodin.

— Je leur ai dit que tu avais aussi reçu une formation d'infirmière.

— Mais c'est faux ! — Elle releva la tête. — Je n'y connais strictement rien !

— Tu apprendras vite. Je t'expliquerai tout. D'ailleurs, tu n'auras rien d'autre à faire qu'à rester assise auprès de Sikinophis et à le veiller chaque fois que je me reposerai. Nous nous remplacerons, toi et moi, à son chevet. Il ne faut à aucun prix que l'enfant soit laissé sans surveillance, ne serait-ce qu'une minute ! Surtout les deux premières semaines...

— Deux semaines !

Tout son corps tressaillit comme si elle venait de recevoir un jet d'eau glaciale. Il ne pense même pas à abandonner cet horrible pays ! Il parle déjà de semaines, de mois aussi, peut-être... Peut-être restera-

t-il toujours ici... Est-ce qu'elle te tient déjà si bien en main ? Cette femme glaciale couverte d'or ?

— D'accord. Cela me fait plaisir, dit-elle encore d'une voix triste.

Mais Alex ne percevait plus ces nuances.

— Moi aussi, répondit-il.

Il l'embrassa mais, tout d'un coup, le baiser ne produisit plus la moindre étincelle. Un baiser comme on en échange entre bons amis, quand on se retrouve ou qu'on se quitte.

— Je réussirai peut-être aussi à faire venir les autres ici, ajouta-t-il avant de se lever.

— Sûrement ! Tu es un homme puissant maintenant !

Ses mots avaient une sorte de résonance amère. Elle s'assit sur son lit et posa les mains sur ses genoux.

— Est-ce que tu te sens déjà assez forte pour venir avec moi rendre visite à l'enfant ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête, et posa les pieds sur le sol de pierre. Son fils, se dit-elle. Elle part à la conquête d'Alex par l'intermédiaire de son fils. Et elle fut bien obligée de s'avouer avec horreur qu'elle était jalouse même de l'enfant... sans le connaître !

Sikinophis était assis sur son lit. Il jouait avec le stéthoscope de Huber et répétait tous les gestes qu'il avait vu faire. Il entendait ses propres battements de cœur, ce qui paraissait l'intéresser beaucoup. Huber s'arrêta sur le seuil de la chambre.

— Qui est-ce qui te l'a donné ? demanda-t-il d'une voix sévère.

L'enfant lui sourit avec ravissement et lui tendit l'instrument.

— Je suis allé le chercher tout seul.

— Je t'avais pourtant interdit de quitter ton lit et de marcher ! Repose ce stéthoscope. Et que ce soit dit une fois pour toutes, Sikinophis : quand je donne un ordre, j'exige qu'on le respecte ! Si tu recommences une pareille bêtise, je te flanque une raclée, c'est compris ?

L'enfant jeta le stéthoscope sur le lit et releva la tête d'un air boudeur.

— Je suis le Fils du Soleil ! dit-il.

— Tu n'es qu'un gamin, un point, c'est tout ! Je pensais que nous étions d'accord ? Sommes-nous amis, oui ou non ?

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de « mais » ici. – Alex Huber fit un geste impératif du bras. – Je suis responsable de toi maintenant, Sikinophis ! Je t'en prie, obéis-moi, ne me donne pas de soucis supplémentaires ! C'est notre vie qui est en jeu ! – Il se tourna vers Veronika qui était restée derrière lui, dans le couloir. – Tu vois à quel point il est nécessaire que quelqu'un soit constamment auprès de lui ? dit-il en allemand. Je me

suis absenté une demi-heure seulement, et il commence déjà à faire des sottises.

— Il est aussi arrogant que sa mère ! dit Veronika.

— Non, c'est un enfant, comme tous les enfants.

Il le défend déjà, se dit Veronika, le cœur percé d'une épine. Elle pénétra dans la chambre, fermement décidée à ne pas accorder à l'enfant la moindre étincelle de sympathie.

Puis elle aperçut la tête de page blond, les splendides yeux bleus, et tout comme les autres, elle se demanda comment une femme aussi glaciale avait pu mettre au monde un tel enfant.

Sikinophis observa Veronika, la tête légèrement inclinée sur le côté ; il la toisa, comme on mesure du regard un objet intéressant.

— Alors, te voilà ? dit-il sans préambule. À cause de toi, mon ami refuse l'amour de ma mère...

Ce fut comme un coup de foudre qui anéantit en elle tout à la fois, la haine et la jalousie, la peur et la résignation. Dès cet instant, elle se mit à aimer l'enfant comme son propre fils.

Vers le soir, Dombono se présenta. Sikinophis avait mangé, servi par deux prêtres d'un rang inférieur. Mais le docteur Huber avait goûté tous les mets avant lui. La tradition de la mort par empoisonnement n'est pas près de s'évanouir.

— Quel est le résultat de vos examens ? demanda Dombono.

Assise sur le bord du lit de Sikinophis, Veronika jouait à un jeu de dames urapien dont l'enfant lui avait appris les règles et qui entraînait l'esprit à la logique mathématique. Mais Dombono ne lui accorda pas le moindre regard.

— Excellent. L'enfant est en très bonne santé, mise à part cette histoire osseuse. Il n'y a donc aucune raison de retarder l'opération... Après-demain matin.

— Est-ce que le docteur Stricker doit vous servir d'assistant ?

— Cela me serait d'un grand secours. Il pourrait se charger de surveiller la circulation sanguine, c'est un domaine où il est plus compétent que moi.

— À part cela, vous n'avez besoin d'aucun autre préparatif ?

— Non ! J'exige que la salle d'opération soit parfaitement stérile. C'est d'ailleurs mon souci prédominant.

— Pas le mien. — Dombono sourit d'un air mordant.

— Nous allons vaporiser les murs et le sol avec l'élixir de la Fleur Pure...

— C'est de là que vient cette étrange odeur douce-amère qui embaume la salle d'opération ?

— Oui.

— Bon, c'est votre affaire, Dombono. De même que l'anesthésie. Ah, une chose encore : faites préparer de l'eau bouillante. Nous

n'avons pas d'autre moyen ici de stériliser mes instruments chirurgicaux.

Huber jeta un rapide coup d'œil sur l'enfant. Celui-ci regardait Dombono d'un air haineux.

— Vous devriez déjà commencer à prier dans le temple pour la guérison de Sikinophis, dit Huber d'un air de défi.

Dombono acquiesça d'un signe de tête.

— Voilà plusieurs jours déjà que les flammes montent vers le ciel. Ce n'est pas votre univers, Docteur Huber. – Dombono joignit les deux mains devant sa poitrine. Il paraissait presque content. – Vous apprécierez sans doute davantage la nouvelle que je vais vous transmettre : votre compatriote, Albert Heimbach, est devenu fou.

LES pions tombèrent du lit. En entendant cette déclaration, Veronika avait bondi sur ses pieds, renversant le jeu de dames sur lequel Sikinophis venait de disposer une nouvelle partie. Il cria quelque chose à l'adresse de Dombono, et frappa du poing sur la couverture d'un air furieux. Le prêtre baissa la tête et serra les lèvres. Huber ferma les yeux un instant.

Albert Heimbach. Il avait tout de suite craint cette issue. La démence était latente chez lui depuis longtemps déjà, et elle s'était développée au gré des circonstances. La cage suspendue au mur du temple avait achevé de lui détruire l'esprit. Durant ces quelques dernières heures, il avait paru parfaitement normal, mais en réalité, ce n'avait été qu'un adieu spirituel.

— Où est Heimbach actuellement ? demanda Huber d'un air accablé.

— Nous nous sommes occupé de lui. À présent, il se tient tranquille. Vous voulez le voir ?

— Est-ce que le docteur Stricker n'est pas auprès de lui ?

Dombono haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'un médecin sans médicament ? Ce ne sont pas les bonnes paroles qui peuvent le guérir.

— Et moi, est-ce que je dispose de plus de moyens que lui ? Je ne peux tout de même pas lui remettre le cerveau d'aplomb avec mes instruments !

Huber alla ouvrir sa trousse noire. Il fouilla parmi les médicaments qu'il avait apportés, puis il secoua la tête.

— Tout ce que je pourrais faire, c'est le calmer, comme vous. Peut-être cela suffira-t-il. Une cure de sommeil prolongée. Mais même pour cette simple thérapie, je ne dispose pas des médicaments nécessaires. Nous allons tâcher de garder Heimbach le plus longtemps possible au calme. Est-ce qu'il est ici, à l'hôpital ?

— Oui. Dans une chambre donnant sur un palier perpendiculaire à celui-ci. Vous pouvez aller lui rendre visite tant que vous voulez.

Dombono fit demi-tour et quitta la pièce.

Sikinophis le suivit des yeux ; il avait encore l'air furieux et serrait les poings.

— Je ne peux pas le sentir ! dit-il tout haut. Je ne peux pas le

sentir !

— Tu n'es pas le seul, mon petit.

Huber arpenta la pièce en tous sens, d'un pas nerveux. Veronika ramassait les pions éparpillés sur le sol. Elle pleurait. L'état de Heimbach la bouleversait.

— Ça commence déjà ! dit Alex d'un air pensif. Ce Dombono est un gars aux méthodes raffinées. Il me sert un nouveau patient, en espérant que je me laisserai distraire et que j'abandonnerai celui-ci pour courir au secours de Heimbach. Ils doivent se dire qu'ils n'auront aucun mal à venir à bout de toi. S'il arrive quelque chose à Sikinophis pendant mon absence, on prétendra toujours que c'est *toi* qui en portes la responsabilité.

— Pourquoi ? Je n'ai aucune raison de...

— La haine d'une femme est capable de détruire un monde. La haine de deux femmes, tout l'univers.

Veronika avait ramassé tous les pions ; elle les rapporta à Sikinophis qui les replaça sur le jeu tels qu'ils étaient auparavant.

— La déesse..., murmura Veronika en jetant sur Alex Huber un regard interrogateur. Qu'a-t-elle à voir avec tout cela, Alex ?

— C'est la mère de l'enfant... et elle m'aime...

— Et alors ?

— C'est tout. Elle sait que toi et moi, nous ne nous quitterons pas. Je n'ai pas réussi à l'empêcher de m'embrasser...

— Elle est capable d'un baiser, elle ? demanda Veronika surprise. Cette statue de glace et de poudre d'or sait embrasser ?

— J'étais comme paralysé.

— Et depuis, tu penses à elle. Depuis, elle est restée en toi comme une maladie incurable, n'est-ce pas ? Chaque fois que tu regardes l'enfant, c'est elle aussi que tu vois...

Alex fixa Veronika d'un regard hébété.

— Ne commence pas, toi aussi, à devenir folle, comme Heimbach ! dit-il. Mon Dieu, qu'est-ce que tu peux raconter là comme sottises !

— Ce ne sont pas des sottises. Je le sens !

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à contempler un autre coin de ton âme !

— Ah, votre sarcasme, à vous, les hommes ! C'est typique ! Dès qu'on les pousse dans leurs derniers retranchements, ils se mettent à railler et deviennent odieux ! Ils se réfugient dans les grandes phrases !

Alex s'assit sur le tabouret et se frappa les cuisses du plat de la main. L'enfant écoutait, les yeux écarquillés... Il ne comprenait pas un mot de ce qui se disait, mais il voyait bien que le dialogue manquait d'amabilité.

— Ça alors ! Une scène authentique, comme dans un mauvais

roman ! s'écria Huber. Une scène pour rien, et sans raison aucune !

— Est-ce qu'un baiser, ça ne compte pas ?

— Dans ce cas-ci, non, ça ne compte pas !

— Et quand elle me dit : Je te l'enlèverai !... Ça ne compte pas non plus ? Et qu'elle me déclare : Je suis plus belle que toi... Ce n'est rien non plus ?

— Elle t'a vraiment dit cela ?

— Oui ! Elle te considère comme sa propriété ! Quand tu auras opéré son fils, elle se couchera dans ton lit ! Faut-il vraiment que je t'explique la méthode thérapeutique en détails ? Et elle t'aura, je le sais parfaitement ! Avec sa beauté, elle t'envoûtera, elle te réduira à néant, et pendant qu'elle sera dans tes bras, elle me fera assassiner, moi. Mais tu ne t'en apercevras même pas. Tu ne demanderas même pas de mes nouvelles, tu ne t'inquiéteras même pas de moi...

— Je ne savais pas que tu étais sujette aux crises d'hystérie, répliqua Alex avec calme. – Puis il se leva et alla vers la porte. – Mais afin de mettre un terme une fois pour toutes à ce genre de débordement, je vais provoquer un coup de tonnerre sur-le-champ ! Je suis chirurgien, ma chère petite, ne l'oublie pas, et je ne connais que les bons coups de bistouri !

— Où veux-tu aller ?

Veronika le fixa d'un regard épouvanté. Elle venait de perdre la dernière manche, sa dernière chance désespérée de reprendre Alex pour elle toute seule. À présent, elle se faisait l'effet d'une ruine, d'un gros tas de chiffons consumé, inutile, bon à être jeté aux ordures. Dire que c'était toute ma vie, songea-t-elle. Mon cœur tout entier. Non, je ne suis pas hystérique... Je me contente de t'aimer, et je connais le pouvoir de cette femme. Je ne peux plus rien faire maintenant... Je capitule...

— Je vais aller la trouver ! déclara Alex. Je vais mettre au clair nos positions respectives ! J'ai autre chose à faire qu'à perdre mon temps avec ces querelles de bonnes femmes !

Sur le point de sortir, il fut retenu par la voix du jeune Sikinophis.

— Vous parlez de ma mère ? demanda-t-il.

Du coup, Huber fit demi-tour et revint dans la chambre.

— Tiens ! Il n'est pas bête, ce petit ! – Il s'assit sur le lit et écarta le jeu de dames. – Que fais-tu, toi, quand tu veux parler à ta mère ?

— Pourquoi ? Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— J'ai une cloche. – Il plongeait la main sous l'oreiller et en sortit une petite clochette d'or. – Quand je l'agite, il y a un prêtre qui l'entend. Je suis le seul à posséder une clochette de ce timbre-là...

— Eh bien, agite-la, ta cloche ! ordonna Huber, prêt à tout.

— Alex ! bredouilla Veronika en se cramponnant à lui avec



désespoir. – Alex, ne fais pas cela ! J'étais folle, tu as raison, je suis hystérique, je suis... Ne fais pas cela ! Oublions cette dernière demi-heure...

— Pourquoi faut-il que j'appelle ma mère demanda Sikinophis. – Il tenait la clochette à bout de bras, au-dessus de sa tête bouclée. – Il faut une raison très précise et très importante, sinon, elle se fâchera.

— Il s'agit de moi, mon petit. Est-ce que je suis une raison suffisamment importante ?

Sikinophis le regarda d'un air ahuri. Puis il sourit. Un sourire angélique.

— Tu es ce qu'il y a de plus important...

— Non, je t'en prie ! s'écria Veronika. Je t'en supplie...

Il était trop tard. L'enfant agitait sa clochette. Le timbre clair retentit, un timbre étrange. Huber s'y attendait, habitué qu'il était maintenant à aller de miracle en merveille, et de merveille en miracle. C'était même presque décevant... Il existait des clochettes aux timbres plus purs encore.

La tension monta dans la chambre, dans l'attente de ce qui allait se passer. Mais tout demeura silencieux. Pas un prêtre n'apparut, pas un officier. Même Dombono ne se montra pas, lui par qui passait tout ce qui devait parvenir à la déesse.

Sikinophis n'en parut pas le moins du monde affecté. Il reprit son jeu, le posa sur ses genoux, et fit signe à Veronika.

— On continue à jouer ?

— Pas maintenant. Plus tard... peut-être, répondit Veronika avec une certaine hésitation.

Y aura-t-il un « plus tard » d'ailleurs ? se dit-elle. Cette femme glaciale va tout supporter jusqu'à l'opération mais, ensuite, elle lancera ses coups sans ménagement et nous anéantira tous. Qui l'empêche d'oublier ses promesses ? Pourquoi ne vient-elle pas ?

Elle était là, mais on ne la voyait pas. Tout d'un coup, l'enfant tressaillit ; il se raidit, ses yeux s'écarrillèrent et se mirent à briller d'un éclat surnaturel. On aurait cru que brusquement son visage était éclairé de l'intérieur.

— Sikinophis ! murmura Veronika, et ses doigts se cramponnèrent au dos d'Alex Huber. Regarde ! Mon Dieu !

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? demanda l'enfant.

Sa voix était froide et lointaine... La voix de la déesse d'Urapa... Huber avala plusieurs fois sa salive. Ce phénomène le fascinait. Elle vit dans le corps de son fils, se dit-il. Son moi spirituel s'est glissé dans un autre corps... Huber avait déjà entendu parler de phénomènes de ce genre, de séances de spiritisme, d'implorations des esprits, de matérialisations de personnes éloignées, et il les avait toujours tous considérés en bloc comme des divagations absurdes. Une fois même,

au cours d'une discussion entre représentants dû corps médical, il avait cité la vieille plaisanterie de Virchov, le pape de la médecine : « J'ai déjà ouvert des milliers de corps humains, et je n'y ai encore jamais trouvé d'âme... »

Cette fois, Huber était témoin visuel d'un tel phénomène : Sikinophis s'évanouissait en tant qu'être humain ; il ne restait plus que son enveloppe charnelle dont sa mère avait pris possession.

La voix énergique d'Alex Huber rompit le silence spectral de la pièce et détruisit du même coup le bouleversement causé par cette sorte de réincarnation.

— À quoi bon toutes ces histoires ! dit-il avec brutalité. Vous devriez bien comprendre pourtant que vous ne réussissez qu'à accabler les centres nerveux de votre fils à un point tel que je serai obligé de repousser la date de l'opération ! Nous verrons bien quand vous aurez daigné disparaître de cette chambre... Jusqu'à présent, le système cardio-vasculaire de l'enfant fonctionnait à merveille...

— Tu voulais me parler..., prononça la voix glaciale par la bouche de Sikinophis.

— Pas comme ça ! J'y renonce ! L'occasion se représentera certainement d'ici peu, de vous revoir sous votre vrai jour.

— Fou que tu es ! Je suis constamment auprès de toi ! Quand Sikinophis te regarde, c'est moi qui te regarde... Quand il te sourit, c'est ma bouche qui te sourit ! Dis ce que tu as sur le cœur !

— Du calme ! À vous de jouer d'abord, Madame !

Voilà qui doit la vexer, se dit-il. Vexer la femme, et non la déesse !

— Quittez immédiatement le corps de votre enfant ! ordonna Huber sur un ton rogue. Et décidez-vous, à la fin, que voulez-vous être, mère ou amante ?...

— N'oublie jamais cette phrase, toi non plus ! dit la voix froide. Penses-y sans cesse !

L'enfant tressaillit. Ses yeux écarquillés se refermèrent progressivement, le rayonnement intérieur de son visage s'éteignit... Il s'écroula sur le lit, tout son corps couvert de transpiration, le souffle court.

— C'est insensé ! hurla Huber en saisissant son stéthoscope. Vroni, mon sac ! Prends une seringue ! Renverse tout sur le lit, je prendrai ce dont j'ai besoin. Mais fais vite !

Il se pencha sur l'enfant. Sa respiration sifflait, son cœur battait à coups sauvages. Soudain, tout son corps frissonna, puis se détendit. D'un instant à l'autre, la respiration et le cœur retrouvèrent leur rythme normal... Sikinophis s'était endormi. Huber ausculta sa poitrine au stéthoscope, prit le pouls et mesura la tension artérielle, puis il se redressa.

— Tu peux tout ranger, dit-il d'un air résigné. Nous n'en avons plus

besoin. Toutes les fonctions sont redevenues normales. Que diable ! Je commence à douter de tous nos renseignements sur la médecine. En comparaison de ce dont nous sommes témoins ici, dans le domaine de l'âme, nous sommes des ignares. Il n'empêche qu'ils ne peuvent pas opérer un ostéome...

Le surlendemain, au petit jour, quatre prêtres vêtus de leurs habits de cérémonie, vinrent chercher Sikinophis.

Des coups de gong retentirent dans toutes les directions... Du haut des temples, du sommet des montagnes, des rues de la ville. Tout un peuple pria pour le Fils du Soleil.

Huber avait déjà quitté la chambre du malade. Il fut accueilli dans la salle d'opération par Dombono, les grands-prêtres et le docteur Stricker.

Le parfum pénétrant de l'élixir de la Pureté embaumait la grande pièce. D'après les déclarations de Dombono, la salle d'opération devait être parfaitement stérile. Alex Huber fut lui aussi vaporisé des pieds à la tête avec cet élixir, dès son entrée. Une fumée rouge montait d'un encensoir et noyait les êtres et les choses dans une brume opaque.

— Le pape lui-même n'en a pas autant, entendit-il soudain.

C'était la voix du docteur Stricker.

Un bon mot, typique de son auteur, et qui eut un effet bienfaisant sur Huber ; il dissipa une partie du boulet intérieur qu'il traînait avec lui depuis le lever du jour : tu ne vas pas te contenter d'opérer un ostéome... avec ton bistouri, tu vas encore sauver six vies humaines... à condition qu'elle tienne sa promesse !

La porte s'ouvrit. On apporta Sikinophis sur son lit roulant. Les prêtres s'inclinèrent profondément. Même Dombono, qui baissa la tête plus bas que d'habitude.

Huber s'approcha du lit. L'enfant souriait.

— Tu as peur ? demanda Huber.

— Oui.

— Est-ce que je ne suis pas ton ami ?

L'enfant acquiesça d'un signe de tête. On voyait bien qu'il avait du mal à faire preuve de courage. C'était un enfant parfaitement normal... Les larmes perlaient aux coins de ses yeux.

— Eh bien, allons-y ! fit soudain Huber avec une bonhomie voulue.

Il alla jusqu'à la table d'opération. Sur une petite table voisine, ses instruments avaient été déposés dans un linge blanc après avoir été stérilisés pendant plusieurs heures. Une jolie petite infirmière lui souriait avec un mélange d'embarras et d'admiration.

Tout à fait comme chez nous, se dit-il. Une seule différence, le patron n'est pas enfumé, mais encensé.

Une sorte d'allégresse voisine de l'euphorie s'installa en lui.

— Vous avez l'air très heureux, Huber, dit Stricker, debout face au

chirurgien, de l'autre côté de la table d'opération.

— Si vous saviez... — Huber plongeait les mains dans une cuvette préparée à cet effet. Deux prêtres étendirent Sikinophis sur la table. — J'ai l'impression d'être un bourreau qui, au cours d'une répétition générale, s'est pendu lui-même...

Tout d'un coup, la pièce tout entière s'illumina d'un éclat d'or. Huber avait cru devoir pratiquer cette opération sans projecteurs, et cela lui avait causé du souci ; à présent, ses inquiétudes se dissipèrent. L'éclairage était si intense qu'on avait l'impression d'évoluer à l'intérieur du soleil et, malgré tout, il était doux comme de l'or.

Huber tourna la tête pour essayer de distinguer la source d'où provenait cette lumière. Le mur le plus éloigné de la table d'opération paraissait s'être ouvert sur l'infini. Sikinika était assise sur un trône : le rayonnement dans l'éclat.

— Sortez ! dit Huber à haute voix.

Dombono, les prêtres, Stricker, les infirmières, tout le monde sursauta. Stricker s'agrippa à la table, ses jambes se dérobaient sous lui, sous l'effet de l'épouvante.

— Sortez ! répéta Huber en accompagnant cet ordre d'une geste typique du bras, que tout le monde comprenait. Sinon je n'opère pas !

LE docteur Stricker fut le premier à retrouver l'usage de la parole.

— Vous perdez la tête ? bredouilla-t-il. Ils vont finir par renoncer à cette opération et par nous ouvrir la poitrine, à nous ! Je sais bien que j'ai une petite malformation cardiaque... Mais quand même, je trouve mon cœur beaucoup trop bon encore pour le dieu de la pluie d'Urapa !

— Vous ne pouvez pas comprendre, Stricker !

Huber fixa sur Sikinika un regard impératif. Il s'était habitué à l'éclairage doré et aperçut sur le visage de la déesse une telle épaisseur de poudre d'or qu'elle ressemblait vraiment à une statue.

— C'est une simple épreuve de force !

— Que vous perdrez, espèce de fou !

— Vous en êtes sûr ? Il s'agit ici de faire prévaloir sa volonté ! C'est une affaire privée, Stricker, entre elle et moi... un homme contre une femme...

— Vous êtes vraiment fou, bégaya Stricker, le souffle court. Ne venez pas me dire que vous avez, vous, réveillé la femme dans la déesse...

— Si, à peu près. — Huber s'éloigna de la table d'opération. — Je vous expliquerai après.

— Vous êtes optimiste, vous ! Vous croyez que vous survivrez à cette scène ?

— Alors ? s'écria Huber à travers la pièce.

L'écho de sa voix se répercuta d'un mur à l'autre. Il entendit Dombono s'agiter dans son dos. Son ample vêtement doré bruissait. Que va-t-il se passer maintenant ? se dit-il. Sa nuque se raidit. Est-ce que je vais recevoir un coup de poignard dans le dos ? Il ne tourna ni la tête ni le corps, se contentant d'attendre en fixant toujours Sikinika. Mais il ne pouvait voir les yeux de la déesse, qui disparaissaient sous une couche épaisse de poussière de diamant étincelante.

— Je commence l'anesthésie ! déclara Dombono.

Il était tout près d'Alex Huber, si près que celui-ci sentait son haleine dans son cou.

— Attendez encore ! ordonna froidement Huber. Il faut que des choses essentielles soient mises au clair ici même ! Je veux savoir qui est le patron dans la salle d'opération ! Vous, la reine, ou moi ! Et quand cela sera clarifié, il n'y aura plus qu'un seul avis qui

prévaudra !

C'est de la folie, se dit-il en attendant une réaction d'un côté ou de l'autre. Sa tension intérieure était tellement forte que les commissures de ses lèvres commencèrent à trembler. Il eut beau essayer de se dominer, rien ne put arrêter ce tremblement.

À Munich, se dit-il, nous fulminions en nous-mêmes quand le patron se comportait en souverain absolu et nous rabaissait au rang de manœuvres en blouses blanches. Nous jurions entre nos dents, mais jamais tout haut, nous étions beaucoup trop lâches. Et moi, qu'est-ce que je fais en ce moment ? Je me conduis exactement de la même façon. Et je vais encore plus loin : je chasse une déesse ! Même un type comme Sauerbruch n'aurait jamais osé accomplir un geste semblable.

— Commencez ! dit Dombono d'une voix sombre.

Le timbre de cette injonction fit à Huber l'effet d'un coup sur la nuque.

— Non !

Pendant environ cinq minutes, ils se firent face, sans un mot, se fixant mutuellement du regard, deux adversaires inégaux, et malgré tout liés par un sentiment mystérieux. L'un juché sur un trône d'or, entouré de lumière, l'autre vêtu d'un pantalon chiffonné, en maillot de corps, les bras nus. Huber avait refusé le vêtement somptueux que lui offraient les prêtres pour pratiquer l'opération, il n'aurait réussi qu'à l'empêtrer dans ses mouvements. Et il n'y avait ici ni blouse blanche, ni masque buccal, ni bonnet. Aussi était-il décidé à opérer en petite tenue, presque torse nu. Un fourmillement glissa sur son épiderme... L'élixir de la Pureté de Dombono. Le produit désinfectant paraissait vraiment faire de l'effet.

Avec la même soudaineté qu'il s'était ouvert, le mur se referma. La lumière continua à inonder la pièce, mais la silhouette de Sikinika commença à se dissoudre progressivement, puis disparut dans un rayonnement d'or.

Ils sont passés maîtres dans l'art de la mise en scène et de ses effets, se dit encore Huber. C'est cela qui soude le peuple aux dieux.

Il fit demi-tour et faillit se heurter à Dombono, debout derrière lui, prêt à sauter sur lui, ou du moins s'était l'impression qu'il donnait.

— Bon ! déclara Huber satisfait. — Il jeta un coup d'œil sur Stricker ; ce fanfaron au franc-parler affichait un teint décomposé. — Alors, quoi ? Qu'est-ce qu'on attend ? L'ostéome ne se détachera pas tout seul de l'os !

Paroles de patron munichois ! Stricker grimaça péniblement un sourire.

— Quand tout sera terminé, Huber, dit-il au bout d'un moment, la gorge sèche, vous me permettrez de vous donner un coup de pied dans

le derrière !

— Je vous en prie, Collègue, quand vous voudrez ! – Huber revint près de la table. Sikinophis était étendu de tout son long, on lui avait déjà passé les jambes dans les courroies de cuir. Il agita la tête en direction de Huber et grimaça, lui aussi, un sourire. – Si vous saviez, Stricker, à quel point j'ai pu trembler ! Mais maintenant, c'est passé. Comme je vous le disais, c'était une simple affaire privée.

Dombono se pencha vers l'enfant. Il lui tendit une tasse en or contenant cette boisson mystérieuse qui devait le plonger dans un profond sommeil artificiel. Sikinophis hésita un instant, puis il saisit la tasse et la porta à ses lèvres. Sans bruit, Huber se mordillait la langue, on aurait cru qu'il mâchonnait du chewing-gum.

— Stricker, préparez l'éther, on ne sait jamais, dit-il.

— Ce n'est pas nécessaire. Je vous ai raconté l'opération de la vésicule biliaire. Cette boisson a fait ses preuves. Les patients sourient dans leur sommeil comme s'ils faisaient des rêves merveilleux.

Huber attendit. Près de lui, deux grands-prêtres frottaient sur la paume de leurs mains des couteaux d'acier étincelant, l'air méditatif. La force de leur volonté passait dans le métal et se transformait en énergie rayonnante.

— Est-ce que vous êtes capable de placer des pinces hémostatiques ? demanda Huber.

Stricker observa la table à instruments. Pinces à ressort, pinces à dents et pinces plates, se dit-il. Pinces de Krönlein-Sauerbruch. Pinces hémostatiques de Höpfner. Écarteurs de Volkmann, spatules de Schede. Limes, pincettes, ciseaux de Coper... Comme tout lui revenait fidèlement en mémoire ! Et cet Alex Huber, que ne transportait-il pas avec lui dans ses voyages !

Il acquiesça d'un signe de tête et commença à transpirer.

— Je crois que ça ira, Huber.

— Tous les gestes doivent être précis ! Et il faut aller vite ! Quand ils verront tant de sang, nos gars vont tourner de l'œil !

Sikinophis était endormi. Il souriait effectivement, délivré de tout boulet terrestre. Dombono fit la démonstration de l'insensibilité... avec un crochet, il souleva la paroi abdominale de l'enfant.

— Vous êtes convaincu ? demanda-t-il.

— Pas encore. L'anesthésie est-elle profonde ? Vous n'avez provoqué ici qu'une douleur superficielle. Comment dirigez-vous l'anesthésie ? Vous ne pouvez pas faire boire l'enfant une seconde fois...

— Il dormira aussi longtemps que ce sera nécessaire.

— Que le ciel vous entende !

Huber saisit le premier scalpel. Du bout des doigts de sa main gauche, il palpa l'ostéome dont on voyait nettement les contours.

Stricker prépara une provision de pinces et d'écarteurs. Huber allait faire une grande incision afin d'avoir suffisamment de champ pour ôter la tumeur tout entière. Au cas où ce ne serait qu'une simple tumeur...

— Je fais une incision droite, et vous, vous écartez le plus possible les lèvres de la plaie. Cela me suffira ! déclara Huber. Il ne lui restera plus tard comme souvenir qu'une petite cicatrice à peine perceptible.

— Vous alors, vous avez les nerfs bien accrochés ! bredouilla Stricker.

Dombono et les autres prêtres-médecins s'étaient approchés. Les couteaux chargés d'électricité gisaient dans les larges mains du grand-prêtre. Son visage à la peau sombre ressemblait à un masque figé... Il maintenait l'énergie du métal nu.

La première incision. Rapide, comme si elle était tracée à la règle. La peau éclata ; puis la première couche de graisse. Peu d'épanchement de sang encore ; Stricker épongea. Il loucha vers les médecins sacrés... Regards totalement inexpressifs. Du sang ! Le Fils du Soleil perd son sang ! Avec leurs couteaux à eux, il n'y avait pas de sang !

— Est-ce que vous ne voulez vraiment pas... pour favoriser la coagulation... utiliser les couteaux de Dombono ? demanda Stricker d'une voix sans timbre. À tour de rôle, Huber. Vous incisez avec votre bistouri, et les autres arrêtent le sang avec...

— Attendons.

Huber saisit un nouveau bistouri, plus grand que le précédent. Travailler en profondeur, jusqu'à l'os... Malgré l'aide efficace de Stricker, ce fut une opération sanglante. La figure de Dombono luisait comme une pierre polie. Il transpirait. Les prêtres-médecins priaient en silence.

D'un coup de coude, Huber rappela Dombono à la réalité. Il ne lui restait pas le choix, s'il voulait éviter une trop forte hémorragie. Stricker posait très bien les pinces, certes, mais toujours une parcelle de seconde trop tard... Il était spécialiste des maladies internes... Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis son dernier contact avec un corps humain béant... Il était encore étudiant à l'époque.

Je n'ai aucun moyen de recourir à une transfusion, se dit Huber. Il faut que je me serve des couteaux électrifiés de Dombono.

— Ne jouez donc pas les monuments historiques vexés de servir d'urinoirs aux petits chiens ! dit-il avec une grossièreté voulue. Montrez ce dont vous êtes capable, Dombono !

Dombono se pencha sur la plaie béante de la hanche. Son couteau glissa le long des lèvres de la plaie, effleura les pinces en place. Il n'y eut pas de grésillement, comme c'est l'habitude en cas de coagulation, pas non plus de cette affreuse odeur de viande roussie... Les



hémorragies s'atténuaient d'elles-mêmes, puis le sang cessa de couler, comme si les vaisseaux sanguins s'endormaient.

— Bravo, Dombono ! dit Huber dans un accès de sincérité. Un à zéro pour vous !

Il fit un pas en arrière, et à l'instar de toute autre salle d'opération, une infirmière s'approcha de lui et épongea son front trempé de sueur. Puis il revint à la table et poursuivit son travail.

L'os, la tumeur... Bistouri contre scalpel, Huber et Dombono : à eux deux, ils dégagèrent l'ostéome. Stricker les aidait, armé de pinces et d'écarteurs. Ils atteignirent enfin l'ennemi vautre dans le corps du Fils du Soleil.

— C'est bien un ostéome ! déclara Huber, et cela résonna comme un pieux amen. Stricker, nous avons de la chance. C'est un ostéome. Je vais faire une excision, le curetage me paraît trop aléatoire. Maintenant, dites une prière pour que je ne sois pas obligé de raboter la moitié de l'os !

Cette fois encore, ils eurent de la chance. Les ramifications de la tumeur ne résistèrent pas longtemps, elles n'avaient pas pris de racines profondes dans l'os.

Le silence régnait dans la salle d'opération. On n'entendait que le cliquetis des instruments, le grattement du rabot. Pendant une demi-heure... Huber avait totalement oublié l'endroit où il se trouvait. Il opérait, plus rien d'autre ne comptait. Il avait devant lui une hanche ouverte, et devait ôter un ostéome. Un malade était étendu là, confié à ses mains, cela seul était important.

Lorsqu'il crut en avoir terminé avec sa tâche, il se redressa. Il lui fallut d'abord faire un effort pour réaliser qu'il n'était pas à Munich. Son regard tomba sur Dombono.

— C'est fini, dit-il. Si au moins j'avais sous la main tout ce dont j'ai besoin pour la suite des opérations ! Stricker...

— Oui ?

— Comment va-t-on recoudre la plaie ?

— Il suffira de rapprocher les lèvres ! dit Stricker, le souffle court. Vous autres, chirurgiens, vous êtes vraiment une race à part !

Il se passa encore une bonne heure, puis on emporta Sikinophis dans sa chambre. Il dormait encore, souriant dans son sommeil, et il avait bonne mine. Huber contrôla une dernière fois encore la respiration, le pouls, le rythme cardiaque, la tension artérielle... Tout était normal.

— Toutes mes félicitations, Dombono ! dit-il en suivant des yeux le lit roulant. Il faut absolument que vous me donniez un échantillon de votre anesthésique.

— Rien ne sortira d'Urapa, à part vous et vos amis.

Dombono fit un geste. Des infirmières apportèrent des cuvettes

pleines d'eau parfumée. Les médecins y plongèrent leurs mains et sentirent un fourmillement agréable et rafraîchissant sur l'épiderme.

— Quand Sikinophis pourra-t-il recommencer à marcher ?

— Oh, pas tout de suite ! – Le docteur Huber se passa les deux mains sur la figure. À présent que l'épreuve était terminée, il ressentait une fatigue de plomb, conséquence d'une trop forte concentration. – Malgré tout, nous avons creusé un joli petit trou dans l'os. Il se passera encore du temps avant qu'on ne puisse lui redemander un gros effort.

— Mais il retrouvera l'usage de ses jambes ?

— Cela, je vous le garantis !

— Merci.

Dombono s'inclina légèrement, fit demi-tour et quitta la salle d'opération avec ses médecins. Huber et Stricker restèrent seuls, comme des laissés pour compte.

— Maintenant, ce coquin va échafauder de nouveaux plans, dit Huber.

Une jolie petite infirmière enleva les instruments et les jeta dans une marmite contenant de l'eau bouillante.

— Au fait, comment va Heimbach ? Est-ce qu'il est réellement devenu fou ?

— Pas le moins du monde ! – Stricker regarda Huber d'un air surpris. – Je pensais que c'était *vous* qui l'aviez réclamé ? C'est du moins ce que nous a dit Dombono en venant le chercher...

— Première nouvelle ! Stricker, il faut que j'aille rejoindre Sikinophis immédiatement ! Pour lui, c'est seulement maintenant que commence le danger, car on peut me mettre sur le dos toutes les complications possibles et imaginables ! Dites aux autres que leur vie a été sauvée ce matin...

Il n'attendit plus de réponse et sortit en courant de la salle d'opération. Les corridors étaient vides... Personne n'avait le droit de voir le Fils du Soleil endormi. Huber courait comme s'il avait le feu aux trousses, il rejoignit le lit roulant juste devant l'entrée de la partie interdite de l'hôpital.

Alex Huber demeura auprès de Sikinophis jusqu'au soir. Le sommeil artificiel ne tarda pas à se dissiper... Lorsqu'il vit frémir les paupières de l'enfant, il lui fit une piqûre analgésique. Sikinophis s'éveilla et chercha aussitôt la main de son sauveteur.

— Tout va bien, mon petit, dit Huber sur un ton apaisant.

Sikinophis sourit. Il semblait épuisé. La perte de sang... Si au moins je pouvais faire une transfusion ! Il fallait se contenter maintenant des vieilles méthodes de nos grands-mères. Du vin rouge avec un œuf. Une nourriture consistante. Y a-t-il seulement du vin rouge dans ce pays ?

Dire que nous ne pouvions pas nous empêcher de sourire avec indulgence, nous, les médecins, en voyant les parents et les amis des malades apporter en secret aux nouveaux opérés leur mixture de vin rouge et de jaune d'œuf... Il n'y a rien de plus prétentieux qu'un représentant du corps médical...

— Quelle allure a-t-elle, ma jambe, maintenant ? demanda l'enfant d'une voix faible.

— Elle est splendide !

Elle est encore splendide ! se dit-il en même temps. Mais qu'en sera-t-il après-demain ? Mon Dieu, si l'infection s'en mêle...

Il resta assis au chevet de l'enfant jusqu'au soir. Veronika se reposait encore, elle ne tarda pas à venir prendre la relève pour la nuit, puis à aller se recoucher. Alex Huber revint au milieu de la nuit dans la chambre de Sikinophis.

— J'ai prié, avait dit Veronika lorsque Huber revint de la salle d'opération. Je me suis mise à genoux et j'ai prié. Je crois quand même que Dieu existe.

Durant cette nuit, tandis que l'enfant dormait paisiblement, délivré de toutes souffrances, Huber pensa à Sikinika. L'opération s'était soldée par un succès. Ce n'était plus à lui à prendre la défense de Veronika. Le combat des femmes allait commencer maintenant.

Assis auprès de l'enfant, il contrôlait une fois de plus la respiration au stéthoscope, lorsqu'il sentit tout d'un coup qu'il n'était plus seul dans la chambre. Il arracha les tuyaux de ses oreilles et fit demi-tour.

Une femme se tenait debout derrière lui. Une étrangère à la peau claire, vêtue d'une longue robe toute simple, une femme mince et élancée, aux cheveux châtain épars sur le dos. Ses seins fermes tendaient le tissu de la robe, et l'ovale pur et harmonieux de son visage lui rappela les tableaux des anciens maîtres espagnols.

— Comment êtes-vous entrée ici ? demanda-t-il en se levant. Qui êtes-vous ? Pourquoi vous a-t-on laissée venir jusqu'ici ?

— Qui aurait pu m'en empêcher ? répondit-elle d'une voix chaude et grave, une voix de velours. — Elle s'approcha du lit et se pencha sur l'enfant. — Une mère n'a-t-elle pas le droit de rendre visite à son enfant ?...

IL était rare qu'Alex Huber perdît l'usage de la parole. Rares avaient été les instants dans son existence où il s'était trouvé embarrassé par une situation, impuissant à réagir, bref, où il était resté coi. Et pour le peu de temps qu'il avait passé à Urapa, c'était la quatrième fois qu'il se trouvait dans une telle situation. La première fois, ce fut en découvrant la ville mystérieuse, la seconde fois, en voyant se balancer au mur du temple les cages et leurs prisonniers, la troisième fois, lorsque la déesse d'Urapa l'avait serré contre lui et embrassé, comme jamais encore une femme ne l'avait embrassé.

Et voilà que, pour la quatrième fois, il resta interdit devant l'apparition ; il fixa un regard hébété sur la jolie femme au visage de madone espagnole, et ne put rien faire pour l'empêcher de se pencher sur l'enfant endormi et de baiser les yeux clos. Il ne retrouva enfin l'usage de la parole que lorsqu'elle se redressa et s'assit sur le tabouret qu'il venait lui-même de quitter.

— Vous êtes sûre de ne pas vous tromper ? demanda-t-il.

Quelle question stupide ! Il s'en voulut de l'avoir posée. Il s'approcha de la femme. Ses longs cheveux flottants brillaient dans la lumière tamisée comme de l'acajou poli. Quelle magnifique couleur ! Du haut de sa taille, il put plonger dans le décolleté de la robe et apercevoir, qu'il le voulût ou non, la naissance des seins. Elle ne portait pas de soutien-gorge et, ma foi, avait bien raison.

— C'est Sikinophis, dit-il encore.

Réflexion aussi stupide que la question précédente. Force lui fut de s'avouer son embarras, car la présence de cette femme le paralysait complètement, au sens littéral du terme.

— Je sais, répondit-elle d'une voix grave.

— Le Fils du Soleil...

— Je suis le Soleil.

Une folle, se dit-il déçu. Dommage. Une femme sortie tout droit d'un tableau de maître... Mais qui avait perdu l'esprit... D'où venait-elle ? Pourquoi la laissait-on aller et venir à sa guise ? Dans un hôpital ? Et qui plus est, dans cette zone interdite de l'hôpital ? Est-ce que Dombono avait ôté tout poste de garde ?

Un horrible soupçon se fit jour en lui. Cette femme serait-elle la première arme de Dombono ? Une folle, qui tue... Qui pourrait la

rendre responsable d'un tel acte ?

De toutes ses forces, il bondit sur elle, l'arracha à son tabouret, et l'entraîna loin du lit. Il la plaqua contre le mur. Elle ne se défendit même pas ; elle se retint à une table, puis s'adossa au mur. Ses longs cheveux couvraient son visage comme une tenture, et cachaient ses yeux. Mais sa bouche souriait.

Huber frissonna de peur. Seul dans cette pièce avec une folle... Même pour un médecin, c'était une situation critique. Il n'y avait que deux solutions : la retenir en lui parlant, au cas bien entendu où elle était capable de comprendre la signification des mots, ou bien l'attaquer et la mettre hors d'état de nuire. Il suffit d'une injection, mais pour la lui donner, il fallait commencer par la neutraliser.

De l'éther, se dit soudain Huber. Diable, il me reste encore de l'éther dans la salle d'opération... Mais j'ai aussi du chloroforme dans ma trousse. Ce bon vieux chloroforme, banni de toute la médecine moderne ! En fait, je ne l'ai emporté que pour pouvoir, en cas de besoin, procéder à de brèves anesthésies. Les Noirs ont un cœur plus solide que les Blancs. Il faut que je puisse attraper le chloroforme... Et d'ici là, parler... parler... parler...

Il s'éloigna du lit et fit le tour de la table, là où se trouvait la sacoche.

— Votre enfant va très bien, dit-il sur un ton paisible, de cette voix calme et pénétrante avec laquelle on apaise les malades mentaux, en psychiatrie. Il va très bien. Il dort maintenant. Il faut le laisser dormir. Vous aussi, vous devriez aller dormir. Le sommeil est le meilleur remède... Vous m'entendez ?... Dormir ! Dormir profondément. Le calme bienfaisant... Rester bien calme...

Ma sacoche, se disait-il en même temps. Encore quatre pas. Puis de nouveau un instant critique. Il faut que je l'endorme sans m'endormir moi-même. Le chloroforme répandu dans l'air est un produit satanique !

— Vous n'avez pas besoin de faire tant d'efforts pour vous approcher de votre trousse, dit la femme. Je ne suis pas folle !

Elle dit ça presque gaiement ! Et ses lèvres, la seule chose de son visage qu'il pouvait distinguer parmi les cheveux épars, ses lèvres souriaient !

— Bien sûr, vous n'êtes pas folle. — Alex Huber fit encore un grand pas en direction de sa trousse. — Celui qui prétendrait une chose pareille serait lui-même bon à enfermer ! Vous êtes en parfaite santé.

La femme se détacha du mur. D'un seul geste, elle rejeta ses cheveux sur le dos. Tous les muscles de Huber se tendirent. Il était prêt à éloigner cette étrangère de Sikinophis, par n'importe quel moyen. Je vais être obligé de l'assommer pour pouvoir lui faire une piqûre, se dit-il. Je n'ai pas le choix. Un seul coup, qui la mettra K.O.

Oublie que c'est une femme... C'est avant tout un danger pour l'enfant ! Tu ne dois penser qu'à cela !

Ils se faisaient face, à peine éloignés d'un pas l'un de l'autre, et se mesuraient du regard. Comment une folle peut-elle avoir des yeux aussi beaux, aussi clairs ? songea-t-il. Un visage aux traits aussi harmonieux ? Elle ne présentait aucun des symptômes de démence, ni dans le regard, ni dans les mouvements.

— Pourquoi me repousses-tu sans cesse ? dit-elle tout à coup. — Sa voix de velours avait des nuances qui frappèrent Huber comme un coup de foudre. — Je ne veux pourtant qu'une chose, être pour une fois encore une femme comme les autres, une vraie femme. Moi aussi, j'y ai droit...

Ce fut la cinquième fois qu'Alex Huber resta coi, à Urapa. Il était comme pétrifié sur place, et ne fit pas le moindre mouvement quand elle s'approcha de lui, lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa. Et grâce à ce baiser, il finit quand même par la reconnaître. Il reconnaissait aussi ce feu roulant qui naissait en lui chaque fois qu'il l'effleurait.

— Déesse..., dit-il d'une voix sans timbre, lorsque leurs lèvres se détachèrent enfin.

Il avait l'impression que sa bouche exhalait des flammes.

— Tu m'as déjà appelée une fois « Madame »... — Elle rejeta ses cheveux sur le dos, ce qui redressa sa poitrine et tendit l'étoffe souple et fine de sa robe : l'image même du désir et de la volupté. — Sikinika, n'est-ce pas mieux encore ? Pourquoi suis-je une déesse ? Regarde-moi ! Qu'y a-t-il de divin en moi ?

— Tout ! répondit Huber, la gorge sèche. Tout !

— Sans or, sans poudre de diamant ! Je suis un être humain, je suis une femme... Prends-moi dans tes bras !

Elle s'agitait devant lui, avec une grâce incomparable ; elle écartait les bras, on aurait cru qu'elle planait.

— Elle m'a dit que je n'étais qu'un masque figé ! Rien qu'une statue ! Et que la poudre d'or sur mon visage cachait des rides ! Oui, elle a dit ça ! Et toi, tu l'as pensé aussi, hein ? Regarde-moi... Je te dis : Regarde-moi !

Elle ôta un bouton sur le côté, et sa robe tomba sur le sol. Elle lui apparut dans sa nudité totale, corps de femme parfait, le plus beau qu'il ait jamais vu. Aussi beau que la tête, à tel point qu'on pouvait douter de la réalité de cette harmonie de formes parfaite.

— Prends-moi dans tes bras ! s'écria-t-elle soudain, et sous le cri, ses traits se convulsèrent. — Je veux sentir que je suis un être humain ! Dis-moi que je suis une femme... Montre-le-moi ! Une fois, une fois seulement, je veux n'être que femme, et non plus déesse ! Je le veux !

Elle se jeta dans ses bras, et il fut bien obligé de l'étreindre, sinon

elle serait tombée. Sa poitrine se nicha dans ses mains, ses cuisses pressèrent les siennes ; elle l'entoura de ses jambes comme un étau, et lorsqu'il l'embrassa, tout d'abord dans le cou, puis entre les seins, elle exhala un profond gémissement. Ses doigts se crispèrent dans les cheveux d'Alex Huber, elle le mordit à la nuque et à l'épaule, et brusquement, sans transition, elle se mit à pleurer.

Toute cette violence sauvage s'évanouit. Elle se laissa docilement mener jusqu'au tabouret, s'assit, puis s'écroula sur le lit, et la tête enfouie dans la couverture sous laquelle Sikinophis dormait profondément, elle sanglota amèrement.

Si jamais Veronika arrive maintenant, se dit-il, il y aura un double crime. Elles s'entre-déchireront mutuellement... Il se pencha, releva la robe et la posa sur les épaules frissonnantes de Sikinika. Puis il s'assit prudemment sur le bord du lit. Les morsures de la déesse lui brûlaient la nuque et l'épaule.

— Sikinika, dit-il tout bas en lui effleurant l'épaule d'une caresse légère.

Elle se redressa brusquement et croisa les bras sur sa poitrine, comme si elle avait honte de sa situation.

— Je ne veux pas de pitié !

— Ce serait aussi la dernière chose que j'éprouverais maintenant, dit-il avec franchise.

— Tu as peur ?

— Peut-être.

Il se pencha vers elle et écarta les cheveux qui lui couvraient la figure. Ses yeux habituellement durs et froids étaient toute douceur, comme sa voix métamorphosée.

— D'elle ? – Elle tourna la tête vers la porte. – Elle dort. Son thé contenait un produit spécial. Elle dormira jusqu'au milieu de la matinée. Nous avons beaucoup de temps devant nous...

Voilà au moins une nouvelle rassurante, se dit-il. La bataille mortelle des femmes n'aura pas lieu. Pas encore... Mais nous devons passer ici plusieurs semaines avant que Sikinophis puisse refaire ses premiers pas. Pourvu que cela ne nous mène pas à la catastrophe !

— Ce serait un amour cruel, Sikinika, dit-il.

Elle secoua la tête comme une petite fille boudeuse.

— Pas pour moi ! Je veux sentir que je vis...

— Et après ? Tu sais très bien que je ne peux pas rester ici ! Je ne me sens aucune vocation pour la fonction de dieu-consort, encore que je serais ravi de pouvoir mettre Dombono hors d'état de nuire. J'appartiens à un autre monde.

— Après ? – Son magnifique visage brillait, ses yeux étincelaient sous l'effet d'un enchantement magique. – Après j'aurai un enfant de toi...

— Et tout recommencera ! Jusqu'à présent, tu as été une femme toute-puissante, qui tirait son pouvoir de son intelligence et de forces magiques mystérieuses. Mais maintenant...

— Maintenant, je ne suis plus qu'une femme. Qu'y a-t-il de plus beau, chéri ?

Elle posa sa tête sur la poitrine d'Alex Huber, lui prit les mains et les plaça d'autorité sur ses seins. La chaleur de son corps le pénétra jusqu'au plus profond de lui-même, et il reconnut à part lui qu'il trouvait cette sensation fort agréable et qu'au fond, il n'avait pas du tout envie d'être ailleurs. Mon Dieu, se dit-il. Nous perdons la raison ! Combien de temps cela pourra-t-il durer encore ? Et combien de temps vais-je encore me défendre ?

Mais ce n'étaient que des mots, des mots faiblement chuchotés derrière une muraille de coton. Des mots dépourvus de force, incapables de le retenir. Il le sentit bien et enfouit son visage dans les cheveux soyeux de Sikinika.

— Nous sommes en train de préparer une catastrophe, dit-il, mais il n'arrivait même plus à s'en convaincre lui-même.

— Cet amour n'en vaut-il pas le risque ? demanda-t-elle à voix basse.

La tendresse de ses mains lui ôtait toute volonté.

— Ce serait la seconde fois que tu trahirais les traditions ancestrales de ton peuple !

— La première fois, chéri.

— Et Sikinophis ?

— Ce fut tout autre chose.

— Il a bien eu un père tout de même...

— ... qui s'appelait René Harthricourt. Un Français originaire de Nice.

— Lui aussi, tu l'as aimé !

— Non ! Je l'ai fait décapiter ! – Elle prononça ces mots avec un calme olympien, sans la moindre trace de haine dans la voix. – Sa tête est restée plantée pendant une année entière sur le sommet du temple, jusqu'à ce qu'un oiseau de proie quelconque vienne la cueillir.

Il dut respirer profondément, et quand il fit mine d'ôter ses mains de sa poitrine, elle le retint.

— Tu vois bien, dit-il. Je ne me sens aucun attrait pour servir d'ornement de ce genre !

— Tu n'es pas René Harthricourt. Jamais je ne me suis assise auprès de lui comme je le suis maintenant auprès de toi. Jamais il ne m'a vue nue. Il ne m'a touchée qu'une seule fois...

— Mais cela a suffi.

— C'est la raison pour laquelle je l'ai fait décapiter.

Elle lui embrassa les bras, lui prit les mains et les posa sur ses



cuisses. La chaleur qui s'en dégageait faillit l'étourdir.

— René Harthricourt est venu à Urapa parce qu'il était à la recherche d'un papillon, continua-t-elle. Est-ce que ce n'est pas de la démence ? Il collectionnait les papillons, et celui qu'il poursuivait était grand comme la main et rouge comme le sang. — Elle se détendit, effleura la poitrine d'Alex Huber de ses lèvres et serra les cuisses. Les mains prisonnières de l'homme restèrent nichées dans le creux, comme dans une chaude vallée. — Tu veux en savoir davantage, chéri ?

— Oui...

Et la déesse d'Urapa commença son récit...

CELA se passait seize ans auparavant. René Harthricourt, biologiste et collectionneur de papillons, avait débarqué un jour en Ouganda. C'était un homme de trente-cinq ans environ, grand, blond ; il ne représentait pas précisément le type physique du Français du Midi, mais il ne manquait pas de charme, et dans la société, il était le sujet de conversation favori des dames. Il en avait l'habitude. De même, il avait l'art de mener à bien ses histoires d'amour courantes, sans aller jusqu'au scandale ; et il arrivait toujours à éviter à temps le piège du boulet conjugal. Et surtout, en tant que fils et héritier d'un fabricant de champagne, il pouvait se permettre de s'afficher comme savant privé et de s'adonner à ses recherches biologiques, sans grande importance du reste, et à sa passion des papillons.

Un simple petit entrefilet au milieu d'un reportage sur l'Ouganda, qui n'avait certainement pas retenu l'attention de bon nombre de lecteurs, suffit à inciter René Harthricourt à partir pour l'Afrique Équatoriale. Il y était dit notamment que, spécialement dans la région montagneuse du Ruwenzori, existait une espèce rare de papillons géants. Il avait l'habitude des voyages, étant déjà allé à la chasse aux papillons en Indonésie, à Ceylan et au Brésil. Il connaissait presque toutes les espèces de papillons chatoyants de Bolivie, du Paraguay et du Nicaragua, et ses échantillons rares rapportés de Birmanie et du Népal étaient célèbres parmi les collectionneurs. Tant que le champagne coulerait des bouteilles paternelles, René Harthricourt resterait un globe-trotter passionné.

Arrivé en Ouganda, il sillonna pendant six semaines le secteur de l'ancien royaume Toro, sans avoir découvert le papillon géant. Il escalada plusieurs fois les monts de la Lune toujours en compagnie de guides indigènes, mais comme ces trajets étaient toujours les trajets classiques empruntés par les touristes, René ne tarda pas à abandonner ces excursions. Là où des touristes européens chantaient des chansons folkloriques autour des feux de camp, il était certain de ne pas trouver son mystérieux papillon.

Il loua donc une jeep, prépara un stock de vivres pour six semaines et, malgré les avertissements de la police et des membres du gouvernement, il se mit en route.

— Je n'ai aucune préoccupation politique ! affirma René

Harthricourt. Après avoir vécu parmi les chasseurs de têtes, j'arriverai tout de même bien à chasser un papillon dans le paisible Ouganda !

Il quitta un lundi matin le poste de montagne de Kilembe, là où prenait fin la route officielle. Plus loin, il n'y avait plus qu'un sentier caillouteux qui se heurtait à la forêt vierge et aux rochers infranchissables. Depuis ce jour-là, personne n'avait plus entendu parler de René Harthricourt. Lui et sa jeep demeurèrent introuvables, et au bout de deux mois, on cessa toutes recherches.

Perdu. Évanoui dans l'infini. De nos jours encore, l'Afrique est pleine de mystères...

Ce fut quelque part dans le massif de la Lune que René découvrit son papillon, un papillon de la taille d'une main, avec des ailes pourpres couvertes de duvet. Il ignorait l'endroit où il était, et ne s'en souciait pas : il trouverait toujours un chemin pour rentrer au bercail. Il suffirait de descendre les flancs de la montagne, et on atteignait automatiquement la savane. Mais Harthricourt continua à avancer, en suivant les évolutions de son magnifique papillon. Il avait abandonné sa jeep devenue inutile, non sans jurer contre cette sale bête qui se moquait et se jouait de lui.

Le papillon ne cessait de voltiger devant lui, mais toujours à une distance suffisante pour qu'il ne pût l'attraper avec son filet, et pas trop éloignée non plus pour qu'il ne la quittât pas des yeux.

« Un comportement absolument insensé ! s'était-il écrié avec enthousiasme. Une bestiole qui n'a pas le moindre instinct de son habitat ! Attends un peu, je finirai bien par t'avoir ! »

Un après-midi, il se reposa de sa chasse en se préparant une tasse de thé sur son petit réchaud à alcool, le papillon rouge dressé sur une branche à dix pas de lui. Soudain trois hommes vêtus d'un uniforme noir en écailles de cuir surgirent d'une fissure de rocher. Harthricourt réagit avec promptitude ; il se laissa glisser sur le côté et se sauva en courant. Il s'enfonça dans les montagnes, persuadé, avec logique du reste, que les hommes qui le pourchassaient avec des intentions visiblement hostiles, devaient venir de la forêt au-dessous de lui. Et, tout comme le docteur Alex Huber seize ans plus tard, lui aussi il atteignit cette route parfaitement tracée au milieu de l'immensité déserte, comble de l'absurdité, et continua à courir sans prendre un instant de repos, jusqu'à ce qu'il découvrit Urapa, la ville cachée dans la combe rocheuse, le royaume inconnu et mystérieux fondé par un roi plusieurs millénaires auparavant.

Harthricourt était tellement fasciné qu'il se laissa tout simplement capturer par les soldats. Il avait voulu attraper un papillon et avait découvert à la place un pays de légende, à la fois pétrifié et plein de vie.

À l'époque, selon le compte en vigueur à Urapa, Sikinika avait dix-sept hivers ; cette jeune fille était la plus pure merveille de cette ville merveilleuse. Son père, Sikiratinis, était mort depuis neuf mois ; elle n'avait jamais connu sa mère, et personne à Urapa ne lui parlait d'elle ; même Dombono, qui occupait déjà la fonction de grand-prêtre à l'époque, ne prononçait jamais son nom ; elle n'était plus qu'un souvenir enfoui dans une niche du temple, dans laquelle on l'avait murée. Sikinika était montée sur le trône et avait été élevée au rang de déesse ; elle vécut à partir de ce jour sous la poudre d'or et la poussière de diamant de son visage ; Dombono lui enseigna l'art de se transformer en statue, et elle ne connut rien d'autre que son existence divine.

C'est alors qu'on amena René Harthricourt. Dombono voulait le sacrifier immédiatement aux dieux, mais la curiosité de Sikinika l'emporta. Comment étaient les hommes hors d'Urapa ? Comment parlaient-ils ? Comment se mouvaient-ils ? Étaient-ils plus beaux ou plus laids que les indigènes d'Urapa ? Une jeune fille de dix-sept ans est curieuse par nature, même si on lui impose le rôle de déesse.

On amena donc René auprès de Sikinika. Et cette première rencontre fut décisive pour l'avenir.

On pouvait certes médire tant qu'on voulait de René Harthricourt, lui reprocher son existence inutile de play-boy, le traiter de bon à rien ou de fou à lier... Il y avait en tout cas une chose où il était passé maître : le commerce avec les femmes.

Il fit quelques pas vers Sikinika, prit entre les siennes ses mains pétrifiées et les baisa, ce qui lui valut de la part de Dombono et de ses prêtres une séance mémorable de fustigation ; mais lorsque, au bout de deux semaines de convalescence, on le reconduisit auprès de Sikinika, il déclara galamment.

— Mademoiselle, j'ai entendu dire que, dans ce pays, on pouvait sacrifier son cœur. Je vous en prie, prenez le mien ! De toute façon, il est brisé... Depuis le premier coup d'œil dont vous m'avez honoré.

Avec de tels accents, René Harthricourt avait obtenu jusque-là toutes les femmes qu'il désirait. Et il n'avait pas conscience du danger qui planait sur sa tête à Urapa. Pour lui, cette ville de rêve était le plus monumental papillon de toute sa collection.

Il dut y avoir, à huis clos, un dur combat entre Sikinika et Dombono. La déesse l'emporta. Un jour, Dombono fit sortir Harthricourt de la pièce soigneusement fermée où il était retenu prisonnier, et lui dit :

— La déesse ordonne que vous lui enseigniez votre langue !

À l'époque, Dombono parlait un anglais rugueux qu'il avait appris à Kampala, en tant que distributeur de produits pharmaceutiques. Le seul indigène d'Urapa qui avait le droit de quitter l'enceinte de la ville

afin de se renseigner sur le reste du monde.

René accepta d'emblée la proposition. Passer tout son temps à l'ombre de cette fille merveilleuse, quoi de plus tentant ? Il s'installa à l'intérieur du palais où on lui donna une des chambres d'or, et commença à se trouver bien. À cela s'ajoutait aussi que, sur l'ordre de Sikinika, Dombono lui avait apporté le fameux papillon pourpre. Préparé dans les règles de l'art, les ailes déployées... Un échantillon magnifique, le seul de cette espèce dans le monde entier, René à présent en était certain.

Les leçons de français se révélèrent une véritable torture pour un homme qui admirait plus que tout la beauté féminine et ne possédait aucun talent pédagogique, sauf celui de séduire les femmes, ce qui relèverait plutôt de la psychologie.

Mais Sikinika étudiait avec zèle, et avec toute l'ardeur qu'on était en droit d'attendre de la part d'une déesse. Au bout de trois mois, elle était capable de parler par bribes avec René, au bout de cinq mois, ils pouvaient mener à bien une conversation. Sikinika avait parcouru un long chemin depuis la première phrase, « C'est une table », jusqu'à ce qu'elle pût saisir le sens des compliments de René. Et elle avait parcouru ce long chemin à une rapidité étonnante.

C'est alors que René Harthricourt commit une lourde faute.

Il était seul avec Sikinika, assis, comme toujours, devant elle, sur une chaise d'or. Quant à elle, elle était étendue sur une sorte de divan, et il admirait son corps qui, sous les voiles, se dessinait en toute innocence. René n'avait plus tenu une femme dans ses bras depuis six mois ; autrefois, il aurait traité un tel phénomène de symptôme de sénilité. Et voilà que le corps d'une jeune fille était étendu là, sous ses yeux à portée de sa main, un corps splendide, comme il n'en avait encore jamais vu dans toute son existence. Sur ce chapitre, sa mémoire était infaillible.

René Harthricourt commença à s'agiter.

— Vous aimer, Mademoiselle, doit être un nouveau paradis terrestre..., dit-il avec ce trémolo dans la voix qui suffit à faire vibrer certaines femmes.

Mais Sikinika y fut insensible. Elle regarda René de ses grands yeux aux paupières couvertes de poussière de diamant.

— Qu'est-ce que ça signifie, vous aimer ? demanda-t-elle.

— Ô mon Dieu ! gémit René Harthricourt. On ne devrait pas être obligé de te l'expliquer, on devrait pouvoir te le montrer ! L'amour, c'est... c'est quand le cœur... bout dans du miel...

C'était une des métaphores du répertoire de René, riche en images de ce genre.

Ce qui se passa ensuite aurait peut-être été taxé à Saint-Tropez de « conquête d'une vierge » ; on en aurait fait des gorges chaudes... Pour

Sikinika, ce fut un grand choc.

Parfaitement inconscient de sa situation, René Harthricourt se jeta sur la jeune fille et l'embrassa avec toute la science qu'il possédait dans ce domaine. Il la libéra habilement de ses voiles maudits, et quand il vit devant lui le corps nu, à la peau claire, d'une harmonie de formes indescriptible, il perdit tout contrôle de lui-même. Il couvrit de baisers la jeune déesse pétrifiée de peur et muette d'horreur, se jeta sur elle et en prit possession...

— Je ne l'ai jamais aimé, pas une seule seconde ! déclara Sikinika. J'étais paralysée de frayeur et de dégoût et à moitié morte de souffrances. Je ne savais pas ce qu'il me faisait, je n'ai ressenti qu'une vive douleur, et dans mon désespoir, je lui arrachais ses cheveux blonds. Il pensait que c'était une manifestation passionnée de ma part...

Puis René Harthricourt, heureux et détendu, se coucha auprès de Sikinika. Une heure ne s'était pas écoulée que les prêtres vinrent le chercher. On le conduisit tel qu'il était, tout nu, jusqu'à l'autel supérieur du temple et on le jeta sur la pierre du sacrifice. Ce fut seulement à ce moment-là qu'il comprit ce qui lui arrivait. Il hurla, battit des mains et des pieds ; dans les affres de la mort, ses sphincters se relâchèrent, et il put suivre en pleine conscience l'évolution du couteau qui lui ouvrit la poitrine. Jusqu'à ce qu'enfin la mort vînt le délivrer.

On brûla son cœur. Sa tête fut piquée au sommet du temple... et à l'endroit de ses yeux qu'on avait pris soin de crever, on colla son beau papillon rouge.

Neuf mois plus tard, Sikinophis vint au monde, blanc de peau comme son père, avec des cheveux blonds et des yeux bleus. Afin de pouvoir présenter un jour au peuple ce nouveau dieu à l'aspect d'un étranger, Dombono le baptisa « Fils du Soleil ». C'est Dombono également qui répandit la légende selon laquelle Sikinika avait été aimée par le dieu du soleil lui-même.

— Et voilà, conclut Sikinika en serrant autour d'elle la robe que Huber avait posée sur ses épaules nues. Et puis, tu es venu, toi. Pour la première fois, je sens que je suis une femme. Et pour la seconde fois, je suis précipitée dans le désespoir par un homme blond...

— Veronika..., dit Alex Huber à voix basse.

— Je la déteste !

— Et moi, je l'aime. — Il haussa les épaules dans un geste de détresse. — Et maintenant, qu'allons-nous devenir ?

— Elle dort...

Huber secoua la tête.

— Sikinika, ne nous faisons pas d'illusions. Le temps qui nous est

imparti est bref... Nous nous consumerions mutuellement !

— Ce serait une mort digne d'une reine !

— Et moi, je ne pourrais plus t'arracher de moi, je le sais.

— Tu tiens donc à m'arracher de toi ?

— Sikinika ! – Il se pencha vers elle et caressa ses longs cheveux déployés, profondément ému par tant d'ingénuité. – Est-ce que tu veux mener Urapa à la ruine ?

— Je vais faire tuer Dombono et te faire nommer, toi, grand-prêtre ! dit-elle d'une voix paisible. Tu apprendras notre langue et nous serons heureux. Le couple d'amoureux le plus heureux de toute la galaxie !

De nouveau, elle lui saisit les mains, les attira contre elle et les posa entre ses cuisses brûlantes. Et elle resta assise là, devant lui, les yeux clos, la respiration haletante.

— Je t'aime..., dit-elle d'une voix à peine perceptible.

Alex était assis lui aussi, en face d'elle, totalement immobile, muet. Surtout ne rien dire maintenant, pensa-t-il. Le moindre mot serait un meurtre. Elle se cherche en ce moment, et elle finira par se retrouver : la déesse d'Urapa...

L'enfant remua dans son sommeil. Alex retira doucement ses mains de leur abri mystérieux et saisit son stéthoscope. Sikinika tressaillit ; elle sembla s'éveiller d'une transe rituelle et le fixa d'un regard hébété.

— Qu'y a-t-il ?

— Il s'agite. Il va peut-être falloir que je lui fasse une piqûre pour la circulation... Il a perdu beaucoup de sang.

Il se pencha sur Sikinophis et lui ausculta le cœur. Lorsqu'il se redressa, Sikinika était debout, derrière lui, vêtue de sa longue robe souple, les cheveux rejetés sur ses épaules. Ses yeux avaient retrouvé l'éclat lumineux et discret qu'il connaissait.

Elle s'est reprise, se dit-il, heureux et soulagé. Dieu soit loué ! Son âme a retrouvé le chemin de son corps, elle s'est de nouveau glissée dans la cuirasse d'or. Et tout d'un coup, il ressentit au fond de lui une infinie pitié pour cette femme.

— Surveille-le bien ! dit-elle d'une voix qui n'avait encore rien perdu de sa chaleur ; mais le timbre glacial revint lorsqu'elle jeta sur elle sa chape de déesse. – Il a encore beaucoup à faire pour son peuple. Il est le Soleil du Soleil...

CE fut la dernière fois qu'Alex Huber eut l'occasion de parler avec Sikinika. Il ne la revit plus jamais, elle ne revint plus jamais rendre visite à son fils, dans la chambre d'hôpital, elle n'exprima plus le moindre vœu, ne posa plus la moindre question. Leur seul élément de liaison fut Dombono qui ne cessait d'aller et venir, l'air sombre et buté, et suivait les progrès de la convalescence de l'enfant presque comme une insulte personnelle.

Il se doutait que sa grande époque venait de prendre fin ; il cessait à tout jamais de régner secrètement sur Urapa. Un médecin à la peau blanche avait réduit à néant la volonté des dieux, car, avait déclaré Dombono à ses prêtres, les dieux avaient envoyé à Sikinophis une maladie incurable pour empêcher qu'un homme blond aux yeux bleus et de père étranger ne devienne un jour le Divin Roi d'Urapa.

La déesse aussi avait changé, Dombono ne tarda pas à s'en apercevoir... Elle n'était plus seulement le représentant d'une religion, elle devint aussi une souveraine active et agissante.

— Je vais sortir de mon palais ! déclara-t-elle un jour. Je vais me mêler à mon peuple ! Je ne veux plus qu'il se contente de me vénérer et de me craindre, je veux avant tout qu'il m'aime !

Et sans dire un mot, Dombono s'était incliné respectueusement, en enregistrant la nouvelle direction qu'allait suivre le gouvernement du royaume.

— Combien de temps cela va-t-il durer encore... Docteur Huber ? demanda-t-il un jour. Quand le Fils du Soleil pourra-t-il recommencer à marcher ?

— Nous essaierons de faire les premiers pas dans quinze jours.

Ils se trouvaient côte à côte sur une terrasse, dans l'enceinte du temple. Huber regarda la ville au-dessous de lui. Les êtres et les véhicules fourmillaient dans les rues. Sur les champs en degrés, les cultivateurs travaillaient. La construction de la nouvelle aile du temple progressait régulièrement, malgré la peine que devaient se donner les hommes pour remuer avec leurs seuls bras d'énormes blocs de rocher.

— Vous avez hâte de vous débarrasser de nous, n'est-ce pas ?

— Vous serez les seuls étrangers vivants qui auront quitté ce pays.

— Vous me l'avez déjà dit souvent !

Il s'appuya à la balustrade. De là-haut, il distinguait parfaitement



bien l'endroit où avaient été suspendues les cages des captifs. Que d'événements depuis cette période ! Urapa ne redeviendrait jamais plus comme avant... Même si, lui, il parvenait plus tard à songer à Sikinika comme à un rêve fantastique... Les semaines qu'il avait passées à Urapa marqueraient le royaume d'une empreinte indélébile. C'est ainsi qu'on peut apporter du changement dans les millénaires, se dit-il. Un seul et unique homme y suffit. Sikinika ne l'oublierait jamais, et Sikinophis deviendrait un souverain éclairé qui se rappellerait les paroles de son médecin étranger chaque fois qu'il regarderait la cicatrice de sa hanche droite.

— À quoi pensez-vous maintenant ? demanda Dombono. Je sais que vous vous méfiez de moi.

— Pour être franc,... oui, beaucoup !

— Vous avez tort... C'est moi qui ai élevé Sikinika, c'est moi qui ai élevé son fils, je ne vais tout de même pas détruire mon propre ouvrage.

— Mais vos ouvrages commencent à mener une vie qui leur est propre ! Et c'est cela qui vous mine, Dombono !

— Il n'y a que notre État qui compte ! Le testament des Rois ! Vous n'avez pas la moindre idée du mal que vous avez semé ici !

— Peut-être que si, Dombono ! – Il prit une longue aspiration. – C'est pourquoi je m'efforce de mettre un terme le plus rapidement possible au processus médical, pour ne pas détruire davantage encore votre fantastique Urapa. L'enfant m'aime...

— Non, pas l'enfant...

— Ne parlons pas de cela, Dombono...

— Si. Maintenant justement, pour la première et la dernière fois. – C'était aussi la première fois depuis l'arrivée d'Alex Huber que la voix de Dombono laissait percer une nuance de cordialité. – Je n'ai pas admiré le talent professionnel dont vous avez fait preuve au cours de l'opération, Docteur... mais j'admire votre force de caractère, celle que vous avez manifestée à un moment décisif...

— On n'y a pas grand mérite quand on aime vraiment une femme !

— C'est possible, je ne suis pas à même d'en juger. Mais c'est à ce moment-là que j'ai décidé de vous garder la vie sauve. Le savez-vous ?

— Oui. – Huber détourna les yeux. Veronika était seule avec l'enfant. Malgré le silence dans lequel était plongé le palais, il continuait à avoir peur quand il la savait loin de lui. – La haine que se vouent deux femmes... C'est peut-être le seul élément éternel dans l'être humain... Vous ne craignez pas, Dombono, qu'une fois rentrés dans notre monde, nous fassions mobiliser l'armée pour monter à la conquête d'Urapa ?

— Non ! – Dombono secoua lentement la tête. – Vous ne trahirez pas Sikinika. Jamais !

— Et les autres ? En particulier le faible Heimbach ?

— Les autres non plus.

— Dombono, vous nous préparez un tour à votre façon ! – Huber se redressa. – Je le répète : nous quitterons Urapa sans qu'il ait été touché à un seul cheveu de notre tête ! La reine a donné sa parole d'honneur !

— Elle la tiendra jusqu'au bout.

Dombono ouvrit une porte et laissa passer Huber devant lui ; ils se retrouvèrent dans l'hôpital.

— Et vous aussi, vous avez donné votre parole... Que dit la reine ?

— Rien.

— Absolument rien ?

— Elle ne fait plus jamais allusion à vous.

— Même quand vous lui donnez des nouvelles des progrès de son fils ?

— Je parle du Fils du Soleil... Votre nom n'est plus jamais prononcé, Docteur Huber.

Les captifs reprirent également contact les uns avec les autres. Le docteur Huber leur annonça un jour :

— Nous avons gagné la bataille !

On avait mis à leur disposition un appartement à l'intérieur de l'immense complexe du palais, dont les portes donnaient sur un petit jardinet entouré de murs élevés, dans lequel des bancs de pierre invitaient au repos sous le soleil. Deux serviteurs s'occupaient d'eux. On ne voyait plus de soldats dans les environs. Leur liberté de mouvement se limitait, il est vrai, à l'appartement et au petit jardinet contigu... Les portes donnant sur le couloir intérieur étaient fermées à clef.

C'est là que le docteur Huber vint rendre visite de temps en temps aux « hôtes » du palais, comme Dombono les appelait maintenant, non sans ironie. Albert Heimbach avait retrouvé ses esprits depuis longtemps ; il était paisible, mangeait de bon appétit, et prit même quelques kilos ; Peter Löhres recommençait à puiser dans son répertoire de petites histoires rhénanes ; il avoua même un jour que, pour ses trois mille marks, il avait vraiment eu droit à un programme varié et inattendu ; il était décidé à recommander chaudement son agence de voyages... Bret Philipps avait récupéré sa pipe et sa provision de tabac ; il fumait d'un air absent, perdu dans ses pensées. Il lui manquait encore son whisky.

— Un jour, j'ai lu quelque part un article sur la captivité dans une forteresse, dit Stricker au docteur Huber. Il ne devait pas y avoir grande différence avec notre propre captivité. La liberté de mouvement derrière des murs infranchissables. Que devient notre

petit malade ?

— C'est un enfant modèle ! – Huber se mit à rire. – Je ne peux m'empêcher d'éprouver une joie profonde chaque fois que je suis témoin de la rapidité avec laquelle la jeunesse se rétablit !

— Et la déesse ? Mon Dieu, Huber, lorsque vous l'avez chassée de la salle d'opération, j'étais fermement convaincu que nous serions condamnés à la pierre du sacrifice ! C'était plus que de la démente !

— Non, c'était normal.

Huber changea de conversation. Elle ne parle plus jamais de moi, mon nom n'est même plus prononcé, se dit-il. L'amour de cette femme ressemble à son pays ; l'un et l'autre sont également uniques en leur genre. Que serait-il arrivé s'il n'y avait pas eu une Veronika entre nous ? Il n'osait pas y penser.

Il n'avait rien raconté à Veronika de sa dernière rencontre nocturne avec Sikinika. Cela resterait un secret pour lui tout seul, un secret qui lui appartenait et qu'un homme était en droit de posséder. Car après tout, cette nuit-là, il avait réussi à se vaincre lui-même.

D'ailleurs Veronika ne posait plus de questions. De temps en temps, elle le regardait sans rien dire, comme si elle attendait de sa part quelques explications, mais il faisait semblant de ne pas comprendre le sens de ce regard. Et comme Sikinika avait cessé de le faire appeler, elle avait sans doute abandonné la lutte. Veronika n'arrivait pas à comprendre un tel comportement.

Je n'aurais jamais cessé de lutter, moi, se disait-elle. Jamais. Cette femme n'est pas capable d'aimer pour de vrai.

Pourquoi ne pas lui laisser ses illusions ? C'était préférable.

Sikinophis sentait revenir ses forces. Il allait bien et jouait avec Veronika. La plaie se referma rapidement et il n'éprouva pas la moindre souffrance lorsqu'on ôta les fils de suture. Au bout d'une semaine, on roula son lit jusque sous les rayons du soleil, pour qu'il retrouve « son père », comme Dombono ne manquait jamais de le préciser, surtout en présence d'Alex Huber, pour lui faire comprendre qu'il devait oublier la confession de la reine.

Et dans un magnifique jardin rempli de fleurs géantes, l'enfant raconta à son sauveteur de quelle manière il avait l'intention de régner sur Urapa, le moment venu. Il ferait venir des savants étrangers, pour que tout change. Il voulait qu'Urapa sorte de sa retraite, au fond de la combe entourée de rochers.

— Je ne suis pas de ton avis, Sikinophis, dit Huber. Ton peuple et son pays n'y résisteraient pas, ils seraient anéantis, et votre ville splendide deviendrait une attraction pour voyages organisés, tout comme Disneyland. Tu ne sais pas ce qu'est Disneyland, n'est-ce pas, et tu n'as pas besoin de le savoir. Mais n'oublie jamais ceci : il n'y a rien de plus abominable que des êtres humains !

— C'est toi qui dis cela, toi qui passes tes journées à sauver ces êtres humains ? Pourquoi es-tu devenu médecin alors ?

— Voilà une question épineuse, mon petit. Pourquoi ? Parce que c'est une noble tâche que de soigner des malades et des gens dans la détresse. Mais dès que ces mêmes gens ont retrouvé la santé et la force physique, ils recommencent leur œuvre de destruction. La reconnaissance est un mot qui s'exprime peut-être par une poignée de main... et ensuite, tout est oublié. Si tu savais combien de fois j'en ai été le témoin ! Écoute, petit... – La physionomie d'Alex Huber se fit grave et sérieuse. – N'essaie pas de changer Urapa. Sur un point peut-être, tu peux apporter quand même un changement : les dieux n'existent pas ! Il n'y a pas de dieux qui réclament des victimes humaines pour se laisser apitoyer ou pour répandre leurs bontés ! Mets un terme à ces sacrifices sanglants et absurdes... et tu verras, tu régneras sur le peuple le plus heureux de la terre !

Puis vint le jour où le médecin blanc fit annoncer à la déesse, par l'intermédiaire de Dombono, qu'il avait l'intention de remettre le petit malade sur pied. Il faisait très beau, ce jour-là, le soleil brillait et, comme le jour de l'opération, les gongs se mirent à résonner de toutes parts. On avait prévenu la population d'Urapa, tout le monde attendait, dans les rues, dans les jardins, dans les champs, sur les toits. Tous les yeux étaient levés vers le Saint des Saints, vers le sommet du temple. Qu'un filet de fumée blanche se dressât vers le ciel, et on saurait que le Fils du Soleil était sauvé.

Alex Huber et Veronika soutenaient Sikinophis, assis sur le bord de son lit, les jambes pendantes. Après toutes ces semaines de belle humeur et d'espoir, il recommençait à avoir peur. Les yeux de l'enfant quêtèrent un secours auprès de son sauveteur. Sa jolie bouche tremblait.

— Est-ce que je peux marcher de nouveau !

— Pense à ce que je t'ai dit. Tu vas avoir la sensation que tes jambes sont deux piliers de papier mâché. Et n'oublie pas ceci : Dombono attend dehors, dans le couloir. Si tu arrives à ouvrir la porte et à marcher à sa rencontre, ce sera plus qu'une victoire !

Huber fit un signe de tête à Veronika. Ils redressèrent l'enfant, le posèrent sur ses jambes et le soutinrent d'une poigne ferme sous les bras. Sikinophis était suspendu entre eux... Il n'osait pas mettre un pied devant l'autre...

Si au moins je pouvais le radiographier ! se dit Huber. Comme tout serait simplifié ! Il suffirait d'un seul coup d'œil pour voir si l'os a repris un aspect normal. Mais ici, on ne peut qu'avoir la foi... et l'espérance...

— Redresse-toi ! dit-il tout haut. Allons, mon vieux, un peu de courage ! Toi qui veux devenir un Roi Hardi ! On ne capitule pas

devant sa propre jambe !

Sikinophis acquiesça d'un signe de tête. Il fit un effort, son corps se tendit. Il était debout, mais ses jambes tremblaient, jusqu'aux hanches.

— Bravo ! dit Huber en lançant à Veronika un clin d'œil rassurant. Tu vas cesser de trembler d'un instant à l'autre. Et n'oublie pas, mon petit : Dombono attend dehors, devant la porte ! Quel triomphe pour lui si tu cales ! Et maintenant... en avant !

L'enfant remua les jambes. Il fit un pas et s'arrêta. D'un coup d'œil, Huber prévint Veronika qui lâcha Sikinophis. Huber était seul à le soutenir encore.

— Un pas en avant, c'est trop peu, dit-il sur un ton énergique. Ce n'est pas digne d'un roi. Allez ! Tu n'as rien à craindre, il ne peut rien t'arriver...

Il retira ses mains, et son front se couvrit d'une sueur froide : l'enfant continua à avancer, les jambes raides, pas à pas. Il atteignit la porte et la poussa. De l'autre côté, enveloppé de son vêtement de cérémonie tissé d'or, Dombono attendait, raide et immobile, les yeux fixés sur Sikinophis.

— Je marche ! s'écria Sikinophis. Regarde... Je marche ! Je n'ai plus mal du tout ! Plus mal du tout !

Et il se mit à crier et à hurler à la tête de Dombono, tout en passant devant lui pour s'aventurer dans le couloir.

— Je peux recommencer à marcher ! Je peux recommencer à marcher ! J'ai retrouvé l'usage de mes deux jambes !

Il écarta les bras, se plaça dans le rayon de soleil qui tombait de la fenêtre, et ses cheveux blonds étincelèrent comme une auréole.

Le Fils du Soleil.

Au-dehors, le timbre grave des gongs se fit entendre. Une mince colonne de fumée blanche s'échappait du sommet de la pyramide, du Saint des Saints. Et toute la ville d'Urapa retentit d'un grand cri d'allégresse.

Le soir même de ce jour mémorable, on offrit aux « hôtes étrangers » un véritable banquet. C'était la première fois qu'ils se trouvaient ainsi tous réunis autour d'une table. Stricker avait serré les deux mains d'Alex Huber sans dire un mot, Bret Philipps lui avait frappé l'épaule, à la manière nonchalante des Anglais, et Albert Heimbach s'était mis à pleurer comme un enfant.

Pas le moindre message ne fut transmis de la part de Sikinika. Pas le moindre remerciement, pas le moindre signe, rien... Huber n'attendait d'ailleurs rien... Il comprenait la réaction de cette femme, son cœur brisé, obligée qu'elle était de jouer la Déesse d'Or, et de renoncer à être tout simplement une femme.

— Quand partons-nous ? demanda Löhres en buvant d'un air de

connaisseur une gorgée de vin rosé. Il faut que je rentre au plus vite à Cologne ! Sans son chef, une entreprise de transports comme la mienne va à la ruine ! Les gars conduisent comme des brutes ; ils auront tôt fait de transformer mes camions en tas de tôle inutilisable !

Stricker se mit à rire d'un air détendu.

— Un Rhénan et un Bavarois ! dit-il en tapotant de l'index la poitrine d'Alex Huber, son voisin. Voilà ce qui manquait à Archimède ! Il n'aurait pas eu besoin de se procurer des leviers pour faire sortir le monde de ses gonds...

Vers la fin du repas, ils furent tous pris d'un accès de fièvre. Une sorte de paralysie s'abattit sur chacun d'eux. Ils restèrent assis à table devant leurs assiettes, et leurs têtes ne tardèrent pas à s'écrouler sans qu'ils pussent réagir.

Le vin..., eut encore le temps de songer Alex Huber avant de perdre conscience. Ils ont empoisonné le vin. On nous a trompés ! Sikinika, pourquoi as-tu fait cela ? Était-ce vraiment nécessaire ? Détruire ce qu'on ne peut pas posséder... Je te croyais plus noble...

STRICKER reprit lentement ses esprits. Il se redressa et se secoua comme un chien mouillé. Il faisait froid ; au-dessus de sa tête, le ciel brillait de mille feux, il ne comprenait pas où il se trouvait. Puis ses pensées s'éclaircirent et il examina les alentours... Et aussitôt, il se laissa retomber sur le dos et referma les yeux.

Ce n'est pas vrai, se dit-il. Paul Stricker, continue à dormir. Tu es un idiot ! Tu es encore ivre, tu as abusé de cet excellent vin ! Mais le froid persista ; il entendit au loin le cri des hyènes, et une faible brise agitant les branches d'un grand acacia au-dessus de sa tête.

D'un bond, il sauta sur ses pieds. Il se passa les deux mains sur le visage, mais la vision persista aussi, tout comme le froid : le camp établi dans la savane. Avec la Land-rover, les deux tentes qui claquaient au vent ; le pan qui servait à fermer l'entrée de la plus petite voltigeait aussi sous l'effet du vent. C'est là que Bret Philipps doit être étendu, se dit Stricker en retenant sa respiration. Philipps avec sa crise de malaria ahurissante et sa haute température. Dans l'autre tente, Veronika, Albert Heimbach et Löhres dorment... Quant à Toyo Mibubu, le chauffeur ivre mort, il doit être couché dans la voiture... Nous nous sommes égarés et Philipps doit être transporté immédiatement chez un médecin... Et Toyo, dans son ivresse, n'a cessé de tourner en rond, avec nous et tout le chargement...

Ce n'est pas possible ! Mais alors, et les cages suspendues au mur du temple ? Et la déesse ? Et l'ostéome ? Mon Dieu, Paul Stricker, tu perds la raison...

Il courut jusqu'à la petite tente. Bret Philipps l'occupait en effet, mais il dormait à poings fermés, l'air heureux et détendu, et il ronflait de bon cœur. Près de lui, Alex et Veronika étaient étendus côte à côte... Elle avait posé sa tête sur la poitrine de son compagnon.

— Debout ! hurla Stricker. Pour l'amour du ciel, levez-vous ! Est-ce que je suis devenu fou, oui ou non ?

Philipps, Huber et Veronika sursautèrent. De l'autre tente émergèrent bientôt Heimbach et Löhres. Eux non plus, ils n'y comprenaient plus rien. Ils vacillaient sur leurs jambes en tournant les yeux dans toutes les directions.

— Rien... rien n'a changé, bredouilla Paul Stricker. Nos tentes, la voiture... et même notre feu qui couve sous la cendre... C'est à n'y

rien comprendre. Philipps, comment vous sentez-vous ?

— En pleine forme !

L'Anglais alla jeter un coup d'œil à l'intérieur de la Land-rover. Mais Toyo Mibubu manquait à l'appel... La seule victime de cette aventure fabuleuse.

— Pas de fièvre ? hurla Stricker.

— Je me sens comme un poisson dans l'eau ! – Philipps revint vers eux. – Docteur, calmez-vous, voyons. Oui, nous sommes revenus à l'endroit où l'on nous a cueillis. Et vous n'avez pas rêvé... Notre chauffeur est absent, mais en échange, nous avons hérité du docteur Huber... À propos, votre jeep est là-bas, derrière l'arbre, Docteur... Toyo est mort... Non, nous avons réellement vécu cette aventure extraordinaire... Et ils nous ont ramenés là où ils étaient venus nous chercher.

— Tu y comprends quelque chose, toi ? demanda Veronika d'une voix incertaine.

Elle frissonna ; dans la savane, les nuits sont parfois très fraîches. Alex l'entoura de ses deux bras et la serra contre lui. Puis son regard se perdit par-dessus sa tête, dans les monts Ruwenzori. La lumière de la lune éclairait tout le massif, le transformait en une vision fantomatique brisée en maints endroits par les arêtes rocheuses.

— Oui, je comprends, répondit-il tout bas. Merci, Sikinika...

Pendant de longues minutes, ils se laissèrent emporter par une sorte d'euphorie collective ; ils s'embrassèrent et s'étreignirent, ils dansèrent autour du feu sans arriver encore à comprendre tout à fait qu'ils étaient sortis d'un monde inconnu pour retourner dans un autre monde, le vrai, celui-là, le leur. Bret Philipps fumait de nouveau sa pipe.

— Et maintenant ? demanda soudain Stricker. Ne croyez surtout pas que tous les problèmes sont résolus. Demain, nous retrouverons la civilisation, et après-demain, tous les projecteurs du monde seront braqués sur nous. Qu'allons-nous raconter ? Où étions-nous ? Et surtout, combien de temps notre absence a-t-elle duré ?

— D'après mes calculs, quatre mois environ..., répondit Huber. Mais je ne saurais le préciser...

— Quatre mois ! – Löhres alla chercher un siège pliant et s'assit. – Combien de commandes m'auront filé sous le nez...

— Et moi, mon magasin d'alimentation..., renchérit Heimbach.

Il était sans doute le seul à comprendre qu'il vivait-encore.

— Nous ne pouvons pas nous être égarés pendant quatre mois ! dit Paul Stricker. Et si nous parlons d'Urapa, ils vont nous enfermer dans l'asile psychiatrique le plus proche. Philipps, vous avez une idée ?

— Qu'on ne dise pas un mot d'Urapa ! intervint soudain Huber.

En mettant la main dans sa poche, il avait trouvé un papier.



Dombono avait transmis son ultime message, écrit avec un liquide doré.

— Attendez, je vais vous le lire...

Il s'approcha des phares de la Land-rover qui donnaient encore un filet de lumière.

« Urapa n'existe pas. Rien n'existe de ce que vous avez vu. Oubliez tout. Celui qui ouvrira la bouche par parler de nous sera maudit pendant plusieurs générations ! Oubliez-nous ! »

Il laissa retomber le billet, le déchira et éparpilla les morceaux sur les cendres encore chaudes où ils se consumèrent avec une flamme bleuâtre.

— Ce que nous allons faire ? demanda Philipps d'une voix rauque. Je respecte le souhait de Dombono. Ils m'ont sauvé de la fièvre et du délire...

— Heimbach ? interrogea gravement Huber.

— Je vis ! Cela me suffit.

— Löhres ?

— Pour moi, c'est Cologne qui compte avant tout.

— Stricker... Et vous ?

— Je n'oublierai jamais, mais je suis capable de vivre avec un secret.

— Veronika ?

— Pas un mot de plus, dit-elle en se cachant la figure dans ses deux mains.

Alex Huber jeta un dernier regard vers les monts de la Lune. Un regard qui était un adieu. Il savait qu'il ne reviendrait plus jamais dans cette région.

— Nous allons partir immédiatement. La nuit est suffisamment claire.

— Et que raconterons-nous au monde entier ? demanda encore Philipps.

— N'importe quoi ! Une histoire vraisemblable de rebelles qui nous ont capturés et qui ont reconnu plus tard l'inutilité de leur rapt. Mettons-nous tous d'accord : nous avons été retenus captifs dans un repaire de rebelles, quelque part autour du lac Albert.

Ils levèrent le camp une heure plus tard et, au petit jour, ils atteignirent le premier village, les premiers hommes. Philipps conduisait la Land-rover, Huber le suivait dans sa vieille jeep.

Assis au volant, le visage de glace... Ne regarde pas en arrière, se dit-il. Tout droit, Alex Huber... Pas un coup d'œil vers les monts Ruwenzori. Urapa n'existe pas. Un effort, que diable... Docteur Alex Huber, c'est le moment de pratiquer ton art sur toi-même : une belle incision, bien propre, sans bavures ! Et l'ablation d'une partie de ton

âme...

C'était par une belle nuit claire. Sikinika dit à son fils.

— Il repart maintenant chez lui et ne reviendra plus jamais, Sikinophis. Plus jamais ! Comprends-tu ce que cela signifie, plus jamais ?

— Oui, Mère. Plus jamais, c'est un peu comme une mort...

Assis côte à côte devant une fenêtre, ils contemplaient les étoiles. Ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, et quand la tête de Sikinika tomba sur son épaule, Sikinophis ne fit pas un mouvement.

Une déesse pleurait...

« Celui qui ouvrira la bouche pour parler de nous sera maudit ! Oubliez-nous... »

Comment peut-on oublier une femme comme Sikinika ?

*Achévé d'imprimer en février 1982  
sur les presses de l'imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*



— N° d'édit. 1305. — N° d'imp. 201. —  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1978.

ISBN 2-266-00506-5

*Imprimé en France*